Ka. 19
Z 6. 4.

John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC LXX.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

LES royaumes de Caſtille & d'Arragon venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle. Cette réunion, & la conquête des provinces que les maures avoient poſſédées ſi long-temps en Eſpagne, donnoient à cette monarchie, une conſidération dans l'Europe égale à celle des plus grandes puiſſances. Le gouvernement ne s'occupoit que du ſoin d'affermir ſon autorité, & d'établir l'ordre dans ſes poſſeſſions. Les richeſſes que les Portugais commençoient à rapporter d'afrique, n'avoient point excité ſon émulation; & la Cour ne ſongeoit

point à des découvertes dans des mers éloignées.

Un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiecle dans la connoiſſance de l'aſtronomie & de la navigation, ſembloit veiller à l'agrandiſſement de l'Eſpagne. Chriſtophe Colomb ſentoit comme par inſtinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raiſon même traitoit de chimere, & la ſuperſtition d'erreur & d'impiété étoit aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, la plus fiere qui ſoit entré dans l'eſprit humain, il propoſa à Gênes, ſa patrie, de mettre ſous ſes loix un autre hémiſphere, mépriſé par cette petite république, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes ſes entrepriſes maritimes; il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur inſultante que les hommes communs, quand ils ſont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence & ſon adreſſe le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux, & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'Amiral & de Vice-Roi des iſles, des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages

épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux & leur patrie, commencerent à déſeſpérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & pluſieurs fois il fut propoſé de jetter Colomb dans les flots, & de retourner en Eſpagne. L'amiral diſſimula le plus qu'il lui fût poſſible ; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que ſi dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fonds avec la ſonde, & des indices qui trompent rarement lui faiſoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des Iſles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit poſſeſſion au nom d'Iſabelle. Perſonne en Eſpagne ne ſe doutoit alors qu'il pût y avoir quelque injuſtice à s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les inſulaires à la vue des vaiſſeaux & de ces hommes ſi différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Eſpagnols en arrêterent quelqu'uns, qu'ils renvoyerent après les avoir comblés de careſſes & de préſens. Il n'en fallut pas davantage pour raſſurer toute la nation.

Ces peuples vinrent ſans armes ſur le rivage. Pluſieurs entrerent dans les vaiſſeaux ; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Eſpagnols ſur leurs épaules pour les aider à deſcendre à terre. Les habitans des Iſles voiſines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte,

étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin, les lits ſuſpendus dans leſquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Eſpagnols : ils en virent. Pluſieurs ſauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révolté de la nudité, de la ſimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne ſurent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, ſans barbe & ſans poil ſur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits qu'on auroit dès lors traités ſans humanité, ſans l'intérêts qu'on avoit de ſavoir d'eux des détails importans ſur les contrées voiſines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques iſles d'une médiocre étendue ; Colomb aborda au Nord, d'une grande iſle que les inſulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Eſpagnole ; elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques ſauvages des autres iſles qui l'avoient ſuivi ſans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande iſle étoit le pays qui leur fourniſſoit ce métal dont les Eſpagnols étoient ſi avides.

L'iſle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, ſur ſoixante, & quelquefois quatre-vingt de large, eſt coupée par le milieu dans toute ſa largeur de l'eſt à l'oueſt, par une chaîne de montagnes, la plupart eſcarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuſes qui vivoient en paix.

Elles avoient des rois nommés Caciques, abſolus, & fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres iſles. Ils ſe peignoient le corps. Les hommes étoient abſolument nuds. Les femmes portoient une ſorte de jupe de coton qui ne paſſoit pas le genouil. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robuſtes, ils avoient de l'éloignement pour le travail : leurs beſoins ne leur en demandoient pas ; & ils ne s'étoient pas fait des beſoins. Ils vivoient ſans inquiétudes, & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'eſprit, à ce que diſent les Eſpagnols ; & en effet, des inſulaires ſéparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumieres. Les ſociétés iſolées s'éclairent lentement, & difficilement : elles ne s'enrichiſſent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'inſtruction eſt plus borné pour elles.

Ce ſont les Eſpagnols eux-mêmes, qui nous atteſtent que ces peuples étoient humains, ſans malignité, ſans eſprit de vengeance, preſque ſans paſſions.

Ils ne ſavoient rien, mais ils n'avoient aucun deſir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils ſe livroient à des étrangers, prouvoient qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chanſons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient comme tous les peuples quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſe ſur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés ; & il y a apparence que ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres, leurs deſtructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient que ces inſulaires ſi doux adoroient une multitude d'êtres malfaiſans. On ne le ſauroit croire. Les adorateurs d'un dieu malfaiſant, n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques diſtinctions ; mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle ſe faiſoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un uſage, un devoir, un point d'honneur : c'étoit dans la femme une impoſſibilité de ſurvivre à ce que ſon cœur avoit de plus cher. Les Eſpagnols appelloient débauche, licence, crime cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autoriſée par les loix & par les mœurs ; & ils attribuoient aux prétendus excès des inſulaires, un mal qu'un médecin philoſophe a démontré depuis peu dans un traité ſur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connue en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces inſulaires n'avoient pour armes, que l'arc & des fleches d'un bois dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arête de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols, étoit des cuiraſſes impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adreſſe. Ces armes jointes à des petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit compoſé de différentes claſſes, dont une s'arrogeoit une eſpece de nobleſſe ; mais on ſait peu quelles étoient les charges de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & ſauvage, avoit auſſi des ſorciers enfans, ou peres de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenants de ſon artillerie, dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendu du ciel ; & les préſents qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des ſonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers moments de cette union, Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des Inſulaires qui travaillent gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans ; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle, il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre, à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au devant de lui, & le ſuivirent en

foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiſeaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoient précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers expoſée aux yeux d'une nation dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir une ſource inépuiſable de richeſſes qui devoit couler éternellement dans ſon ſein. L'enthouſiaſme gagna juſqu'aux ſouverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir, & s'aſſeoir comme un grand d'Eſpagne. Il leur raconta ſon voyage. Ils le comblerent de careſſes, de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-ſept vaiſſeaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A ſon arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cent ſoldats, trois cent ouvriers, des miſſionnaires, les grains, les fruits, les animaux domeſtiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde; Colomb trouva qu'on avoit ruiné ſa fortereſſe, & maſacré tous les Eſpagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence, & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclairciſſemens qu'il ſe fit donner, & il eut le bonheur de perſuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter tant de ſang, à les exploiter, à conſtruire des forts dans leur voiſinage, à y établir des garniſons ſuffiſantes pour aſſurer les travaux.

Pendant ce tems là, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur hu-

mide du climat, & le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation eſt ſi prompte, étoient morts la plupart, ou tombé malades. Les gens de guerre invités à les remplacer ſe refuſerent à une occupation qui devoit aſſurer leur ſubſiſtance. La pareſſe commençoit à être en honneur en Eſpagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme; & le dernier ſoldat dans un pays où il ſe trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les inſulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient ſans ceſſe des alimens & de l'or. Ces malheureux ſe laſſerent enfin de cultiver, de chaſſer, de pêcher, de fouiller les mines pour les inſatiables Eſpagnols; & à cette époque, on ne vit plus en eux que des traites, & des eſclaves rebelles dont on ſe permit de verſer le ſang.

Colomb qui continuoit ſes découvertes, averti que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un ſoulevement; revint ſur ſes pas. Son projet étoit de rapprocher les eſprits; mais il fut entraîné par les clameurs ſéditieuſes de ſes féroces & avides ſoldats, dans des hoſtilités qui n'étoient ni ſelon ſon cœur, ni dans ſes principes; avec deux cent fantaſin & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Ygao.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur reſpect & leur crainte. La vue des chevaux les avoient, ſur-tout, étonné. Pluſieurs étoient aſſez ſimples pour croire que l'homme & le cheval

n'étoit qu'un même animal, ou un dieu. Quand cette impreſſion de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible réſiſtance. Le feu du canon, les piques, une diſcipline inconnue les auroient aiſement diſperſés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Eſpagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une cercertaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt inſupportables à ces inſulaires. Pour s'y ſouſtraire, ils ſe refugierent dans les montagnes où ils eſpéroient que la chaſſe, & des fruits ſauvages leur donneroient le peu de ſubſiſtance dont ils avoient beſoin, tandis que leurs ennnemis, dont chacun conſommoit la nourriture de dix Indiens, ſe voyant privés de vivres, ſeroient obligés de répaſſer les mers. Ils ſe tromperent. Les Caſtillans ſe ſoutinrent par les rafraîchiſſemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la pourſuite de leur affreux projets. Leur rage les conduiſit dans des lieux qu'on croiroit inacceſſibles. Ils formerent leur chiens à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent vœu d'en maſſacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'iſle avoit un million d'habitans. Tous les monumens atteſtent que ce nombre n'eſt pas exagéré, & il eſt conſtant que la population étoit conſidérable.

Ce qui avoit échappé à la miſere, à la fatigue, à la frayeur, & au glaive, fut obligé de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur qui uſa de ſes

avantages avec d'autant plus de rigueur qu'il n'étoit pas contenu par la préſence de Colomb. Ce grand homme étoit répaſſé en Eſpagne pour inſtruire la Cour de ces barbaries que le caractere de ſes inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ſes navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant ſon abſence, la meſintelligence, l'eſprit de haine & de rebellion diviſerent la colonie qu'il avoit laiſſée ſous les ordres de ſon frere. On n'obéiſſoit que lorſqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peines ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des tréſors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confuſion renaiſſoit. Le deſir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin diviſoit les hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée. Et les ſubalternes n'étoient pas plus ſoumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à ſe faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces ſcenes ſanglantes & odieuſes, reprirent un peu de courage. Leur ſimplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il ſeroit poſſible de ſe défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroiſſent avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet eſpoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit ſoupçonné, prenoit de la conſiſtance. Peut-être les Eſpagnols qu'un ſi grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils ſuccombé, ſi dans ces circonſtances critiques Colomb ne fut revenu d'Europe.

L'accueil diſtingué qu'il y avoit reçu, n'avoit

fait ſur les peuples qu'une impreſſion paſſagere. Le tems qui amene la réflexion à la ſuite de l'enthouſiaſme, avoit fait diſparoître tout l'empreſſement qu'on avoit d'abord marqué pour ſe rendre dans le nouveau monde. On ne rechauffoit pas les eſprits, parce qu'on publioit de ſes richeſſes, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuſes de la plupart ; ce qu'on diſoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la diſette qu'on y éprouvoit, la répugnance d'obéir à un étranger dont on blâmoit la ſévérité ; peut-être la crainte de contribuer à ſa gloire : toutes ces cauſes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux ſujets de la couronne de Caſtille, les ſeuls des Eſpagnols auxquels il fut alors permis d'y paſſer.

Il falloit pourtant des Colons. L'amiral propoſa de les prendre dans les priſons, parmi les malfaiteurs, de dérober les plus grands ſcélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire ſervir à étendre la puiſſance de leur patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies ſolidement établies, où la vigueur des loix, & la pureté des mœurs euſſent pu contenir ou reprimer la licence de quelques ſujets effrénés, ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne ſe purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la maſſe des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la triſte expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eut ſeulement amené

avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inſpiré dans la traverſée, ſinon des principes élevés, du moins des ſentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéiſſance qu'on eut été forcé, qu'on eut peut-être aimé à ſuivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la conſiſtance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole encouragée par ces ſuccès à de plus grands efforts, on eut formé de nouveaux établiſſements qui auroient étendu la gloire, les richeſſes, & la puiſſance de l'Eſpagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaiſe idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui ſuivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eut jamais vu. Il ne connut ni ſubordination, ni bienſéances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit ſur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ſes ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte perpétuel de ce qui éleve, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à ſoutenir les caprices d'une Cour orgueilleuſe & édéfiante, qui tour-à-tour le récompenſoit & le puniſſoit, lui rendoit ſa confiance & le diſgracioit.

La prévention du miniſtere d'Eſpagne, contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eut jamais faite, alla ſi loin, qu'on envoya dans

le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ſes ſoldats. Bovadilla, le plus embitieux, le plus intéreſſé, le plus injuſte, le plus emporté de ceux qui étoient paſſés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Eſpagne comme le plus vil des criminels. La Cour honteuſe d'un traitement ſi ignominieux, lui rend la liberté ; mais ſans le venger de ſon oppreſſeur, ſans le rétablir dans ſes charges. Telle fut la fin de cet homme ſingulier, qui avoit ajouté aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe ſi long-tems dévaſté & ſi peu connu. La reconnoiſſance publique auroit dû donner à cet hémiſphere étranger, le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dut à ſa mémoire ; mais ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi : cet honneur étoit réſervé au Florentin Americ Veſpuce, quoiqu'il ne fit que ſuivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé au-deſſus des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles ſe multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les Inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades ſelon leurs uſages, & ſous le gouvernement de leurs caciques. En 1506, Ferdinand fut ſollicité de les répartir entre les conquérans pour être employés aux travaux des

mines, ou à tous les uſages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce ſyſtême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, diſoit-on, qu'on laiſſera à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront jamais le chriſtianiſme; & ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque ſur la foi des théologiens que leurs dogmes excluſifs portent toujours aux partis violents, accorda ce qu'on demandoit. L'iſle entiere fut partagée en un grand nombre de diſtricts. Chaque Eſpagnol ſans diſtinction de Caſtillan & d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu ſelon ſon grade, ſa faveur ou ſa naiſſance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment des eſclaves qui devoient leur ſang, leurs ſueurs à leurs maîtres. Cette horrible diſpoſition fut ſuivie depuis dans tous les établiſſemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle ſe réduiſit dans la ſuite au tiers, & fut enfin obligée de ſe borner à la cinquieme partie.

Les tréſors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point paſſer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces conceſſions qui procuroient des richeſſes ſans travail. Ils les faiſoient régir par des agens qui avoient leur fortune à faire, & à augmenter celles de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, un accroiſſement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays ſe trouverent réduits à quatorze mille. Il

fallut aller chercher ſur le continent, & dans les iſles voiſines des ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faiſoit relever à grands coups ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexe qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal ſaine, inſuffiſante achevoit d'épuiſer des corps excédés de travaux. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſéchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux mêmes arbres où ils venoient d'arracher, & de recevoir les derniers ſoupirs de leurs femmes & de leurs enfans. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entierement dévaſté les premiers établiſſements des Eſpagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondadateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageat avec celle de Saint-Domingue; l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hernandez, de Cordue, pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage qui eſt de 1517, ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Grijalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence.

Il

Il fit plus : il parcourut la côte de Campelhe, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

La Conquête de ce grand empire parut au deſſus de l'ame de Grijalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet, Fernand Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par des grandes choſes qu'il eût déja faites. Ses partiſans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à ſupporter les plus grands travaux ; le talent de la parole au ſouverain dégré ; une ſagacité qui lui faiſoit tout prévoir ; une préſence d'eſprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais ; une grande abondance de moyens ; l'art de ſubjuguer les eſprits qui ſe refuſoient à la conciliation ; une conſtance qui l'empêchoit de revenir jamais ſur ſes pas ; cet enthouſiaſme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le ſuccès pour regle de ſes jugemens, a long-tems adopté cette opinion avantageuſe. Depuis que la philoſophie a commencé à jetter du jour ſur l'hiſtoire, il eſt devenu douteux ſi les défauts de Cortez ne l'emportoient pas ſur ſes qualités.

Quoiqu'il en ſoit, cet homme devenu depuis ſi célébre, n'eut pas été plutôt choiſi par Velaſquez pour l'entrepriſe la plus importante qui eut été encore formée dans le nouveau monde, qu'il ſe vît entouré de tout ce qui ſe ſentoit un

puiſſant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir ſurmonté les obſtacles que la jalouſie & la haine lui ſuſciterent, il mit à la voile le dix Février de l'an 1519. Cinq cent huit ſoldats, cent neuf matelots, les officiers néceſſaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie compoſoient ſes forces. Ces moyens tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que ſon nom dans les tentatives qu'on faiſoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établiſſemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils ſe ruinoient, s'ils étoient malheureux; leur ſuccès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ſes tréſors, jamais elle ne leva des troupes. La ſoif de l'or & l'eſprit de chevalerie qui regnoit encore, excitoient ſeuls l'induſtrie & l'activité. Ces aiguillons étoient ſi puiſſans, qu'ils faiſoient voler non-ſeulement le peuple, mais beaucoup de perſonnes d'un rang diſtingué parmi des ſauvages, ſous Lazonne Torride, dans un climat le plus ſouvent mal-ſain. Peut-être n'y avoit-il alors ſur la terre que l'Eſpagnol aſſez frugal, aſſez endurci à la fatigue, aſſez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud pour ſupporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en paſſant les Indiens de Tabaſco, les bat pluſieurs fois, leur accorde la paix, & fait alliance avec eux. On lui donne vingt femmes pour faire du pain de mays à ſes troupes. La plus jolie, baptiſée ſous le nom de Marina, devint ſa maîtreſſe. Elle lui ſervit depuis d'interprete, & lui fut très-utile.

A peine il parut ſur les côtes du Mexique, que Montezuma qui y regnoit avec le pouvoir le plus abſolu, fut ſaiſi d'une frayeur ſi marquée qu'elle n'échappa pas aux courtiſans les moins pénétrans. Cette frayeur inſpirée à un ſi puiſſant monarque, par une poignée d'aventuriers, ſeroit hors de toute vraiſemblance ſi l'on ne remontoit aux principes éloignés qui en étoient la ſource.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe outre ſon mouvement journalier & ſon mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'occident en orient, peut en avoir un inſenſible, auſſi lent que les ſiecles, qui le fait tourner du nord au midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, ſans que ſes calculs en oſent encore chercher les commencemens ni ſuivre la durée.

Par cette pente; ſoit apparente, ſi ce ſont les cieux qui par un mouvement dont la lenteur eſt proportionnée à l'immenſité de leurs orbes, panchent & entraînent avec eux le ſoleil vers le pole; ſoit réelle, ſi notre globe par ſa conſtitution phyſique tombe pour ainſi dire inſenſiblement vers un point oppoſé à la direction de ce mouvement caché des cieux: par une ſuite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la ſphere oblique devint droite, & que la ſphere droite fut oblique à ſon tour, que les lieux ſitués aujourd'hui ſous léquateur, euſſent été ſous les poles, & les zones glaciales de nos jours devinſſent la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la maſſe du globe, en doit continuellement entraîner une foule de particulieres ſur ſa ſurface; que la mer, comme l'inſtrument

de toutes ces petites révolutions, en ſuivant la pente de cette inclinaiſon de l'axe quitte un pays pour couvrir l'autre, & cauſe ainſi ces inondations où ces déluges ſucceſſifs qui ont parcouru la face de la terre; noyé ſes divers habitans, & laiſſé par-tout des mouvemens viſibles de ruine & de dévaſtation, & des traces profondes de ſes ravages dans le ſouvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément avec l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ſes cavités intérieures, de la mer qui ronge, & emporte de grandes portions de la terre dans ſes abîmes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce ſemble, & pourtant inſéparables, tient les habitans du globe dans un péril ſenſible, & dans des alarmes vives ſur leur deſtinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inſpire naturellement la crainte des changemens à venir. Delà, ces traditions univerſelles de déluges paſſés, & cette attente de l'embraſſement du monde. Les tremblemens de terre occaſionnés par les inondations & les volcans que ces ſecouſſes reproduiſent à leur tour, ces criſes violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & conſacrée dans toutes les ſuperſtition dont elle eſt l'origine. Cette crainte eſt plus vive dans les pays où les marques de ces révolutions du globe ſont plus ſenſibles & plus recentes.

On voit ſur la ſurface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne ceſſent de faire par-tout de vaſtes golfes, des lacs immenſes, des iſles ſans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes mon-

tagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées : tout y atteſte les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde : tout y imprime cette frayeur de la déſolation, dont l'impoſture a de tout tems abuſé pour regner ſur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ſes progrès, voit dans un ſeul mal le germe de mille autres. Elle en attend de la terre & des cieux ; elle croit voir la mort ſur ſa tête & ſous ſes pieds. Des événemens que le haſard a fait ſe rencontrer enſemble lui paroiſſent liés dans la nature même, & dans l'ordre des choſes. Comme il n'arrive jamais rien ſur la terre ſans laquelle ſe trouve ſous l'aſpect de quelque conſtellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cauſe, & de ſimples rapports de ſituation entre des planettes, ſont pour l'eſprit humain qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & néceſſaire ſur toutes les révolutions qui les ſuivent ou les accompagnent.

Mais, ſur tous les événemens politiques comme les plus intéreſſans pour l'homme, ont toujours eu à ſes yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des aſtres. Delà, les fauſſes prédictions & les craintes réelles qui dans tous le tems ont dominé ſur la terre. Elles augmentent en s'enracinant à proportion de l'ignorance. On trouva ces maladies de l'eſprit humain, établies dans le nouveau monde, où les Eſpagnols les auroient portées ſi elles n'y avoient été. On ne ſait quelle tradition, qui pourroit cependant avoir été imaginée après l'événement, avoit fait preſſentir à Saint-Domingue, au Pérou, & dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale qu'il y viendroit des étrangers qui bouleverſeroient

ce malheureux pays. Ces exterminateurs devoient arriver du côté de l'Orient. Ce n'eſt pas que les Amériquains euſſent aucune connoiſſance de nos contrées ; mais accoutumés comme tous les peuples de la terre à tourner leurs premiers regards vers les lieux où le ſoleil ſe leve, ils avoient imaginé que les révolutions dont ils étoient menacés partiroient de ce front du globe.

Cette ſuperſtition qui faiſoit partie des dogmes du Mexique fortifié par quelques événemens recens, aſſez ſinguliers, agiſſoit vivement ſur l'ame naturellement inquiete de Montezuma ; lorſque les Caſtillans débarquerent dans ſes états. Ce qu'il craignoit en général ; ce qu'il avoit ouï dire en particulier de ces étrangers, ſe confondant dans ſon eſprit troublé ; ce prince ſe crut au moment critique anoncé par les aſtres aux prophetes de ſa nation. Il fit partir des députés pour offrir à Cortez les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin, & pour le prier de s'éloigner de ſes poſſeſſions. Le chef des Eſpagnols répondit toujours qu'il falloit qu'il allât parler à l'empereur de la part du ſouverain de l'Orient. Cette obſtination ayant réduit les envoyés à recourir à leur dernier moyen. Les menacés, ils ventérent beaucoup les tréſors & la puiſſance de leur maître : *voilà*, dit Cortez en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons de grands périls & de grandes richeſſes.* Il brûle tout de ſuite ſes Vaiſſeaux pour vaincre ou pour périr, prend la route de Mexico, & pourſuit ſa marche ſans trouver beaucoup d'oppoſition.

Arrivé ſur la frontiere de la république de Haſcala il fit demander paſſage, & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient les

Haſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être défaits, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis. Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Haſcalteques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur établi chez toutes les nations & qui tient à l'humanité, qu'on trouva chez les Grecs au Siege de Troyes, & chez quelques peuples des gaules, contribua beaucoup à leur arracher la victoire. C'étoit la crainte & la honte de laiſſer enlever par l'ennemi, leurs bleſſés & leurs morts. A chaque moment le ſoin de les ſauver rompoit l'armée, & rallentiſſoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire. Le pays étoit partagé en pluſieurs cantons où regnoient de petits ſouverains qui s'appelloient Caciques. Ils conduiſoient leurs ſujets à la guerre, levoient des impôts, & rendoient la juſtice; mais il falloit que leurs loix, leurs édits fuſſent confirmés par le Senat de Haſcala, qui étoit le véritable ſouverain. Il étoit compoſé de citoyens choiſis dans chaque canton par les aſſemblées du peuple.

Les Haſcalteques avoient de belles loix & de belles mœurs. Ils puniſſoient de mort le menſonge, le manque de reſpect d'un fils à ſon pere, le péché contre la nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes. Le climat & les mœurs y portoient, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'eſt toujours chez les peuples ſauvages, ou

conquérans. Il y avoit à Haſcala des ordres de chevalerie où n'étoient admis que ceux qui par des actions héroïques, ou par des conſeil ſalutaires avoient rendu ſervice à l'état.

Les négocians habiles obtenoient auſſi des diſtinctions qui les élevoient à la nobleſſe. Etabliſſement ſingulier chez une nation pauvre, & qui avoit des loix ſomptuaires.

A la guerre, les Haſcalteques portoient dans leur carquois deux fleches ſur leſquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils ſe dépouilloient de leur habits pour combattre.

On ventoit leur bonne foi & leur franchiſe dans les traités publics, & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire de liqueurs fortes qu'aux vieillards épuiſés dans des travaux militaires

Les Haſcalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danſe, la poéſie, & les repréſentations théatrales. Une de leurs principales divinité étoit la déeſſe de l'amour. Elle avoit un temple magnifique, & on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux, mais fort cultivé, fort peuplé, & fort heureux.

Voilà des hommes que les Eſpagnols ne daignoient pas reconnoître pour être de leur eſpece. Une des qualité qu'ils mépriſoient le

plus chez les Haſcalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas qu'ils euſſent un gouvernement ; parce qu'ils n'avoient pas celui d'un ſeul homme ; ni une police, parce qu'ils n'avoient pas celle de Madrid ; ni des vertus, parce qu'ils n'avoient pas leur culte ; ni de l'eſprit, parce qu'ils n'avoient pas leur opinions.

Jamais, peut-être, aucune nation ne fut idolâtre de ſes préjugés au point où l'étoient alors, où le ſont encore aujourd'hui les Eſpagnols. Ces préjugés faiſoient le fonds de toutes leurs penſées, influoient ſur tous leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de ſophiſmes pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraiſon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus ſubtile. Ils étoient attachés à leurs uſages, comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiſſoient qu'eux dans l'univers de ſenſés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle, le plus extrême qui fut jamais, ils auroient eu pour Athénes le mépris qu'ils avoient pour Haſcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes, & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévaſté.

Malgré cette maniere de penſer ſi fiere, & ſi dédaigneuſe, les Eſpagnols firent alliance avec les Haſcalteques qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer. Ces peuples étoient depuis long-tems ennemis des Mexicains qui vouloient les ſoumettre a leur domination.

Avec ce ſecours, Cortez s'avançoit vers la ville capitale à travers un pays abondant, arroſé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La

campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On voyoit une foule d'oiſeaux d'un plumage éclatant, des animaux d'eſpeces nouvelles. La nature étoit changée, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais ſupportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton des arbres couverts de fleurs, d'autres de fruits délicieux. On ſemoit dans un champ le grain qu'on moiſſonnoit dans l'autre.

Les Eſpagnols ne parurent point ſenſibles à ce nouveau ſpectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or ſervir d'ornement dans les maiſons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs perſonnes : ils ne voyoient que ce métal, ſemblables à ce mammone dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés ſur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma après avoir eſſayé de détourner Cortez du deſſein de venir dans ſa capitale, l'y introduiſit lui-même. Il commandoit à trente-trois, ou princes, dont pluſieurs pouvoient mettre ſur pied des armées nombreuſes. Ses richeſſes étoient immenſes, ſon pouvoir abſolu. Son peuple avoit autant de connoiſſances & de lumieres, d'induſtrie & de politeſſe qu'il y en avoit alors en Europe. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eut ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône étoit inébranlable. Mais ce prince qui étoit parvenu à la couronne par ſa valeur, ne montra pas le moindre courage d'eſprit. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de

leur diſcipline & de leurs armes ; il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſents, d'égards, de careſſes, & il faiſoit attaquer la Veracruz, colonie que les Eſpagnols avoient fondée pour s'aſſurer une retraite, ou pour recevoir des ſecours. *Il faut*, dit Cortez à ſes compagnons en leur apprenant cette nouvelle : *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai réſolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne.* Ce deſſein fut approuvé. Auſſi-tôt accompagné de ſes officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le ſuivre, ou ſe réſoudre à périr. Ce prince, par une baſſeſſe égale à la témérité de ſes ennemis, ſe met entre leurs mains. Il eſt obligé de livrer au ſupplice les généraux qui n'avoient agi que par ſes ordres ; & il met le comble à ſon aviliſſement en rendant hommage de ſa couronne au roi d'Eſpagne.

Au milieu de ces ſuccès, Cortez apprend que Narvaez envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la ſienne. Il marche à ſon rival, il le combat, il le prend priſonnier. Il fait mettre bas les armes aux vaincus, puis les leur rend en leur propoſant de le ſuivre. Il gagne leur cœur par ſa confiance & ſa magnanimité ; & l'armée de Navaez ſe range ſous ſes drapaux. Il reprend la route du Mexico, où il avoit laiſſé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince ; & le zele indiſcret des Eſpagnols qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverſerent les autels, & maſ-

ſacrent les adorateurs & les prêtres ; avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition ; mais leurs prêtres étoient des monſtres qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peuples policés, un être ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines & ſes récompenſes ; mais ces dogmes utiles, étoient mêlés d'abſurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle ; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes comme les autres nations en ont marqué ſous le nom de génies, de camis, de manitons, d'anges, de feliches. La moindre de ces divinités avoit ſes temples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere ; & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les proceſſions, les dons faits aux prêtres étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans, ils choiſiſſoient un eſclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pêtriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient

cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel où elle devenoit un dieu. Ce jour là, une foule innombrable de peuple ſe rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtans qui le mangeoit, & ſe croyoit ſanctifié après avoir mangé ſon dieu.

Il vaut mieux manger des dieux, que des hommes; mais les Mexicains immoloient auſſi des priſonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres mangeoient enſuite ces priſonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux ſeigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faiſoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim; & dans la ſeule vue de faire des priſonniers on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ſes cérémonies étoient lugubres & ſanglantes. Elle tenoit ſans ceſſe l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puiſſants.

On ne peut faire un crime aux Eſpagnols d'avoir été révoltés de ces abſurdes barbaries, mais il ne falloit pas les détruires par de plus grandes cruautés. Il ne falloit pas ſe jetter ſur le peuple aſſemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger. Il ne falloit pas aſſaſſiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à ſon retour à Mexico, trouva les Eſpagnols aſſiégés dans le quartier où il les avoit laiſſés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer juſqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage

extraordinaire. Ils ſe dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils ſe jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Eſpagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Pluſieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez par les embraſures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y regner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple qui étoit un poſte avantageux. Il regardoit d'une plate-forme le combat où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déſerteur. Ils mettent un genouil à terre dans la poſture de ſupplians; ils le ſaiſiſſent, & s'élancent de la plate-forme dans l'eſpérance qu'en tombant avec eux, il ſera écraſé comme eux. Cortez s'en débarraſſe, & ſe retient à la baluſtrade. Les deux jeunes nobles périſſent ſans avoir exécuté leur généreuſe entrepriſe.

Cette action, d'autres actes d'une vigueur pareille, font deſirer aux Eſpagnols qu'on puiſſe trouver des voies de conciliation. Montezuma conſent à devenir l'inſtrument de l'eſclavage de ſon peuple, & il ſe montre ſur le rempart pour engager ſes ſujets à ſe retirer. Leur indignation lui apprend que ſon regne eſt fini, & les traits qui lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Gatimozin, qu'on lui donna pour ſucceſſeur, étoit fier, intrépide. Il avoit du ſens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons ſuccès, & réſiſter aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réuſſiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes ſi ſupérieures, & que la meilleure maniere de le combatre étoit de lui couper les

vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de ſyſtême, qu'il penſe à ſe retirer chez les Haſcalteques ; mais la retraite n'eſt pas facile.

Il faut combattre à chaque pas. Deux cens Eſpagnols plus chargés d'or que le reſte de l'armée, & dont les richeſſes rallentiſſoient la marche, ſont maſſacrés. Cortez lui-même ſe voit envéloppé par une multitude innombrable dans la vallée d'Otumba. Il fait face de tous côtés, & par-tout les Mexicains le preſſent également. Son artillerie lui devient inutile, & la mouſqueterie, le fer des lances & des épées n'empêchent pas les Indiens d'approcher, & de combattre les Européens corps-à-corps. Dans ce moment, Cortez voit aſſez près de ſa troupe l'étendart royal des Mexicains. Il ſe ſouvient qu'ils croyent la deſtinée des combats attachée à cet étendart. Il ſe lance avec quelques cavaliers pour le prendre. L'un d'eux le ſaiſit, & l'emportent dans les rangs des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage. Ils prenent la fuite en jettant leurs armes. Cortez pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Haſcalteques.

Il n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de ſoumettre l'empire du Mexique ; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit ſe ſervir d'une partie des peuples pour aſſujettir l'autre. La forme du gouvernement, la diſpoſition des eſprits, la ſituation de Mexico favoriſoient ſon projet, & ſes moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques Rois ou Caciques étoient les électeurs. Ils choiſiſſoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faiſoit jurer que tout le tems qu'il ſeroit ſur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne cau-

ſeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de ſtérilité, les hommes ne periroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet uſage pouvoit tenir au gouvernement théocratique dont on trouve encore des traces dans preſque toutes les nations de l'univers. Peut-être auſſi le but de ce ſerment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau ſouverain, que les malheurs d'un état venant preſque toujours des déſordres de l'adminiſtration, il devoit regner avec tant de modération & de ſageſſe, qu'on ne put jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de ſon imprudence, ou comme une juſte punition de ſes déréglémens.

Il y avoit les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au merite ; jamais les prêtres influoient beaucoup dans les élections.

Dès qu'il étoit inſtallé, l'empereur étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des priſonniers aux dieux. Ce prince quoique électif, étoit fort abſolu ; parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les uſages reçus.

Il y avoit des conſeils de finance, de guerre, de commerce, de juſtice, de tribunaux répandus dans les provinces reſſortiſſoient à ces conſeils. Il y avoit auſſi des juges à peu près ſemblables à nos prévôts qui jugeoient ſur le champ les parties ; mais du jugement deſquels on appelloit aux tribunaux.

Preſque toutes les formes de la juſtice & les étiquettes de la cour, étoient conſacrées par la religion.

Les loix puniſſoient les crimes qui ſe puniſſent par tout ; mais les prêtres ſuivoient ſouvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appeſantir ſur les Mexicains le double joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient bleſſé la ſainteté de la religion, & ceux qui auroient bleſſé la majeſté du prince. On voit combien des loix ſi peu précieuſes facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéreſſées des prêtres & des courtiſans.

On ne parvenoit à la nobleſſe, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves, de courage, de piété & de patience. On faiſoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & enſuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, ſe dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez penſa que dans la multitude des vaiſſeaux du Mexique, il y en auroit qui ſecoueroient volontiers le joug, & s'aſſocieroient aux Eſpagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faiſoient ſentir durement leur puiſſance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces déteſtoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dont la ſociété diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Pluſieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles ſecours des iſles Eſpagnoles, obtenus des troupes de la république de Haſcala, & fait quelques nouveaux

alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit bâtie dans une iſle au milieu d'un grand lac. Elle contenoit vingt mille maiſons, un peuple immenſe, & de beaux édifices. Le palais de l'empereur bâti de marbre & de jaſpe, étoit lui ſeul auſſi grand qu'une ville. On y admiroit les jardins, les fontaines, les bains & les ornemens. On y voyoit des ſtatues qui repréſentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux fait avec des plumes; l'éclat des couleurs étoit fort vif, & ils avoient de la vérité. Trois mille Caciques avoient leurs palais dans Mexico : ils étoient vaſtes & plein de commodités. Ces Caciques avoient la plupart, ainſi que l'empereur, des ménageries où étoient raſſemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curioſités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute eſpece. Les beautés de la nature, ce qu'elle a de rare & de brillant, doit être un objet de luxe chez des peuples riches où la nature eſt belle, & où les arts ſont imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plupart magnifiques, mais teint de ſang, & tapiſſés des têtes des malheureux qu'on avoit ſacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richeſſes des campagnes, & l'induſtrie des Mexicains, des oiſeaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs ſans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup d'œil plus éclatant, & plus

beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Deux cens mille canots alloient ſans ceſſe des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur ce lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie Mexicaine. Il falloit que ce peuple ſans communication avec des peuples éclairés, ſans fers, ſans l'écriture, ſans aucun de ces arts à qui nous devons d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où la nature donne tout, & où la gêne de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins : il falloit que ce peuple qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée fut un des plus ingénieux de la terre.

Cortez commença par s'aſſurer des Caciques qui regnoient dans les villes ſituées ſur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols; les autres leur furent ſoumis. Cortez s'empara de la tête de trois chauſſées qui conduiſoient à Mexico. Il voulut auſſi ſe rendre maître de la navigation du lac. Il fit conſtruire des brigantins qu'il arma d'une partie de ſon artillerie; & dans cette ſituation, il attendit que la famine, lui donna l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour ſe dégager. Ses ſujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Eſpagnols conſerverent leurs poſtes, & porterent leurs attaques juſqu'au centre de la ville. Lorſque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fut emportée, & que les vivres commencerent à manquer totalement, ils voulurent ſauver leur em-

pereur. Ce prince conſentit à tenter de s'échapper pour aller continuer la guerre dans le nord de ſes états. Une partie des ſiens ſe dévoua noblement à la mort pour faciliter ſa retraite en occupant les aſſiégeans ; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Eſpagnol imagina que Guatimozin avoit des tréſors cachés ; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre ſur des charbons ardens. Son favori expoſé à la même torture lui adreſſoit de triſtes plaintes : *& moi*, lui dit l'empereur, *ſuis-je ſur des roſes ?* Mot comparable à tous ceux que l'hiſtoire a tranſmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rédiront à leurs enfans, quand le tems ſera venu de rendre aux Eſpagnols ſupplice pour ſupplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le ſang. Ce peuple aura peut-être les actes de ces martyrs, l'hiſtoire de ſes perſécuteurs. On y lira ſans doute, que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, ſous prétexte d'avoir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux.

Dans les gouvernemens deſpotiques, la chûte du prince & la priſe de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la ſoumiſſion de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écraſe, ni pour un tyran qui croit ſe rendre plus reſpectable en ne ſe montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autre droit que la force, ils ne manquent jamais de ſe ſoumettre au plus fort. Telle fut la révolution dans le Mexique, des barbares ſortis du nord de ce continent, avoient jetté les fondemens de cet empire, il y avoit

cent trente ans. Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réuſſi à ſubjuguer ſucceſſivement des ſauvages nés ſous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en ſociété, ou qui ne formoient que des ſociétés peu nombreuſes. Leur domination entiere tomba ſous le pouvoir des Eſpagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eut cinq cent lieues de long, ſur environ deux cens de large.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du ſud le vaſte eſpace qui s'étend depuis Guatimala, juſqu'au golphe de Darien. Cet agrandiſſement coûta peu de tems, de ſang & de dépenſe; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui les compoſent ſont à peine connues. On n'y voit que peu d'Eſpagnols, la plupart fort pauvres, qui par la tyrannie ont réduit les Indiens à ſe refugier dans des montagnes, dans des forêts impénétrables. De tous ces ſauvages les ſeuls qui forment encore une nation, ce ſont les Moſquites. Après avoir quelque tems combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua. Ils ſe ſauverent au Cap de Gracias-à-Dios dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaiſons avec les corſaires Anglois & François qu'ils ont ſouvent ſuivis dans des expéditions très-périlleuſes, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppreſſeurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été conſidérable a toujours été en diminuant. Elle ne paſſe pas actuellement deux mille

hommes. Leur foibleſſe les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroiſſement que la nouvelle Eſpagne a pris du côté du nord eſt plus conſidérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé juſqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier ſiecle, révolté vers le milieu, & remis bien-tôt après ſous le joug. Tout ce qu'on ſait de cette immenſe province, c'eſt qu'on a fixé quelques ſauvages, introduit un peu de culture, foiblement exploité, quelques riches mines, & formé un établiſſement, nommé Fantafé. Cette conquette qui eſt dans l'intérieur des terres, auroit été ſuivie d'une bien plus utile ſur les bords de la mer, ſi depuis cent ans qu'elle eſt entamée on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu près ſes bornes juſqu'à l'entrée de la mer vermeille. Depuis ces limites, juſqu'à l'endroit où le continent ſe joint à la Californie eſt un golphe qui après de vingt dégrés de profondeur. Sa largeur eſt tantôt de ſoixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet eſpace beaucoup de bancs de ſable, & un aſſez grand nombre d'iſles. La côte eſt habitée par pluſieurs nations ſauvages, la plupart ennemies. Les Eſpagnols y ont formé quelques peuplades éparſes, auxquelles ſuivant leur uſage ils ont donné le nom de provinces. Leurs miſſionnaires ont pouſſé plus loin les découvertes, & ils ſe flattoient de donner à leur nation plus de richeſſes qu'elle n'en avoit trouvé dans ſes poſſeſſions les plus renommées. Pluſieurs cauſes ont concouru à rendre leurs travaux inutiles.

A meſure qu'ils raſſembloient, qu'ils civiliſoient quelques Indiens, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie minoit les établiſſemens naiſſans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Eſpagnols trop éloignés des yeux du gouvernement, pour être ſurveillés, ſe permettoient les crimes les plus atroces. Enfin, le vif-argent, les étoffes, les autres beſoins y étoient porté de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route dangereuſes & difficile, de ſix à ſept cens lieues; ce qu'il leur donnoit à leur terme une valeur dix ou douze fois plus grande que celle qu'ils avoient dans ce port célébre. Il arrivoit delà, que les mines quoique d'une abondance extrême, ne pouvoient pas payer les choſes néceſſaires, & que ceux qui les exploitoient, les abandonnoient par l'impoſſibilité où ils étoient de s'y ſoutenir.

Ce dernier inconvénient qui paroiſſoit ſans remede, faiſoit ſans doute fermer les yeux ſur des abus crians qu'il eût été poſſible de réprimer. Il eſt vraiſemblable qu'on les attaquera, maintenant qu'on a découvert des communications qui facilitent avec ces pays éloignés des liaiſons utiles. Le Jéſuite Ferdinand Conſang a parcouru en 1746, par ordre du gouvernement, le golphe entier de Colifornie. Cette navigation faite avec un ſoin extrême & beaucoup d'intelligence, a inſtruit l'Eſpagne de tout ce qu'il lui étoit important d'apprendre. Elle connoît les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux ſabloneux & arides qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent ſur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien n'empêchera qu'à l'avenir des vaiſſeaux ſortis d'Œcapulco,

n'entrent dans la mer vermeille, ne portent avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent des miſſionnaires, des ſoldats, des mineurs, des vivres, des marchandiſes; tout ce qui eſt néceſſaire à des colonies, & n'en reviennent chargés de métaux. Lorſque les établiſſemens formés ſur les côtes auront pris une conſiſtance raiſonnable, on s'enfoncera dans les terres juſqu'au nouveau Mexique, plus loin même ſi l'on veut. Les ſauvages errans dans ce grand eſpace ne ſont ni aſſez nombreux, ni aſſez unis, ni aſſez aguerris pour contrarier ce grand projet de maniere à le faire échouer. On pourra même les déterminer à y concourir ſi on veut renoncer aux maximes cruelles dont ils ont été juſqu'ici la victime, & s'occuper de leur bonheur. Avec de la vertu, de l'humanité & de la conſtance, les Eſpagnols parviendront à former un nouvel empire qui ne la cédéra guere à l'ancien Mexique, ni pour l'étendue, ni pour la richeſſe des mines; & qui lui ſera ſupérieure pour la température & la ſalubrité du climat.

La nouvelle Eſpagne eſt preſque entierement ſituée dans la zone torride. L'air y eſt exceſſivement chaud, humide & mal-ſain ſur les côtes de la mer du nord. Ces vices de climat ſe font infiniment moins ſentir ſur les côtes de la mer du ſud, & preſque point dans l'intérieur du pays où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des cordillieres.

La qualité du ſol ſuit ces variations. La partie orientale eſt baſſe, marécageuſe, inondée dans la ſaiſon des pluies, couverte de forêts impénétrables & tout à fait inculte. On peut croire que ſi les Eſpagnols la laiſſent dans cet état de

déſolation, c'eſt qu'ils ont jugé qu'une frontiere déſerte & meurtriere fourniroit une meilleure défenſe contre les flottes ennemies, que des fortifications & des troupes réglées qu'on n'entretiendroit pas ſans des frais immenſes, ou que les naturels du pays efféminés & mal diſpoſés pour une domination étrangere. Le terrein de l'occident eſt plus élevée, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais comme toutes celles qui ſont ſituées ſous le tropique, elles ſont plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaſte empire n'eſt pas moins variée que ſon ſol. Ses habitans les plus diſtingués, ſont les Eſpagnols envoyés par la cour pour occuper les places du gouvernement. Ils ſont obligés comme ceux qui dans la métropole aſpirent à quelques emplois eccléſiaſtiques, civils ou militaires de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'inquiſition dans leur famille depuis quatre générations. Les négocians qui veulent paſſer au Mexique, ainſi que dans le reſte de l'Amérique ſans devenir Colons, ſont aſtreins à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandiſe en propre dans la flote où ils s'embarquent, & qu'ils n'ameneront pas leurs femmes. A ces conditions abſurdes ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indiens. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux ſeuls, appartient le droit de vendre, comme commiſſionnaires, la majeure partie de la cargaiſon. Si

les loix étoient obſervées, les marchands fixés dans le nouveau monde, ſeroient bornés à diſpoſer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du miniſtere pour les Eſpagnols nés en Europe, a réduit les Eſpagnols créoles à un rôle ſubalterne, quoiqu'ils ſoient communément plus riches, & d'une naiſſance plus diſtinguée. Les deſcendans des compagnons de Cortez, les deſcendans de ceux qui les ont ſuivis, conſtamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'adminiſtration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puiſſant reſſort qui avoit ſoutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuſte qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement mépriſables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choſes, cette conſtance & cette ſorte de fierté qui caractériſa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, des intrigues romaneſques, ont énervé tous les reſſorts de leur ame. La ſuperſtition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglement livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs inſtructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur miniſtere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'eſprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les Metis qui forment le troiſieme ordre de citoyens, ſont plus avilis encore. On ſait que la cour de Madrid pour remplir une partie du vuide immenſe que l'avarice & la cruauté des conquérans avoit formé, pour régagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs,

encouragea le plus qu'il lui fut poſſible le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent aſſez communes dans toute l'Amérique, furent ſur-tout fréquentes au Mexique où les femmes avoient plus d'eſprit & d'agrement qu'ailleurs. Les Créoles rendirent à cette race mêlée les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le tems, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne ſont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Eſpagne. Comme les naturels du pays ſont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Afriquains que ce qu'il en falloit pour les fantaiſies, pour le ſervice domeſtique des gens riches. Les eſclaves chers à leurs maîtres de qui ils dépendent abſolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les miniſtres de leurs plaiſirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent ſur ces hommes qu'on dit libres un aſcendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette averſion en prenant des meſures efficaces pour empêcher toute liaiſon entr'elles. Il eſt défendu aux négres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, ſous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureuſement punies. Par toutes ces raiſons, les Afriquains qui dans les autres établiſſemens ſont les ennemis des Européens, en ſont les partiſans dans les Indes Eſpagnoles.

L'autorité n'a pas beſoin de cet appuis, du moins au Mexique, où la population n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols

y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe, & qu'on adopta ſans examen avec d'autant plus de complaiſance qu'elle les rendoit odieux. Avec un peu d'attention, on auroit ſenti que ce calcul n'étoit pas même vraiſemblable. Tous les monumens atteſtent qu'un peu plus d'un ſiecle avant l'arrivée des Européens, ces vaſtes pays n'étoient habités que par des petites nations, dont quelques-unes n'avoient point de demeure fixe, & les autres cultivoient fort peu. Il ne pouvoit pas alors être beaucoup plus peuplé que les autres contrées ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale. Les hommes durent à la vérité s'y multiplier beaucoup, lorſque ce grand eſpace réuni ſous les mêmes loix fut devenu un empire policé; mais ce changement étoit trop récent pour avoir eu des ſuites ſi conſidérables. C'eſt beaucoup accorder que de convenir, que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié. Aujourd'hui elle ne paſſe pas huit à neuf cens mille ames.

On croit communément, que les premiers conquérans ſe faiſoient un jeu de maſſacrer les Indiens, que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute que ſes farouches ſoldats répandirent ſouvent du ſang ſans motif même apparent, ſans doute que leurs fanatiques miſſionnaires ne s'oppoſerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie ſource, la ſource principale de la dépopulation du Mexique. Elle fut l'ouvrage d'une tyrannie ſourde & lente de l'avarice qui exigeoit de ſes malheureux habitans. Plus de travail, un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppreſſion commença avec la conquette. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les miniſtres qui avoient le plus de faveur à la Cour d'Eſpagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient deſtinés aux travaux publics, qui dans les premiers tems furent conſidérables. Le ſort de ceux qu'on attacha aux poſſeſſions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémiſſoient ſous un joug affreux. On les nourriſſoit mal. On ne leur donnoit aucun ſalaire, & on exigeoit deux des ſervices ſous leſquels les hommes les plus robuſtes auroient ſuccombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Caſas.

Cet homme ſi célebre dans les annales du nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur ſimple des Indiens le frappa ſi fort, qu'il ſe fit eccleſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qu'il l'occupat le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiappa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. A cette époque, cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé cita au

tribunal de l'univers entier ſa nation. Il l'accuſa dans ſon traité de la tyrannie des Eſpagnols dans les Indes, d'avoir fait pour quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtile; mais perſonne ne les convainquit d'exagération. Ses écrits en reprirent la beauté de ſon ame, & la grandeur de ſes ſentimens imprimérent ſur ſes barbares compatriotes, une flétriſſure que le tems n'a pas effacée & n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Caſas, & par l'indignation de tous les peuples; ſentit enfin, que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique. Elle ſe détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut impoſée de ne pas ſortir du territoire, où ils étoient établis. Cette précaution dut ſon origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allaſſent joindre les ſauvages, errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injuſtice les réduiſit à travailler uniquement pour leurs oppreſſeurs. Seulement il fut ſtatué que les Eſpagnols auxquels ils voudroient vendre leurs ſueurs, ſeroient tenus de les bien nourrir, & de leur donner vingt-quatre piaſtres par an, où une partie de cette ſomme proportionnée au tems qu'ils auroient ſervi.

Sur ce gain, on retint le tribut impoſé par le gouvernement, & une piaſtre pour un uſage dont on eſt bien étonné que les conquérans ſe ſoient aviſé. Il fut formé dans chaque communauté une caiſſe deſtinée à ſecourir les Indiens caducs ou malades, & à les ſoutenir dans des

malheurs particuliers, dans des calamités publiques.

Cette adminiſtration fut confiée à leurs Caciques. Ils n'étoient pas les deſcendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquette. Les Eſpagnols les choiſirent parmi les Indiens, qui paroiſſoient les plus attachés à leurs intérêts, & ils ne craignirent pas de rendre leur dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur diſtrict, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue, à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte; comme le tribut des autres étoit retenu par les autres maîtres qu'ils ſervoient, à prevenir leur fuite en les retenant toujours ſous leurs yeux, & en ne ſouffrant pas qu'ils contractaſſent aucun engagement ſans leur aveu. Pour prix de leurs ſervices, ces eſpeces de magiſtrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caiſſe commune, cinq ſols tous les ans pour chaque Indien, ſoumis à leur juriſdiction. On les autoriſa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore ſoumis à la capitation, & à occuper les filles juſqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres de leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtitutions qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit pas ſe plier à voir des hommes libres dans des Amériquains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui juſqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent ſucceſſivement, ou à la fois, la ruſe, les remontrances & la violences pour faire anéantir un

arrangement qui contrarioit ſi fort leurs paſſions les plus vives : leurs efforts furent inutiles. Las Caſas avoit fait à ſes enfans des patrons qui ſoutinrent ſon ouvrage avec une chaleur extrême. Les Mexicains eux-mêmes ſe ſentant appuyés, citerent leurs oppreſſeurs aux tribunaux, & les tribunaux foibles ou corrompus à la Cour. Ils pouſſerent leur courage juſqu'à refuſer unanimement de travailler pour ceux qui ſe montroient injuſtes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reſte, donna de la ſolidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre preſcrit par les loix, s'établit inſenſiblement. Il n'y eut plus de ſyſtême ſuivi d'oppreſſion, mais ſeulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu qui a perdu ſon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont ſubjugué.

Ces injuſtices ſourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immenſe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquiſitions. Ils en furent redevables, les uns au bonheur de trouver des mines, les autres de déterrer des tréſors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs moyens des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, ſe procurerent par le ſeul profit de leurs ſalaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de ſubir un joug étranger. On ſe tromperoit groſſierement ſi on vouloit juger de l'ancienne proſpérité des habitans du Mexique ; parce qui a été dit de ſon empereur, de

ſa cour, de ſa capitale, des gouverneurs de ſes provinces. Le deſpotiſme y avoit produit les effets funeſtes qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages conſidérables des mines qu'il faiſoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les ſalines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature au tems de la récolte le tiers de toutes les productions des terres, ſoit qu'elles leur appartinſent en propre, ſoit qu'ils n'en fuſſent que les fermiers. Les chaſſeurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur induſtrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que de rudes travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'empereur lui-même, & les grands ſeigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau compoſé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à demi manches qui leur tomboit ſur les genouils, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu à la multitude d'élever ſes maiſons au-deſſus du raiz de chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtus de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures

de coton formoient les lits. Une groſſe pierre, ou quelque billot de bois tenoit lieu de chevet, & pour ſieges on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, ou la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnemens. On y joignoit toutes ſortes d'herbes, à l'exception de celles qui étoient trop dures, ou qui avoient quelque mauvaiſe odeur. Leur meilleur breuvage étoit une compoſition d'eau où l'on délayoit de la farine de cacao avec un peu du miel. Il y avoit d'autres boiſſons mais qui ne pouvoient enivrer : les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que pour en boire il falloit la permiſſion du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux veillards & aux malades. Seulement dans quelques ſolemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une meſure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On raſoit publiquement ceux qui s'y laiſſoient ſurprendre, & leur maiſon étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais poſſéder des charges.

Comment des hommes qui avoient ſi peu de beſoins, avoient-ils jamais pu ſubir le joug de l'eſclavage ? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le ſacrifice de ſa liberté, ce n'eſt pas un paradoxe pour la raiſon ; mais que des peuples malheureux à qui la nature offre réellement plus de bonheur que le pacte barbare qui les unit, reſtent dans la ſervitude, & ne pen-

ſent pas qu'il n'y a ſouvent qu'une riviere à traverſer pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais ſi on ne ſavoit pas combien l'habitude & la ſuperſtition dénaturent l'eſpece humaine.

Les Mexicains ſont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus ſaine, plus agréable & plus abondante. Leurs maiſons ſont mieux bâties, mieux diſtribuées & mieux meublées. Des ſouliers, un caleçon, une chemiſe, une caſaque de laine ou de coton, ſelon le climat ; une fraiſe & un chapeau forment leur habillement. La conſidération qu'on eſt parvenu à attacher à ces jouiſſances, les a rendus plus œconomes & plus laborieux.

Les habitans de la province de Chiapa, ſe diſtinguent entre tous les autres. Ils doivent leur ſupériorité à l'avantage d'avoir eu pour paſteur Las Caſas, qui empêcha leur oppreſſion dans les premiers tems. Ils ſont au-deſſus de leurs compatriotes par la taille, par l'eſprit & par la force. Leur langue a une douceur, une élégance particulieres. Leur territoire ſans être meilleurs que les autres, eſt infiniment plus riche en toutes ſortes de productions. On les trouve peintres, muſiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent ſur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs, & des tapis en laine de différentes couleurs que les meilleurs ouvriers d'Europe pourroient avouer. Leur ville principale, ſe nomme Chiapa Dos Indos. Elle n'eſt habitée que par les naturels du pays, qui y forment une population de quatre mille familles; parmi leſquels on trouve beaucoup de nobleſſe Indienne. La grande

riviere ſur laquelle cette ville eſt ſituée, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adreſſe & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navalles. Ils combattent entr'eux ; ils s'attaquent, & ils ſe défendent avec une habilité ſurprenante. Ils n'excellent pas moins à la courſe des taureaux, au jeu des cannes, à la danſe, à tous les exercices du corps. Ils bâtiſſoient des villes, des châteaux de bois qu'ils couvroient de toile peinte, & qu'ils aſſiégent. Enfin, le théâtre & la comédie ſont un de leurs amuſemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de paſſer ſous la domination d'un conquérant, qui eût eu aſſez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur ſervitude, au lieu de les reſſerrer.

Les occupations de ce peuple ſont fort variées. Les plus intelligens, les plus aiſés s'adonnent aux manufactures de premiere néceſſité diſperſées dans tout l'empire. Il s'en eſt établi de plus belles chez les Halcalteques. Leur ancienne capitale & la nouvelle, qui eſt l'Os Angelos, ſont le centre de cette induſtrie. On y fabrique des draps aſſez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques ſoiries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clinquaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit ſu conſerver long-tems ſon indépendance, que les Eſpagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; ſoit qu'elle la dut à ſon climat, ou à ſon gouvernement. A ces avantages s'eſt joint celui de

ſa poſition. Tous les habitans du Mexique qui paſſent néceſſairement ſur ſon territoire pour aller acheter les marchandiſes d'Europe, arrivées à la Vera Cruz, ont trouvé commode de prendre ſur leur route ce que la flotte ne leur fourniſſoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le ſoin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus diſtinguées. L'Amérique, au tems de la découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domeſtique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils ſe répandirent partout, & plutôt qu'ailleurs au Mexique. Ils s'y ſont prodigieuſement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux ſont devenues l'objet d'une exportation conſidérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compenſe la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y eſt ſeche, groſſiere & mauvaiſe comme elle l'eſt partout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement dans la vue de laiſſer un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jéſuites, & peu après au marquis Del Valle, deſcendant de Cortez, la permiſſion de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuſes. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais perſonne n'a ſollicité la liberté de ſuivre un exemple qui ne préſentoit pas de grands avantages. D'autre cultures ont eu plus de ſuccès. Le coton, le ſucre, la ſoie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe

réuſſiſſent tous plus ou moins bien. On eſt encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Eſpagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entierement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre aſſez dur pour ſervir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets faute de bras ou d'activité ſont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille eſt une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embraſſe très-étroitement, & s'éleve par leur ſecours. Sa tige qui n'a que peu de diametre, n'eſt pas tout-à-fait ronde. Quoique très-ſouple, elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte. Elle eſt partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par deſſus, & un peu pâles par deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, molaſſe, huileuſe, graſſe quoique caſſante; peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une pulpe rouſſeâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſans, & preſque imperceptibles.

La recolte de ces gouſſes commence vers la fin de ſeptembre, & dure juſqu'à la fin de dé-

cembre. On les fait ſecher à l'ombre. Lorſqu'elles ſont ſeches & en état d'être gardées, on les oingt extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba pour les rendre ſouples, les mieux conſerver, empêcher qu'elles ne ſechent trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à peu près tout ce qu'on ſait de la vanille, deſtinée particulierement à parfumer le chocolat, dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceſſibles de la nouvelle Eſpagne qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ſes eſpeces, qu'elles ſont les eſpeces les plus précieuſes, quel eſt le terroir qui leur convient le mieux, comment on les cultive, & de quelle maniere elles ſe multiplient. Tous ces ſecrets ſont reſtés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne ſont parvenus à ſe conſerver cette ſource de richeſſe, que par un ſerment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, & de ſouffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il eſt plus vraiſemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui contente des richeſſes qu'elle a acquiſes, accoutumée à une vie pareſſeuſe, à une douce ignorance, mépriſe également, & les curioſités d'hiſtoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui eſt mieux connu.

L'indigotier eſt une eſpece d'arbriſſeau dont la racine groſſe de trois ou quatre lignes de diametre, & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tiran ſur celle du perſil. De cette racine ſort une ſeule tige à peu près de ſa groſſeur,

haute d'environ deux pieds, droite, dure, preſque ligneuſe, couverte d'une écorce légerement gercée de couleur de gris cendre vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & ſans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, ſont de figure ovale, liſſes, douces au toucher, ſillonnées au-deſſus, d'un verd foncé au-deſſous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige juſques vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le piſtile qui eſt dans le milieu de chaque fleur, ſe change en une gouſſe, dans laquelle les ſemences ſont renfermées.

Cette plante demande une terre graſſe, unie, bien labourée, & qui ne ſoit pas trop ſeche. On ſeme ſa graine, qui pour la figure & la couleur reſſemble à la poudre à canon, dans de petites foſſes de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il eſt poſſible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaiſes herbes qui étoufferoient aiſement l'indigotier. Quoiqu'on le puiſſe ſemer en toutes les ſaiſons, on préfére communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir, & les coupes continuent de ſix en ſix ſemaines ſi le tems eſt un peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans. A cette époque elle dégénere, on l'arrache & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol,

parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres, juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre pour faire occuper leur place par l'indigo. Car, il faut ſe repréſenter ces arbres comme des ſcyphons par leſquelles la terre & l'air ſe communiquent reciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſcyphons où les vapeurs & les ſucs s'attirant tour-à-tour, ſe mettent en équilibre. Ainſi, tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres redeſcendent dans la terre, & lui rendent en roſée ce qu'elle perd en ſeve. C'eſt pour obéir à cette influence reciproque, qu'au défaut des arbres qui conſervent ces champs vierges pour y ſemer de l'indigo, on couvre ceux qui ſont uſés par cette plante de patates ou de hianes, dont les branches rampantes conſervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertillité.

On diſtingue deux eſpeces d'indigo, le franc & le batard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix à raiſon de ſa perfection, il eſt communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il eſt plus peſant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le ſecond réuſſit mieux dans celles qui ſont plus expoſées à la pluie. Tous deux ſont ſujets à de grands accidens. On en voit dont le pied ſeche, & tombe par la piquure d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, ſont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire, a fait dire

que les cultivateurs d'indigo, ſe couchent riches & ſe levent ruinés.

Cette production doit être ramaſſée avec précaution, de peur qu'en la ſecouant on ne faſſe tomber la farine attachée aux feuilles, qui eſt très-précieuſe. On la jette dans la *trempoire*; c'eſt une grande cuve remplie d'eau. Il s'y fait une formentation qui dans vingt-quatre heures au plus tard arrive au dégré qu'on deſire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une ſeconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie auſſi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail ſans interruption.

L'eau qui a paſſé dans la batterie ſe trouve impregnée d'une terre très-ſubtile qui conſtitue ſeule la fécule, ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés, & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande préciſion. Si on ceſſoit trop-tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été ſéparé du ſel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere ſéparation, les parties ſe rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaiſon; & le ſel par ſa réaction ſur la fécule, exciteroit une ſeconde fermentation qui altéreroit la teinture & noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens ſont prévenus par une attention ſuivie aux moindres phénomenes, & par la précaution que prend l'artiſte de puiſer par intervalle avec un vaſe propre un peu de la teinture. Lorſqu'il s'apperçoit que les molecules colorées ſe raſſemblent en

ſe ſéparant du reſte de la liqueur, il fait ceſſer le mouvement des ſeaux pour donner le tems à la fécule bleue de ſe précipiter au fond de la cuve, où on la laiſſe ſe raſſeoir juſqu'à ce que l'eau ſoit totalement éclaircie. On débouche alors ſucceſſivement des trous percés à différentes hauteurs, par leſquels cette eau inutile ſe répand en dehors.

La fécule bleue qui eſt reſtée au fond de la batterie, ayant acquis la conſiſtance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font paſſer dans le *repoſoir*. Après qu'elle s'eſt encore dégagée de beaucoup d'eau ſuperflue dans cette troiſieme & derniere cuve, on la met égoutter dans des ſacs, d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile; cette matiere devenue plus épaiſſe eſt miſe dans des caiſſons où elle acheve de perdre ſon humidité. Au bout de trois mois, l'indigo eſt en état d'être vendu.

Les blanchiſſeuſes l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en ſervent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne ſauroient faire de beau bleu ſans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été tranſplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture eſſayée ſucceſſivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu ſous le nom de guatimala, d'où il vient, eſt le plus parfait de tous. La nouvelle Eſpagne tire un aſſez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, ſans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne ſe trouve que dans le Mexique, a été

long-tems inconnue même aux nations qui en faiſoient le plus d'uſage. Les Eſpagnols naturellement réſervés, & qui deviennent myſtérieux, quand il s'agit de leurs colonies, garderent un ſecret que tout leur faiſoit croire important. On eſt enfin parvenu à ſçavoir que c'eſt un inſecte de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe.

Il a comme tous les animaux deux ſexes. La femelle eſt mal proportionnée, lente & engourdie. Ses yeux, ſa bouche, ſes antennes, ſes pieds ſont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de ſa peau qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, ſans le ſecours du microſcope. Auſſi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui eſt très-rare, & qui ſuffit à trois cens femelles, ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la femelle. Son col eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête enſemble, & applati par en bas. Ses antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité poſtérieure de ſon corps, s'allongent deux grandes ſoies, ou poils qui ont quatre, ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux ailes plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il ſe repoſe. Ces ailes de forme oblongue diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, ſemble inter-

rompu vers la ſommité des ailes. Le mâle eſt d'un rouge clair, la femelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbriſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal eſt armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal ſort communément d'une ou deux de ſes feuilles qu'on a miſes dans un trou, & couverte de terre. Sa culture ſe réduit à extirper les mauvaiſes herbes qui l'environnent, il faut la renouveller ſouvent; parce que plus il eſt jeune, plus ſon produit eſt conſidérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverſes contrées du Mexique, à Haſcala, à Chalula, à Chiopa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y eſt pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & ſa cochenille qui eſt telle que la nature brute la donne, eſt appellée ſauvage, & n'eſt pas excellente. Les ſeuls Indiens d'Oaxaca ſe livrent ſans réſerve à ce genre d'induſtrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expoſe. Leur intelligence, leur activité, leur aiſance les ont mis en état de ſupporter une mauvaiſe récolte, d'en attendre une bonne. Elles ſont plus égales en général dans un terrein aride où le nopal ſe plaît, & ſous un ciel tempéré où la cochenille eſt expoſée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud ſe font ſentir davantage.

Dès que la ſaiſon favorable eſt arrivée, les Mexicains ſement pour ainſi dire les cochenilles ſur la plante qui leur eſt propre, en y attachant

de petits nids de mouſſe qui en contiennent chacun douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leur petits qui ſe répandent avec une célérité ſurprenante ſur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher ſans plus ſe mouvoir à la partie la plus nourriſſante, la mieux expoſée de la feuille, juſqu'à ce qu'ils ayent pris tout leur accroiſſement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer, & en tirer le ſuc avec une petite trompe que la nature leur a donnée pour cet uſage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui ſont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, par ce qu'elle eſt mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les inſectes nouveaux nés, qu'il ne ſeroit guere poſſibles de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y ſont mêlées avec les vieilles, ce qui diminue conſidérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal pour ſauver les petits inſectes qui y reſtent. On les ſerre dans les habitations où les feuilles conſervent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme graſſes. Les cochenilles y croiſſent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès qu'elle eſt paſſée, on les met ſur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſecher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une

teinte de brun roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four où elles prennent une couleur grisâtre vainée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin, la plus imparfaite qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les mettre ſur des plaques avec leurs gâteaux de mays : elles s'y brûlent ſouvent, auſſi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui eſt l'eſpece la plus périſſable, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des ſiecles entiers avec toute ſa vertu. Son prix qui eſt toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les iſles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température ſeroit convenable à cet inſecte, & à la plante dont il ſe nourrit. Cependant, la nouvelle Eſpagne eſt reſtée ſeule en poſſeſſion de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Aſie, elle en envoye tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens ſurrons ou ſacs, qui ſe vendent à Cadix, l'un dans l'autre, huit cent piaſtres. C'eſt un produit très-conſidérable qui ne coûte aucune peine aux Eſpagnols. Il ſemble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-tems, & les productions qui attirent le plus de richeſſes, & l'or & l'argent qui ſont la ſource, ou le ſigne de toutes les productions.

L'origine des métaux partage la phyſique. Quelques naturaliſtes les croyent auſſi anciens que le monde ; d'autres penſent avec plus de

vraiſemblance qu'ils ont été formés ſucceſſivement. Ceux-ci, pour la plupart font honneur de cette eſpece de cette création au ſoleil, on a des feux ſouterrains qui uniſſent enſemble les parties élémentaires, les principes qui doivent entrer dans la différente combinaiſon des métaux. L'impoſſibilité, ou malgré leur ſavantes analyſes, ſes habiles gens ſe ſont trouvé de faire un métal de ce qui ne l'étoit pas, même en uniſſant les matieres qu'ils prétendent conſtituer les métaux, & en ſe ſervant du feu qui eſt leur grand agent, a donné naiſſance à un troiſieme ſyſtême.

Ceux qui l'ont imaginé, ont penſé qu'il y avoit dans la nature un principe ſéminal qui opérant ſur l'air, la terre, l'eau, l'huile, le ſel; les autres élémens produiſant du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent. L'organiſation des métaux, quoique plus groſſiere que celles des plantes & des animaux, n'a pas empêché qu'on n'accordât à ces trois regnes principaux de la nature quelque choſe d'analogue, une origine preſque commune.

Mais quelle de ces opinions que l'on ſuive, on ne peut douter qu'il ne ſe forme journellement des mines nouvelles. La nature dans l'intérieur de la terre, ainſi qu'à ſa ſurface, eſt dans une action continuelle. Quoique hors d'état de ſuivre pas à pas ſes opérations, nous n'en ſommes pas moins aſſurés qu'elle récompenſe d'un côté, ce qu'elle a décompenſé d'un autre. Mille faits plus frappans les uns que les autres démontrent cette vérité, & la raiſon vient à l'appui de l'expérience. L'eau, l'air, le feu altérent à nos yeux tous les métaux imparfaits.

Ces.

Ces agens qui ſous nos pieds ont plus de reſſort, doivent produire de plus grands effets.

Les eaux ſalines qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre, ſont miſes par l'air chaud qui regne dans les lieux profonds en état d'agir ſur les molécules métalliques. Elles les atténent, les diviſent & les élevent avec elles lorſqu'elles ſont réduites en vapeurs. Ces corps légers demeurent ſuſpendus pendant quelque tems, & voltigent dans les cavités de la terre. Ils ſe mêlent & ſe confondent. Devenus par leur agrégation trop peſans pour reſter plus long-tems ſuſpendus, ils tombent par leur propre poids ſur les terres, ou les roches qu'ils rencontrent. Ils s'entaſſent les uns ſur les autres, & forment un tout ſenſible. Si les molécules qui ſe ſont dépoſées ont été purement métalliques ſans être combinées avec des molécules étrangeres, elles forment des métaux purs, des métaux vierges. Si dans le tems que les molécules métalliques voltigeoient en l'air, elles ont rencontré des molécules d'autres métaux élevées par la chaleur ſouterraine en même tems qu'elles, il en réſulte des mines des différentes eſpeces, ſuivant la nature & les proportions des molécules étrangeres qui ſe ſeront combinées.

Tout nous porte à conjecturer, que la nature opére très-lentement la formentation des mines, & nous ſommes sûrs que dans ce grand travail elle n'agit pas d'une maniere conſtante & uniforme. Ses productions doivent être extrêmement variées en raiſon de l'eſpece ou de la forme des molécules qu'elle combine, de leur quantité, de leurs proportions, des différens dégrés d'atténuation & de diviſion des ſubſtances, du tems & des voies qu'elle emploie à toutes les

opérations. Auſſi, les mines différent-elles par le tiſſu, par la couleur, par la forme, par les accidens. Il y en a d'une figure indéterminée, & d'autres d'une figure réguliere. Les unes ſont opaques, les autres ont un peu de tranſparence. Les métaux ont en général dans l'état de mine un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorſqu'ils ont été purifiés.

Les filons & les fentes de la terre ſont les atteliers où la nature s'occupe ordinairement de la formation des mines. Elles ne ſe trouvent pas toujours par filons ſuivis. Souvent on les rencontre dans le ſein des montagnes par maſſes détachées. Elles forment comme des tas ſéparés dans les creux des pierres.

On voit auſſi quelquefois des fragmens de mines dans les couches de la terre, ou même à ſa ſurface. Il eſt viſible qu'elles n'y ont pas été formées. Elles y ont été tranſportées par les eaux qui ont arraché ces fragmens des filons placés dans les montagnes, & qui les ont raſſemblées dans des couches de terre produites elles-mêmes par les inondations. Ces mines par fragmens conduiſent quelquefois aux filons dont elles ont été détachées. L'or qu'on trouve dans les rivieres ne peut pas avoir une autre origine.

Le prix que les hommes ont attaché aux métaux, le beſoin qu'ils en ont eu, leur ont fait imaginer des moyens ſans nombre pour les tirer des entrailles de la terre. Envain la nature les a-t-elle maſqués, & rendu pour ainſi dire méconnoiſſables en les aſſocians à d'autres ſubſtances, elle n'a pas endormi notre activité. Nous avons découvert une partie de ſes ſecrets. En multipliant les obſervations on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent plus commu-

nément les mines. Ce ſont pour l'ordinaire des montagnes où les plantes croiſſent foiblement, & jauniſſe promptement ; où les arbres ſont tortueux, & demeurent petits ; où l'humidité des roſées, des pluies même dure peu, & les neiges fondent avec célérité ; où s'élevent des exhalaiſons ſulphureuſes & minérales ; où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques ; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes pris ſolitairement puiſſe être équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous ſans que le terrein renferme quelques mines.

Leur exploitation n'a pas été toujours la même. Cet art a ſuivi le progrès des autres arts. Tout y a été perfectionné : la fouille qui conſiſte à écarter la terre qui couvre la roche où ſont les métaux ; il eſt défendu de la combler, afin que ceux qui voudroient exercer leur induſtrie dans les mêmes lieux ne ſoient par trompés : les puits pratiqués pour deſcendre dans la mine & pour en ſortir ; les galleries ou chemins ſouterreins qui ſuivent la direction du filon que l'on a trouvé : les ouvrages de charpente, ou de maçonnerie deſtinés à ſoutenir la terre qui ſont au deſſus des travailleurs : les outils propres à détacher le minéral de ſa roche, & le feu qui ſupplée ſouvent à leur inſuffiſance : les machines qui ſervent à tirer de la mine les richeſſes qu'elle donne, ou les matieres inutiles dont on veut s'y débarraſſer : les pompes & les autres moyens indiſpenſables pour ſe délivrer des eaux qui forment le plus grand obſtacle que l'on ait à vaincre : les inventions pour mettre en mouvement, pour rafraîchir, pour renouveller l'air des ſouterreins, & pour emporter les exhalaiſons

mortelles dont ils ſont remplis. Voilà les préparatifs, les inſtrumens & les opérations néceſſaires pour l'exploitation des mines.

Lorſque le travail de la mine eſt fini, celui de la métallurgie commence. Son objet eſt de ſéparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent. Dans les pays où le bois eſt rare comme au Mexique, & dans preſque toute l'Amérique Méridionale, elle emploie le mercure. La pratique conſtante des Eſpagnols dans le nouveau monde, eſt, après avoir écraſé le minéral dans un moulin deſtiné à cet uſage, d'y mêler du mercure qui ſe combine avec l'or & avec l'argent; mais plus difficilement avec l'argent qu'avec l'or, ſans s'unir avec la pierre qui ſervoit de matrice à ces métaux. Lorſque le mercure s'eſt chargé d'une quantité ſuffiſante d'or ou d'argent, on met en diſtillation l'amalgame qui s'eſt fait. La chaleur du feu fait évaporer le mercure, & l'or ou l'argent dont il étoit chargé reſtent au fond des vaiſſeaux.

Cette méthode étoit inconnue aux Mexicains. La leur, quelle qu'elle fut, devoit être bien imparfaite. Auſſi quoique l'argent fut très-abondant dans leurs contrées, en avoient-ils infiniment moins que d'or qu'il eſt plus aiſé d'arracher à la terre. Ils connoiſſoient le prix de l'un & de l'autre, quoiqu'ils en fiſſent peu d'uſage dans le commerce. Ces métaux étoient pour eux plutôt un objet de curioſité qu'un ſecours pour leurs véritables beſoins, qu'un moyen univerſel de change.

Dans les premieres années qui ſuivirent la conquette, les Eſpagnols s'épargnoient les ſoins, les travaux, les dépenſes inſéparables de l'ex-

ploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amaſſé de métaux depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maiſons des particuliers, les moindres cabanes : tout étoit viſité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs oppreſſeurs fit rentrer beaucoup de ces richeſſes dans la terre, & en fit jetter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'imagination eſt étonné de la quantité qui s'en trouva. Cette ſource épuiſée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment partout, & de préférence ſur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voiſines de l'Océan, étoient les moins abondantes on s'en dégoûta. Aujourd'hui on n'en exploite aucune qui ne ſoit à une très-grande diſtance de la mer du Nord, où elle ſeroit expoſée aux incurſions, peut-être aux invaſions des Européens. Ce qui s'en trouve ſur le golphe de Californie paroît jouir d'une ſûreté entiere, juſqu'à ce que ces parages ſoient plus connus & plus fréquentés. Les principales ſont dans le Zacatecas, la nouvelle Biſcaye & le Mexico, trois provinces ſituées dans l'intérieur de l'Empire, où il eſt impoſſible à l'ennemi d'arriver par terre, & ou des rivieres navigables ne conduiſent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Eſpagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il eſt aſſujetti ſe réduiſent à faire approuver ſes échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrein qu'il veut ; mais il eſt obligé de donner une piaſtre par pied au propriétaire. Le tiers de

ce qu'il achete, paſſe au domaine, qui après avoir eu long-tems la manie funeſte de le faire exploiter pour ſon compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent auſſi dans les mains du roi.

Il tire quatre-vingt piaſtres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont repréſenté ſouvent que ce prix exceſſif faiſoit néceſſairement languir les travaux : on s'eſt refuſé à leurs inſtances. Tout ce qu'elles ont produit, c'eſt qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on ſe fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines ſont-ils hors d'état de ſe paſſer de ces facilités. On ne voit guere ſe livrer à ces entrepriſes incertaines & dangereuſes, que des hommes dont les affaires ſont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne ſur-tout les gens ſages & aiſés, c'eſt l'obligation, de livrer la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre au gouvernement. Il s'eſt long-tems refuſé à cette différence ; mais à la fin il y a été forcé, parce que les mines d'or plus caſuelles que celles d'argent étoient entierement abandonnées. Les unes & les autres ſeront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur eſt impoſé. A meſure que leurs produits ſe multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeurs, ils expriment moins de choſes. Cet aviliſſement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, ſi les travaux qui les procurent n'avoient été ſucceſſivement ſimplifiés. Cette œconomie approche tous les jours de ſon terme ſenſible, & lorſqu'elle y

ſera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas ſe diſpenſer de diminuer les droits, à moins qu'elle ne conſente à voir tomber les meilleures mines comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons nous dans peu réduite à ſe contenter de deux réales par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement douze à treize millions de piaſtres. La ſixieme partie à peu près en or, le reſte en argent. Il en paſſe environ la moitié en Europe, le ſixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les iſles Eſpagnoles. Le reſte coule par une tranſpiration inſenſible dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y ſert au commerce intérieur, & au payement des impoſitions qui ſont conſidérables.

Tous les Indiens mâles payent depuis dix-huit ans juſqu'à cinquante, une capitation de dix-huit réaux, dont ſeize doivent être verſés dans les caiſſes du gouvernement, & le reſte eſt deſtiné à divers uſages. Les métis qui ſont cenſés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres ſont aſſervis au même droit. On en exempte les eſclaves negres pour leſquels on a donné au roi trente-ſix piaſtres à leur entrée dans la colonie.

Les Eſpagnols qu'on n'a pas avilis juſqu'à leur impoſer un tribut perſonnel, ſont aſſujettis à toutes les autres taxes. La plus forte eſt celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandiſes que l'Europe leur envoye. L'ancien monde en retient vingt-cinq ſous diverſes dénominations, & il en eſt payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'em-

pêche pas qu'elles ne ſoient ſoumiſes dans la ſuite à l'alcavala.

L'alcavala eſt un droit ſur toutes les choſes qui ſe vendent ou ſe changent, & autant de fois qu'elles ſe vendent ou qu'elles ſe changent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'eſt élevé peu à peu juſqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandiſe vendue en gros, & juſqu'à quatorze de la marchandiſe vendue en détail. Philippe II après le déſaſtre de ſa flotte ſi connue ſous le titre faſtueux d'invincible, fut déterminé par ſes beſoins à introduire cette impoſition dans le Mexique, comme dans ſes autres colonies. Quoiqu'elle ne dut durer qu'un tems, elle s'eſt perpétuée. Il eſt vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle eſt reſtée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La Cruciade n'a pas eu la même ſtabilité.

C'eſt une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'uſage des œufs, du beurre, du fromage pendant le carême. Le gouvernement à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit diſtribué en quatre claſſes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée trois réaux & demi par ceux qui vivoient du fruit de leur induſtrie. Ceux qui étoient parvenus à ſe faire un capital de deux mille piaſtres, la payoient huit réaux. Elle coûtoit deux piaſtres à ceux qui en poſſédoient plus de dix mille, & dix piaſtres au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conſcience de chaque citoyen, en l'avertiſſant qu'il n'obtenoit rien s'il ne proportionnoit ſa contribution à ſa fortune. Le Mexique ſeul rendoit alors

environ cinq cens mille piaſtres. Il eſt vraiſemblable que cette ſuperſtition s'affoibliſſoit, puiſque le miniſtere a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à trois réaux. Le gouvernement n'oblige perſonne à la prendre; mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée ; & il n'y a peut-être dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez éclairé, ou aſſez hardi pour s'élever au deſſus de cette tyrannie. On parle beaucoup de ſauvages & de barbares; mais ceux dont la religion & le gouvernement ſe jouent ainſi, ſont-ils des ſauvages du nouveau monde ou de l'ancien, du nord ou du midi ?

Un genre d'oppreſſion qui n'a pas été porté ſi patiemment; c'eſt l'impôt qu'on a mis dans les derniers tems ſur le ſel & ſur le tabac. Les peuples qui ſouffroient ſans murmurer, peut-être ſans les trop ſentir leurs anciens maux, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru ſi oppoſée au droit naturel, & l'autre contrarioit ſi fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ont murmuré. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'eſt manifeſté d'un bout de l'Empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti juſqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les eſprits ſont toujours dans une fermentation que la métropole finira difficilement ſans des ſacrifices. Un des plus agréables à ſes colonies ſeroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tribus réguliers que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle en tire dans des tems fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables dont ont n'a jamais payé

ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation qui a commencé du tems de Philippe II s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas pu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution qui a porté ſur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs, parce que les Européens, les Créoles, les Métis, les Mulâtres, les Indiens, ſurtout, y jouiſſoient d'une plus grande aiſance. La proſpérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiſcale, & c'eſt tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureuſement la dîme de tout ce qui ſe récolte. Les fonctions de ſon état lui ſont payées à un prix extravagant. Ses terres ſont immenſes, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en poſſeſſion du quart des revenus de l'empire. Le ſeul évêque de Los Angelos a deux cens quarante mille piaſtres de rente. Ces richeſſes ſcandaleuſes ont tellement multiplié les eccléſiaſtiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns ſont nés dans la Colonie. La plupart ſont des avanturiers arrivés d'Europe, pour ſe ſouſtraire à l'autorité de leurs ſupérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'eſt pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis ſur les marchandiſes qui arrivent de Cadix, & ſur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine ſont de ſi grands objets qu'on ne peut revenir de ſa ſurpriſe quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux adminiſtrée de ſes poſſeſſions,

qu'environ douze cens mille piaſtres. Le reſte, c'eſt-à-dire, preſque tout, eſt abſorbé par le gouvernement civil & militaire du pays qui ſont l'un & l'autre dans le plus grand déſordre.

Les finances ſont en proie à une foule de commis répandus partout; aux corrégidors qui ont l'adminiſtration des provinces; aux commandans des places; à trois conſeils ſupérieurs de juſtice connus ſous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux ſubalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines paſſe en Europe, l'autre ſert à nourrir l'orgueil, la pareſſe, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de ſa capitale ſingulierement.

Mexico qui put quelque tems douter ſi les Eſpagnols étoient des brigands ou des conquérans, ſe vit preſque totalement détruite par les guerres cruelles dont elle fut le théâtre. Cortez la rebâtit, l'embellit, en fit une cité comparable aux plus magnifiques de l'ancien monde, ſupérieure à toutes celles du nouveau.

Sa forme eſt quarrée. Ses rues ſont larges, droites & bien pavées. Les édifices publics y ont de la magnificence, les palais de la grandeur, les moindres maiſons des commodités. Une puanteur dangereuſe qui s'exhaloit des canaux dont la ville étoit traverſée en a fait diminuer le nombre. Son circuit qui embraſſe des promenades fort décorées, des jardins délicieux eſt d'environ deux lieues. Les Eſpagnols y vivent dans une ſi grande ſécurité qu'ils ont jugé inutile de conſtruire des fortifications, d'avoir des troupes, de l'artillerie.

L'air qu'on y reſpire eſt très-tempéré. Il n'eſt

nullement déſagréable d'être vêtu toute l'année d'étoffe de laine. Les moindres précautions ſuffiſent pour n'avoir rien à ſouffrir de la chaleur. Charlequint demandoit à un Eſpagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hyver, *autant*, répondit-il avec vérité & avec eſprit, *qu'il en faut pour paſſer du ſoleil à l'ombre.*

La ville eſt bâtie au milieu d'un grand lac diviſé en deux parties par une langue de terre fort étroite. Celle dont l'eau eſt douce, tranquille & poiſſonneuſe tombe dans l'autre qui eſt ſalée, communément agitée & ſans poiſſon. La circonférence de tout ce lac qui eſt inégal dans ſon étendue eſt d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas ſur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable les fait ſortir d'une grande & haute montagne ſituée au ſud-oueſt de Mexico, avec cette différence que l'eau ſalée coule ſous une terre remplie de mines qui lui communiquent ſa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes ſituées ſur les bords du lac, étoient expoſées à des inondations qui en rendoient le ſejour dangereux. Des digues conſtruites avec une dépenſe & des travaux incroyables ne ſuffiſoient pas toujours pour détourner les torrens qui ſe précipitoient des montagnes. Les Eſpagnols ont éprouvé les mêmes malheurs. Leur capitale a ſouvent vu deux ou trois pieds d'eau dans ſes murs. Les édifices les mieux entendus ont été plus d'une fois renverſés. Quelques précautions qu'on prenne pour faire des fondemens ſolides, les maiſons ſont au bout d'un certain tems à demi enſevelies dans un terrein qui n'eſt pas capable de les ſoutenir.

Ces inconvéniens firent former le projet de procurer aux eaux un écoulement par un canal de dix lieues qui devoit les porter à la riviere de Tula. Des rélations qu'on pourroit ſupçonner d'exagération quelque authentiques qu'elles paroiſſent, aſſurent qu'en 1604 on employa pendant ſix mois à ce grand ouvrage, quatre cens ſoixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens. Pour fournir aux dépenſes qu'exigeoit ce grand appareil, on exigea le centieme du prix des maiſons, des terres, des marchandiſes, impôt ſans exemple dans le nouveau monde. L'ignorance, le découragement, des intérêts particuliers firent échouer l'entrepriſe.

Le vice-roi Ladereyra penſa en 1635 qu'il ſeroit avantageux, qu'il étoit même indiſpenſable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice qui ne vouloit rien ſacrifier; la volupté qui craignoit d'interrompre ſes plaiſirs; la pareſſe qui rédoutoit ces ſoins : toutes les paſſions ſe réunirent pour traverſer cet arrangement, il fallut prendre le parti de reſter où on étoit. Les nouveaux efforts qu'on a fait depuis pour rendre ce ſejour auſſi ſûr qu'il eſt agréable n'ont pas été tout à fait heureux, ſoit que l'art ait été mal employé, ſoit que la nature ait oppoſé au ſuccès des obſtacles inſurmontables. Mexico reſte toujours expoſé à la fureur des eaux; & la crainte d'y être enſeveli a beaucoup diminué ſa population. La plupart des hiſtoriens aſſurent qu'elle paſſoit autrefois deux cens mille ames : aujourd'hui elle n'eſt que de ſoixante mille. Elle eſt formée par des eſpagnols, des métis, des indiens, des negres, des mulâtres, partant de races différentes depuis le blanc juſqu'au noir, qu'à peine parmi

cent viſages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, dans le tems que la capitale de la nouvelle Eſpagne ſe peuploit d'Européens, les richeſſes s'y étoient accumulées à un point incroyable. Tout ce qui eſt ailleurs de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On les fit ſervir ainſi que les perles & les pierres précieuſes à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus viles offices. Les mœurs qui ſuivent toujours le cours du luxe ſe monterent au ton de cette magnificence romaneſque. Les femmes dans l'intérieur de leurs palais furent ſervies par des milliers d'eſclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réſervé parmi nous à la majeſté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profuſions, des profuſions encore plus grandes pour des negreſſes qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtreſſes. Ce luxe ſi effréné dans les actions ordinaires de la vie, paſſoit toutes les bornes à l'occaſion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour juſtifier le ſien. Les crimes néceſſaires pour ſoutenir ces extravagances, étoient effacés d'avance : la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donneroit beaucoup aux égliſes.

Les tréſors & le faſte qui en eſt la ſuite, ont dû néceſſairement diminuer à Mexico, à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſile à Los Angelos, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'elle a d'être au centre de la domination, le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies,

le ſejour des plus grands propriétaires des terres, des plus riches négocians, a toujours retenu dans ſes mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

Celles qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique ſont très-bornées. Par la mer du nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort ſupérieur au ſien, & des negres par la voye de la Havane & de Carthagene : il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaiſons avec la mer du ſud lui ſont plus utiles, ſans être beaucoup plus conſidérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la nouvelle Eſpagne deux vaiſſeaux dont les cargaiſons réunies ne devoient pas valoir plus de deux cens mille piaſtres. On les réduiſit peu après à un. Cette navigation fut depuis totalement ſupprimée en 1636, ſous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole par l'abondance des marchandiſes des Indes orientales qu'elle introduiſoit. Les négocians de Limas ſe plaignirent long-tems inutilement d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le ſuperflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des reſtrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faiſoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque des bâtimens expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonſonate, ſur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du roucou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries de les angeles, & autant

qu'ils peuvent en contrebande des marchandiſes arrivées des Philippines, ces iſles ſi célébres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à ſon origine.

Lorſque la cour de Madrid dont les ſuccès étendoient de plus en plus l'ambition eut formé le plan d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir. Il n'étoit pas ſans difficulté. Les richeſſes de l'Amérique attiroient ſi puiſſamment les Eſpagnols qui conſentoient à s'expatrier, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne conſentit à leur faire partager ces tréſors. On ſe détermina à ce ſacrifice. La colonie naiſſante fut autoriſée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandiſes de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des ſuites ſi conſidérables, qu'elle excita la jalouſie de la métropole. On parvint à calmer un peu les eſprits, en réduiſant à ſix cens mille piaſtres le commerce que dans la ſuite il ſeroit permis de faire. Cette ſomme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuſes furent compriſes dans l'arrangement ſuivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cens aux Jéſuites dont les occupations & les entrepriſes paroiſſoient exiger de plus grand moyens.

Les vaiſſeaux qui partoient d'abord de l'iſle de Cebu, & enſuite de celle de Luçon, pri-

rent

rent dans les premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit exceſſive. On découvrit des vents aliſés qui conduiſoient dans la moitié moins de tems au Mexique, & cette branche de commerce ſe porta ſur ſes côtes où il s'eſt fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille un gallion qui eſt communément de dix-huit cens à deux mille tonneaux. Après s'être débarraſſé d'une foule d'iſles & de rochers qui rallentiſſent ſa marche, il fait route à l'eſt vers le nord pour trouver à la hauteur de trente dégrés de latitude les vents d'oueſt qui le menent droit au terme de ſon voyage. Ce vaiſſeaux extrêmement chargé eſt ſix mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Durant un ſi long eſpace de tems, ils ſont pourvus d'eau d'une maniere aſſez ſinguliere pour être remarquée.

Les Eſpagnols qui parcourent les côtes de la mer du ſud, ne mettent pas comme nous leurs boiſſons dans des futailles, mais dans des vaſes de terre aſſez ſemblables à ces grandes jarres qui recoivent les huiles en Europe. Leurs compatriotes de Manille ſuivent le même uſage, & pour gagner du terrein, ils ſuſpendent ces jarres aux haubans & aux étais. Cette proviſion quoique plus conſidérable que celle qu'on pourroit loger entre les ponts, n'eſt pas ſuffiſante pour les beſoins de l'équipage. Des pluies qu'on trouve régulierement entre les trente & quarante dégrés de latitude ſeptentrionale rempliſſent le vuide. Leurs eaux recueillies dans des nates placées de biais qui s'étendent d'une extrêmité du vaiſſeau

à l'autre, coulent dans des larges bambons creuſés qui les conduiſent aux jarres. Ce ſecours qui n'a jamais manqué eſt plus que ſuffiſant pour atteindre le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne reſſemblent pas à celles du Pérou, où le voiſinage & la hauteur des cordillieres font regner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a paſſé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmoſphere de l'eſt à l'oueſt n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuſe de montagnes, le climat devient différent. A la vérité la navigation eſt ſûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre juſqu'au commencement de mai ; mais durant le reſte de l'année, les coups de vent d'oueſt, les tourbillons violens, les pluies exceſſives, les chaleurs étouffantes, les calmes abſolus : tous ces obſtacles qui ſe réuniſſent, ou qui ſe ſuccédent rendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côte qui paſſe ſix cens lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus ſont ouverts, ſans défenſe, expoſés aux caprices du premier corſaire qui jugera à propos de tourner ſon avidité de ce côté là. Celui d'Acapulco où arrivent les Gallions eſt le ſeul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

Il eſt ſitué ſur la côte ſeptentrionale de la mer pacifique, à quatre-vingt lieues de Mexico, au dix-ſeptieme dégré de latitude, & au deux cens ſoixante-quatorzieme de longitude. On y arrive par deux embouchures dont une petite iſle forme la ſéparation, & on y entre de jour par un

vent de mer, comme on en ſort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garniſon de ſoixante hommes le défendent. Il eſt également étendu, ſûr & commode. Le baſſin qui forme ce port eſt entouré de hautes montagnes ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire un air embraſé, lourd & mal-ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à peu près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & vile population eſt groſſie à l'arrivée des Gallions par les négocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des vins & des bijoux d'Europe, leur cochenille & environ deux millions de piaſtres contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoiries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois le vaiſſeau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinées à recruter la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé s'arrête dans la colonie, le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les Gallions ont à parcourir, a fait deſirer vivement des lieux où ils puſſent ſe rafraîchir. On en a trouvé d'abord un ſur la route d'Acupulco aux Philippines, dans des iſles connues d'abord ſous le nom d'iſles des Larrons, & depuis ſous celui d'iſles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les Gallions s'aviſerent dans la ſuite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établiſſement fixe qu'en 1678.

Elles ſont ſituées à l'extrêmité de la mer du

ſud près de quatre cens lieues à l'orient des Philippines, & forment un archipel qui s'étend du ſud au nord depuis le treizieme juſqu'au vingt-deuxieme dégré de latitude ſeptentrionale. Leur poſition dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y ſoit aſſez tempéré. L'air y eſt pur, le ciel ſerein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poiſſon. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur ſeule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à conſtruire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'iſles les ſeules habitées de cet archipel ont péri ſucceſſivement depuis l'invaſion des Eſpagnols, ou par des maladies contagieuſes ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui reſtoit au nombre de deux mille ſept cens perſonnes, a été concentré dans l'iſle de Guahan, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garniſon de cent hommes chargée de défendre deux petits forts ſitués ſur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre eſt deſtinée à fournir des rafraîchiſſemens au Gallion. Cette derniere eſt ſi mauvaiſe que le vaiſſeau n'y ſéjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court eſpace il eſt ſouvent expoſé aux plus grands dangers. Il eſt bien extraordinaire que l'Eſpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien ſingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un ſi grand nombre d'iſles. La Californie préſente un aſile plus aſſuré aux Gallions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'eſt & le ſud juſqu'à la Zone Torride : elle eſt baignée des deux côtés par la mer pacifique. La partie connue de cette péninſule a trois cens lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large. Les géographes ne ſont pas d'accord ſur ſes longitudes & ſes latitudes.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand eſpace, la nature du ſol & la température de l'air ſoient partout les mêmes. On peut dire cependant qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès ; le terrein nud, pierreux, montueux, ſabloneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au labourage, à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile eſt le pitahaya dont les productions ſont la principale nourriture des Californiens. Ses branches canélées, perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'eſt des tiges que naît le fruit. Il eſt épineux comme le marron d'inde ; mais ſa chair reſſemble à celle de la figue, avec cet avantage qu'elle eſt encore plus douce & plus délicate.

La mer plus riche que la terre offre des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. On y trouve même communément une eſpece de coquille dont l'éclat ſurpaſſe celui de la plus belle nacre. Elle eſt couverte d'une légére couche d'un beau vernis couleur d'azur, au travers duquel on apperçoit le brillant du fonds argenté de la coquille. Mais ce qui rend le golphe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui dans la ſaiſon de la pêche y attirent les habi-

tans de toutes les provinces de la nouvelle Eſpagne.

Il eſt établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, ſoit qu'ils vivent enſemble, ſoit qu'ils ſoient diſperſés en différens cantons. Sous ce point de vue il y a ſix nations dans la Californie ſuivant quelques voyageurs, & trois ſelon d'autres. Cette diverſité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, où d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

Les Californiens ſont bienfaits & fort robuſtes. L'impétuoſité jointe à une puſillanimité extrême, l'inconſtance avec une pareſſe exceſſive, la ſtupidité & même l'inſenſibilité forment la baſe de leur caractere. Ce ſont des enfans en qui la raiſon n'eſt pas encore dévéloppée. Ils ſont plus baſanés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la ſociété renverſe ou change entierement l'ordre & les loix de la nature, puiſqu'on trouve ſous la Zone tempérée un peuple ſauvage plus noir que ne le ſont les nations civiliſées de la Zone Torride.

Avant qu'on eut pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion, & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un aſſemblage de pluſieurs cabanes plus ou moins nombreuſes ſelon la fertilité du terroir, toutes unies entr'elles par des alliances, mais ſans aucun chef auquel elles fuſſent ſubordonnées. L'obéiſſance filiale n'y étoit pas même connue, ou s'il y en avoit quelque légére trace, elle ceſſoit auſſi-tôt

que les enfans pouvoient ſe paſſer du ſecours de leur famille. Les Californiens ne connoiſſoient aucune eſpece de vêtement, mais leurs femmes cachoient leur nudité avec un ſoin extrême.

Soit qu'on eut apprit, ſoit qu'on ignorat ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas ſeulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à ſon gouvernement, où le bruit de ſa mort avoit diſpoſé les eſprits à un ſoulevement univerſel. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on ſuive avec attention l'eſprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de conſtance qui explique ces revers. Il n'y eut pas une ſeule expédition qui ne fut ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Eſpagne fatiguée de ſes pertes & de ſes dépenſes, avoit entierement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demanderent en 1697, qu'il leur fut permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractere des habitans, de l'influance du climat. Le fanatiſme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Eſpagnol ne tint pas contre ces démonſtrations de bienveillance. Ils y répondirent au-

tant que leur peu de ſenſibilité & leur inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie par les religieux inſtituteurs qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté qui leur ſont particulieres. Ils ſe firent charpentiers, mâçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent par ces moyens à donner la connoiſſance, & juſqu'à un certain point le goût des arts utiles à ces peuples. On les a tous réunis ſucceſſivement. En 1745, ils formoient quarante trois villages, dont la diſette d'eau & la ſtérilité du terrein avoient réglé les diſtances. Cette république augmentera à meſure que les ſucceſſeurs de ceux qui l'ont formée pouſſeront leurs travaux vers le nord, où ſelon un plan judicieuſement arrêté doit ſe faire la jonction des miſſions de la péninſule avec celle du continent. Elles ne ſeront ſéparées que par le fleuve Colorado.

La ſubſtance de ces bourgades a pour baſe le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domeſtiques d'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle eſt leur peu de prévoyance, qu'ils diſſipperoient en un jour ce qu'ils auroient ceuilli, ſi leur miſſionnaire ne s'en chargeoit pour le leur diſtribuer à tems. Ils fabriquent déja quelques étoffes groſſieres. Ce qui peut leur manquer en ce genre, & en quelques autres eſt acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golphe, avec le vin qu'ils vendent à la nouvelle Eſpagne, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'uſage.

Une douzaine de loix fort ſimples ſuffiſent pour conduire cet état naiſſant. Le miſſionnaire

choiſit pour les faire obſerver l'homme le plus intelligent du village, & celui-ci peut infliger le fouet & la priſon, les ſeuls châtimens que l'on connoiſſe.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garniſons de trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis ſa confiance, & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppreſſion de ſes nouveaux ſujets.

Ils ſeront heureux tant qu'on ne connoîtra pas des mines ſur leur territoire. S'il y en a comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe, dans les provinces de Sonora & de Primeria le fait préſumer & qu'on les découvre, l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres de deſſus la face de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts qui leur permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-tems par le nord-oueſt à la mer pacifique. On a cru auſſi que ces forts pouvoient être une barriere contre les Ruſſes, qui en 1741 ont pénétré juſqu'à douze dégrés du Cap Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale connue de la Californie.

Mais ſi on eût fait attention que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que des mers de Kamskatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que des foibles armemens de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'eſt la facilité que donne la Californie pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe juſqu'au Colorado. Ces riches contrées ſont ſi éloignées du Mexique, & d'un accès ſi difficile qu'il paroiſſoit également dangereux d'en tenter la conquête & inutile de la faire. La liberté, la ſûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réuſſir, & en aſſurer le fruit. Les philoſophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorſqu'ils lui auront vu abjurer ſolemnellement les principes fanatiques & deſtructeurs, qui ont été juſqu'ici la baſe de ſa politique.

En attendant que l'Eſpagne ſe livre à ces vaſtes ſpéculations, la Californie ſert de lieu de relâche aux vaiſſeaux qui vont des Philippines, au Mexique. Le Cap Saint-Lucas, ſitué à l'extrêmité méridionale de la péniſule, eſt l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſemens, & des ſignaux qui les avertiſſent s'il a paru quelques ennemis dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été les plus ſouvent attaqués. Ce fut en 1734 que le Gallion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ſes beſoins l'y ont toujours amené depuis.

Le ſyſtême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe de tenir les colonies dans la dé-

pendance la plus abſolue de la métropole, a toujours rendu ſuſpectes à beaucoup de politiques Eſpagnols. Les liaiſons du Mexique avec l'Aſie. L'opinion où l'on a été, où l'on eſt encore qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver les Philippines ſans cette communication, les a ſeule empêchés de réuſſir à l'interrompre. Ils ſont ſeulement parvenus à la borner en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaſte empire a été privé par des loix ſéveres & multipliées de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandiſes dont il avoit beſoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la nouvelle Eſpagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la proſpérité, pour la gloire de la monarchie qu'il reſſuſſitoit, il vouloit y retenir les tréſors du nouveau monde auxquels elle n'y avoit ſervi juſqu'alors que d'entrepôt. Dans ſon plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Eſpagnoles, à la métropole même qui l'auroit reçu par le canal de ſes colonies. Il s'attendoit bien que les puiſſances dont cet arrangement bleſſeroit les intérêts les plus eſſentiels, & ruineroit toute l'induſtrie, chercheroient à le traverſer ; mais il travailloit à braver leurs courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déja donné ſes ordres pour qu'on mit les côtes & les ports de la mer du ſud en état de ne rien craindre des eſcadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de juſteſſe. Alberoni entraîné par l'enthouſiaſme de ſes opinions, par ſa haine, pour des nations qui vouloient enchaîner ſa politique, ne s'appercevoit pas que les ſoieries, les toiles arrivées en Eſpagne par la

voie qu'il ſe propoſoit ſeroient d'un prix exceſſif, d'un prix qui en arrêteroit néceſſairement la conſommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Aſie, nous n'y voyons rien que de très-ſenſé.

Les Colons ſeroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les expoſeroient pas à manquer des choſes de premiere néceſſité. Ils ſeroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de ſe défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes ſeroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approviſionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Eſpagne en percevant ſur les marchandiſes des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit ſur celles que lui fourniſſent ſes rivaux, ne perdroit aucune branche de ſes revenus. Elle pourroit même, ſi ſes beſoins l'exigeoient, obtenir de ſes colonies des ſecours qu'elles n'ont actuellement, ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'inſiſterons pas davantage ſur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales ; il faut parler de ſes liaiſons avec l'Europe par la mer du nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, une des plus grandes de la nouvelle Eſpagne, fut conquiſe en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit pluſieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle eſt ſituée dans une vallée large d'environ trois mille, & bornée par deux montagnes aſſez élevées. De celle qui

eſt au ſud, tombent des caſcades & des fontaines qui procurent aux villages ſitués ſur la pente, une fraîcheur délicieuſe, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aſpect de la montagne qui eſt au nord eſt effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une eſpece de tonnerre que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fuſion dans les cavernes de la terre; ſe fait entendre continuellement. Il ſort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de ſouffre qui rempliſſent l'air d'une infection horrible. Guatimala, ſuivant l'expreſſion du pays, eſt ſituée entre le paradis & l'enfer, au quatorzieme dégré, trente minutes de latitude.

Sa poſition, ſon éloignement de Mexico & de Guadalajara la firent choiſir pour être le ſiege d'une audience qui étend ſa juriſdiction trois cens lieues au ſud, cent au nord, ſoixante à l'eſt, & douze à l'oueſt vers la mer du ſud. Les avantages que cette diſtinction lui procuroit, lui formerent de bonne heure une aſſez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau monde, où elle ait répandu ſes bienfaits avec plus de profuſion. L'air eſt très-ſaint, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y ſont d'une abondance, d'une délicateſſe extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer offrent de tous côtés du poiſſon exquis. Les bœufs s'y ſont tellement multipliés qu'il faut faire tuer ceux qui ſont devenus ſauvages dans les montagnes, de peur

qu'ils ne nuiſſent à la culture par leur nombre exceſſif.

Cette fertilité n'eſt pas pourtant ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Eſpagne ne tient proprement à ſa colonie que par l'indigo qu'elle en retire. Il eſt fort ſupérieur à celui que produit le reſte de l'Amérique. On employe à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont ſurvécu à la tyrannie des conquérans. Leurs ſueurs en fourniſſent annuellement, pour l'Europe ſeulement, deux milles cinq cens ſurrons qui ſe vendent l'un dans l'autre à Cadix, trois cens vingt piaſtres fortes. Cette riche production eſt portée à dos de mulet avec quelques autres objets peu importans au bourg Saint-Thomas, ſitué à ſoixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui ſe perd dans le golphe de Honduras. Ces marchandiſes y attendent toujours pour être échangées celles qui ſont envoyées d'Europe ſur trois ou quatre bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaiſon en retour eſt groſſie de quelques cuirs, quelque caſſe, quelque ſalſe pareille, qui eſt tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long, ſur ſoixante & quatre-vingt de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ſes mines d'or ne fut que paſſager : elles tomberent dans un oubli entier après avoir ſervi de tombeau à près d'un millions d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient eſt reſté inculte & déſert : c'eſt aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y ſont fondus en or, & l'or à rien.

Le lac ou le peu qui ſort de Honduras vient ſe réunir aux riches productions de Guatimala pour former enſemble une valeur de douze cens mille piaſtres eſt tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eut été aiſé de le mettre à l'abri de toute inſulte. On le pouvoit d'autant plus aiſement que ſon entrée eſt rétrecie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il eſt vraiſemblable que l'Eſpagne ne changera de conduite, que lorſqu'elle aura été punie de ſa négligence. Rien ne ſeroit plus aiſé.

Les vaiſſeaux qui entreprendroient cette expédition reſteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverſeroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes, & des ſubſiſtances. Le reſte de la route ſe feroit par des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un ſoldat, ni la moindre fortification. Ses quarante, mille ames Indiens, Negres, Metis, Eſpagnols qui n'ont jamais vu d'épée, ſeroient incapables de la moindre réſiſtance. Ils livreroient à leur ennemi dont ils craindroient d'exciter la rage, les richeſſes immenſes qu'ils accumulent depuis deux ſiecles, & la contribution ſeroit au moins de ſix ou ſept millions de piaſtres. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin, & ſi elles le vouloient avec des otages qui aſſureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche ſeroit expoſé à la même invaſion s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golphes de Campêche & de Honduras une grande péninſule, nommée Yucatan. Quoiqu'il n'y ait ni ruiſſeau, ni riviere, l'eau eſt partout ſi près de la terre, & les

coquillages ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt viſible que cette eſpace immenſe a fait autrefois partie de la mer. Il n'y avoit point de métaux, & il n'y avoit que peu de population & de culture, lorſque les Eſpagnols la découvrirent. Elle fut mépriſée. On s'apperçut dans la ſuite que les bois qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuſe, & qui lui donna ſon nom.

L'arbre qui fournit ce bois reſſembleroit aſſez, s'il étoit moins gros, à notre aube-épine. L'écorce de ſes jeunes branches eſt polie, blanche, armée de pointes : mais celle des vieilles eſt preſque ſans pointes, noirâtre & raboteuſe. Ses feuilles ſont petites & d'un verd pâle. Il a la ſeve blanche & le cœur rouge. Ce cœur devient noir quelque tems après avoir été coupé, & ſi on le met dans l'eau, il lui donne une ſi vive couleur d'ancre qu'on s'en ſert fort bien pour écrire. C'eſt le cœur ſeul détaché de la ſeve qu'on porte en Europe pour teindre en violet & en noir. Les Indiens employés à la coupe de ce bois s'attachent de préférence aux vieux arbres qui ayant moins de ſeve, donnent moins de peine à abattre & à réduire en bûches. Il s'en trouve qui ont cinq ou ſix pieds de circonférence, & qu'on fait ſauter avec de la poudre.

Campêche dut au ſeul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-conſidérable. Elle recevoit tous les ans pluſieurs vaiſſeaux dont les cargaiſons ſe diſtribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette proſpérité alla toujours en augmentant juſqu'à l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque.

Dans

Dans la foule des corſaires qui ſortoient tous les jours de cette iſle devenue célébre, pluſieurs allerent croiſer dans la baye de Campêche pour intercepter les vaiſſeaux qui y naviguoient. Ces brigands connoiſſoient ſi peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production que lorſqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre choſe, le conduiſit dans la tamiſe avec le ſeul projet de l'armer en courſe; & contre ſon attente il vendit fort cher un bois dont il faiſoit ſi peu de cas, qu'il n'avoit ceſſé d'en brûler pendant ſon voyage. Depuis cette époque, les corſaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de ſe rendre à la riviere de Champeton où ils embarquoient les piles de bois qui ſe trouvoient toujours formées ſur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Eſpagne ayant mis des entraves à leurs violences, pluſieurs d'entr'eux ſe livrerent à la coupe du bois dinde. Le Cap Catoche leur en fournit d'abord beaucoup. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabaſco & la riviere de Champeton, autour du lac triſte, & dans l'iſle aux bœufs qui en eſt fort proche. En 1675 ils y étoient deux cens ſoixante. Leur ardeur d'abord extrême ne tarda pas à ſe rallentir. L'habitude de l'oiſiveté reprit le deſſus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chaſſe devint leur paſſion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient deſtinées à les ſervir, &

on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres iſles. L'Eſpagnol tiré de ſa léthargie par ces excès, les ſurprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits priſonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé ſe refugierent dans le golphe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique ſeptentrionale. Ils parvinrent avec le tems à former un corps de quinze cens hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient leur rendoient agréable le terrein mal-ſain qu'ils habitoient. De bons retranchemens aſſuroient leur ſort & leurs ſubſiſtances, & ils ſe bornoient aux occupations que leurs malheureux compagnons gémiſſoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois ſans être bien armés.

Leur travail fut ſuivi du plus grand ſuccès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue juſqu'à trente & quarante livres ſterlings, étoit tombée inſenſiblement à huit ; mais on ſe dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit ſur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leur travail aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere de liqueurs fortes, des toiles, des habits, & aux colonies Angloiſes du Nord, de l'Amérique qui leur fourniſſoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & l'occaſion de tant de déclamations eſt devenue licite en 1763. On a aſſuré à la grande Bretagne la liberté de couper du bois, mais ſans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été élevées. La

cour de Madrid a fait rarement des ſacrifices qui lui ayent plus coûté que celui d'établir au milieu de ſes poſſeſſions une nation active, puiſſante, ambitieuſe. Si nous ne nous trompons, il eſt poſſible de rendre cette conceſſion à peu près inutile, & voici comment.

L'Yucatan eſt coupé du nord-eſt au ſud-oueſt, c'eſt-à-dire, dans preſque toute ſa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes eſt la baye de Campêche, dont le terrein ſec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui ſe vend dans tous les marchés à peu près le double de celui que coupent les Anglois à la baye méridionale de Honduras, où le ſol gras & preſque marécageux, n'en produit qu'une eſpece batarde & qui donne moins de teinture. Si, comme les expreſſions un peu vagues du traité nous portent à le penſer, la grande Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ſes ſujets avoient uſurpés, l'Eſpagne peut mettre fin à ſes inquiétudes en encourageant la coupe de ſon excellent bois, de maniere à fournir à la conſommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuſe, elle ruinera la colonie Angloiſe, & ſe débaraſſera ſans violence d'un voiſinage encore plus dangeureux qu'il ne le lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce réduite depuis long-tems à ſi peu de choſes, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaiſſeau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas eſt porté ſur des petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui eſt le vrai point d'union du Mexique avec l'Eſpagne.

Villa Ricca, ou la vieille Vera Cruz fait d'abord le centre de la correſpondance. Cette ville

fondée par Cortez dans le lieu où il débarqua; eſt ſituée à quatre-vingt lieues de la capitale, ſur une riviere preſque ſans eau une partie de l'année, mais aſſez forte pendant la ſaiſon pluvieuſe pour recevoir les plus grands vaiſſeaux. Les dangers qui les menaçoient toujours, qui les faiſoient ſouvent périr dans une poſition où rien ne les défendoit contre la violence des vents ſi communs dans ſes parages, firent chercher un abri plus sûr, & on le trouva dix-huit mille plus bas ſur la même côte. On y bâtit la Vera-Cruz à dix-neuf dégrés douze minutes de latitude nord, ſelon les obſervations du célébre Halley.

La ville eſt ſituée au milieu d'une plaine ſtérile & ſabloneuſe, environnée de hautes montagnes au delà deſquelles on trouve des prairies couvertes de troupeaux, des terres fertiles & cultivées, un climat agréablement tempéré. Au ſud-eſt coule une riviere peu conſidérable qui forme une petite iſle à ſon embouchure. De grands marais qu'il n'eſt pas poſſible de deſſécher, infeſtent le côté du ſud. Le vent du nord pouſſe tant de ſable du côté de la mer que les murs en ſont preſque tout couverts. Des pluies continuelles rendent l'air très-mal-ſain depuis avril juſqu'en novembre. Il le devient moins le reſte de l'année, parce que le vent & le ſoleil ſe tempérent mutuellement. La longueur de la ville eſt d'un demi-mille, & ſa largeur de la moitié. Les rues ſont droites, & les maiſons communément bâtie de bois. Il y a peu de nobleſſe, peu même de négocians conſidérables qui préférent le ſéjour de Los Angeles. Le nombre des Eſpagnols ſe réduit à trois mille, la plupart mulâtres ou métis, ce qui ne les empê-

che pas de ſe nommer blancs. Leur ſobriété eſt ſi grande qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de confitures & de chocolat. Il n'y a pas au monde un peuple plus ſuperſtitieux.

Le port de la Vera-Cruz, qui ne peut contenir que trente ou trente-cinq Vaiſſeaux, expoſés même quelquefois à des accidens terribles par la fureur des vents du nord, eſt formé par l'iſle de ſaint-Jean Dulua. C'eſt un rocher fort bas, ſouvent ſubmergé, éloigné de la côte d'environ un mille. Un château quarré, défendu par une médiocre garniſon, muni d'une nombreuſe artillerie & fini en 1582, en couvre toute la ſurface : elle n'a dans toutes ſes dimenſions que la longueur d'un trait de fleche. On entre dans le port par deux canaux, l'un au nord & l'autre au ſud. Pluſieurs petites iſles que les Eſpagnols nomment *Cayos*, & quantité de roches à fleur d'eau qui n'ont au déhors que la groſſeur d'un tonneau rendent dangereuſe dans l'obſcurité l'approche de la côte. Ces défenſes naturelles n'ayant pas été ſuffiſantes pour empêcher les flibuſtiers de ſurprendre la place en 1712, on bâtit ſur le rivage des tours élevées, où des ſentinelles veillent continuellement pour prévenir de pareilles ſurpriſes.

C'eſt dans ce mauvais port, le ſeul proprement qui ſe trouve dans le golfe qu'arrive la flotte deſtinée à approviſionner le Mexique des marchandiſes d'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois, ou quatre ans, ſuivant les beſoins & les circonſtances. Elle eſt ordinairement compoſée de quinze à vingt bâtimens marchands, éſcortés par deux vaiſſeaux de guerre, ou par un plus grand nombre, ſi l'on a des inquiétudes. Des vins, des eaux-de-vie, des hui-

les forment la partie la plus volumineuſe de la cargaiſon. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les ſoieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries en forment la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plutard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, ſurtout aux atterrages ſi elle étoit expédiée dans une autre ſaiſon. Elle prend en paſſant des rafraîchiſſemens à Porto-Ricco, & ſe rend à la Vera-Cruz, d'où ſa cargaiſon eſt portée à Jalap ſituée à une diſtance à peu près égale du Port & de Mexico. Les loix bornent à ſix mois la foire qui s'y tient : elle eſt cependant prolongée quelquefois à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Eſpagne. C'eſt la proportion des métaux & des marchandiſes qui détermine l'avantage ou la perte dans les échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, le vendeur ou l'acheteur ſont écraſés néceſſairement. Autrefois le tréſor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau monde fut pillée par des corſaires en 1683, il s'arrête juſqu'à l'arrivée des vaiſſeaux à Los Angeles, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues.

Lorſque les affaires ſont finies on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de campêche, quelques autres objets peu importans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havanne, où après avoir été jointe par quelques vaiſſeaux de regiſtre expédiés pour différens ports, elle ſe rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Eſpagne fait partir deux vaiſſeaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent néceſſaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient ſi incertains, ſi lents, ſi ſouvent accompagnés de fraude qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en Andalouſie en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Eſtramadure. Les Azogues auxquels ont joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Eſpagne, ſe chargent en retour du prix des marchandiſes vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reſte encore quelque choſe en arriere, il eſt communément rapporté par les vaiſſeaux de guerre que l'Eſpagne fait conſtruire à la Havanne, & qui paſſent toujours à la Vera-Cruz avant de ſe rendre en Europe. Les affaires ſe conduiſent autrement au Pérou comme on le verra dans le livre ſuivant.

Fin du ſixieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

COLOMB ne s'étoit pas plutôt vu ſolidement établi dans l'iſle de Saint-Domingue qu'il avoit continué ſes découvertes. Dans un de ſes voyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'autre la baye de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent ; & ſon génie lui fit plus que ſoupçonner qu'au delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit poſſible que ces deux mers euſſent entr'elles une communication ; & il s'occupa du ſoin de la chercher. Pour parvenir à la trouver, il rangea les côtes les plus

près qu'il lui fut poſſible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient acceſſibles; & contre l'uſage des navigateurs de ſon ſiecle qui ſe conduiſoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec une juſtice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. Liſthme de Darien fixa particulierement ſon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du ſud & du nord de l'Amérique, & dès-lors ſembloit ouvrir à ſes vœux le paſſage & la communication qu'il cherchoit. Lorſqu'après avoir viſité ces fleuves avec un ſoin extrême, il ſe vit déchu de ſes eſpérances, il ſe réduiſit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ſes compagnons révolterent les naturels du pays qui paroiſſoient aſſez diſpoſés à ſouffrir cet établiſſement. On fut forcé de ſe rembarquer, & de s'éloigner avec des vaiſſeaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquiſes ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Veſpuce, Ojeda, Lacoſa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Baſtidas, Solis, Nicueſſa ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces avanturiers qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'agrandiſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on put cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pu faire par ces voies ſages, étoit trop au-deſſus des préjugés de ces tems barbares, pour être ſaiſie. Le raiſonnement même qui au-

roit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appas du gain préſent qui put pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi hazardeuſes que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amérique, & faiſoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit ſur la route, à l'arrivée & dans le retour. L'or & le ſang humain couloient enſemble d'un monde à l'autre; & par une terrible mais juſte vengeance, la nature épuiſant à la fois d'habitans les deux hémiſpheres, au maſſacre des peuples dépouillés joignoit la perte des peuples aſſaſſins.

Dans la foule des brigands qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruiſoient ces malheureuſes côtes d'un monde auſſi-tôt anéanti que découvert, il ſe trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempérament robuſte, une valeur audacieuſe, une éloquence populaire, & dans qui une éducation honnête avoit fait germer quelques ſentimens. Il ſe nommoit Vaſco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé Audarien où les richeſſes abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Eſpagnols que cet attrait ſeul y avoit fixés, il ſe mit à leur tête avec le projet de former un établiſſement ſolide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs dont on retrouve l'eſpece en Afrique, & dans quelques iſles de l'Aſie. Ils ſont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils ſont foibles, & leur inſtinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces ſauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva ſur la

côte d'une eſpece différente, aſſez forts & aſſez hardis pour oſer défendre leur liberté. Balboa réuſſit à les diſperſer, à les ſoumettre, ou à les gagner; & il établit ſa nation ſur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ſes aſſociés, la diviſion ſe mit entr'eux. Un ſauvage indigné d'une avidité ſi éloignée de ſes mœurs, ſecoua fortement la balance, & renverſa tout l'or qui y étoit. *Puiſque vous vous brouillés pour ſi peu de choſe*, dit-il aux deux Eſpagnols, *& que c'eſt ce métal qui vous à fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous ſerez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de ſeize ou dix-ſept lieues Balboa, avec cent cinquante Eſpagnols, ſur les côtes de la mer du ſud.

Panama qu'on y bâtit en 1518 ouvroit une nouvelle & vaſte carriere à l'inquiétude, à l'avarice des Caſtillans. L'Océan qui baignoit ſes murs conduiſoit au Pérou dont on ventoit les richeſſes dans cette partie du nouveau monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immenſe Empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ſes tréſors; & l'on vit ſans étonnement trois hommes nés dans l'obſcurité, mais pour de grandes choſes méditer de renverſer à leur frais un trône qui ſubſiſtoit avec gloire depuis pluſieurs ſiecles.

François Pizarre le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée qu'il ne ſavoit pas lire. La garde des troupeaux qui fut ſa premiere occupation ne convenant pas à ſon caractere,

il s'embarqua pour Saint-Domingue. Son avarice & ſon ambition lui donnerent une activité ſans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il ſe diſtingua dans la plupart, & il acquit dans les diverſes ſituations où il ſe trouva cette connoiſſance des hommes & des affaires dont on a toujours beſoin pour s'élever, mais ſur-tout néceſſaire à ceux qui par leur naiſſance ont tout à vaincre. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales lui perſuada que rien n'étoit au-deſſus de ſes talens, & Il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il aſſocia à ſes vues Diego de Almagro dont la naiſſance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puiſé à cette école une franchiſe qui s'y trouve plus qu'ailleurs ; & cette dureté, cette cruauté qui n'y ſont que trop communes.

La fortune de deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſe trouvant pas ſuffiſante pour la conquête qu'ils méditoient, ils ſe jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide qui s'étoit prodigieuſement enrichi par toutes les voies que la ſuperſtition rend faciles à ſon état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du ſiecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur ſociété, que chacun mettroit tout ſon bien dans cette entrepriſe ; que les richeſſes qu'elle produiroit ſeroient partagées également, & qu'on ſe garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande ſcene furent diſtribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit comman-

der les troupes, Almagro conduire les ſecours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité fut ſcellé par le fanatiſme. Luques conſacra publiquement une hoſtie dont il conſomma une partie, & partagea le reſte entre ſes deux aſſociés, jurant tous trois par le ſang de leur Dieu de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée ſous ces horribles auſpices ne fut pas heureuſe : continuellement traverſée par la famine, par les maladies, par la méſintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courans, par les armes des Indiens. On ſe vit réduit à revenir ſur ſes pas, ſans avoir formé aucun établiſſement, ſans avoir rien fait qui fut digne de la poſtérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuſe ſur la fin de 1526, les débris d'un armement qui deux ans auparavant avoit excité ſa jalouſie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois aſſociés furent enflammés d'une paſſion plus forte d'acquérir des tréſors qui leur étoient mieux connus. Ils penſerent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient ſortir de la dépendance du gouverneur de Panama qui les avoient traverſés, tantôt ouvertement, & tantôt ſous main. La cour d'Eſpagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand eſſor. Ils expédierent en 1530 trois vaiſſeaux ſur leſquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq ſoldats, trente-ſept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces qui furent ſucceſſivement groſſies par quelques foibles renforts étoient commandés par Pizarre, qui après d'extrêmes difficultés que ſon intrepide avarice lui fit

vaincre, arriva enfin a Tumbez ſur les frontieres du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu, gouverné depuis quatre ſiecles par une race de conquérans, qui ſembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils deſcendoient d'un légiſlateur qui ſeroit peut-être le premier de tous, ſi Confucius n'avoit eu ſur lui l'avantage de ne pas employer la ſuperſtition pour faire recevoir & obſerver la morale & les loix.

Manco Capac qui raſſembla les ſauvages du Pérou épars dans les forêts ſe diſoit fils du ſoleil, envoyé par ſon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perſuada un grand nombre de ſauvages qui le ſuivirent, & il fonda la ville de Cuſco.

Il apprit à ſes nouveaux ſujets à cultiver la terre, à ſemer des grains & des légumes, à ſe vêtir, à ſe bâtir des maiſons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à tiſſer le coton & la laine, tous les exercices convenables à leur ſexe, tous les arts de l'œconomie domeſtique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le ſoleil. Il lui bâtit des temples. Il abolit les ſacrifices humains & même ceux des animaux. Ses deſcendans furent les ſeuls prêtres de ſa nation.

Il diſtribua ſes ſujets en décuries avec un officier chargé de veiller ſur les dix familles qui lui étoient confiées. Un officier ſupérieur avoit la même inſpection ſur cinquante familles; d'autres enfin ſur cent, ſur cinq cens & mille.

Les décurions & les autres inſpecteurs remontant juſqu'aux millénaires devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaiſes actions, ſolliciter le châtiment & la récompenſe, avertir ſi l'on ne manquoit pas de vivres,

d'habits, de grains pour l'année. Le millénaire rendoit compte aux miniſtres de l'Ynca.

Toutes les loix étoient ſéveres, mais cette ſévérité n'avoit eu que de bons effets. Les Péruviens ne connoiſſoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient cenſées leur être données par le ſoleil qui éclairoit leurs actions. Ainſi la violation d'une loi étoit un ſacrilege. Ils alloient révéler leurs fautes les plus ſecretes, & demander à les expier. Ils diſoient aux Eſpagnols qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des Yncas eut mérité d'être puni.

Les terres du royaume ſuſceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celle du ſoleil, celle de l'Ynca, & celle des peuples. Les premieres ſe cultivoient en commun, ainſi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes & des ſoldats qui étoient à l'armée. Celles-ci ſe cultivoient immédiatement après celles du ſoleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail. On le commençoit & on le continuoit au ſon des inſtrumens & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ſes ſujets que la culture de ſes terres, dont le produit dépoſé par-tout dans des magaſins publics ſuffiſoit à toutes les dépenſes de l'Empire.

Les terres conſacrées au ſoleil fourniſſoient à l'entretien des prêtres & à la conſécration de ces magnifiques temples l'ambriſſés, & voûtés d'or & d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage varioit continuellement, & ſe régloit avec une

équité rigoureuſe ſur le nombre de têtes qui compoſoient chaque famille, dont les richeſſes ſe bornoient toujours au produit des champs dont l'état lui avoit confié l'uſufruit paſſager.

Cet uſage des poſſeſſions amovibles a été univerſellement réprouvé par les gens ſages. Ils ont conſtamment penſé qu'un peuple ne s'élevéroit jamais à quelque force, à quelque grandeur, à quelque conſiſtance que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, on ne verroit ſur le globe que quelques ſauvages errans & nuds, vivant miſérablement de fruits, de racines, produit unique & borné de la nature brute. Sans le ſecond, nul mortel ne travailleroit que pour lui-même. Le genre humain ſeroit privé de tout ce que la tendreſſe paternelle, l'amour de ſon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de ſa poſtérité, font entreprendre de durable. Le ſyſtême de quelques ſpéculateurs hardis qui ont regardé les propriétés, & ſur-tout les propriétés héréditaires comme des uſurpations de quelques membres de la ſociété ſur d'autres, ſe trouve réfuté par le ſort de toutes les inſtitutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miſérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la miſere, dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou ſeul a proſpéré ſur une baſe ſi fragile. On n'y vit jamais ni fainéans, ni voleurs, ni pauvres, ni mendians. Les cauſes d'un phénomene qui paroît contredire les vérités les plus lumineuſes méritent d'être recherchées.

L'introduction des monnoies dont l'uſage eſt ſi commode, ſi néceſſaire même, a plongé dans des erreurs dangéreuſes la plupart de ceux aux-

quels

quels le haſard a commis le ſort des empires. Trompés par l'efficacité de ces ſignes univerſels, ils n'ont penſé qu'à s'en procurer la plus grande quantité poſſible, ſans ſonger que les moyens qu'ils employent ruinoient ſouvent la culture, ſource unique de toute richeſſe. Les Yncas, chez qui l'or & l'argent ne repréſentoient rien, n'ont pas pu tomber dans cette frénéſie. Comme ils n'avoient pour pourvoir aux beſoins du gouvernement que des denrées en nature, ils ont dû chercher à les multiplier. Ils ont été ſecondés dans l'exécution de ce projet par leurs miniſtres, par les adminiſtrateurs inférieurs, par les ſoldats même qui ne recevoient pour ſubſiſter, pour ſoutenir leur rang que des fruits de la terre. Delà, ces chemins, ces réſervoirs, ces canaux, ces aqueducs que le tems n'a pas encore totalement détruis, & dont la magnificence a étonné les hommes les plus orgueilleux de l'univers. Ces ouvrages merveilleux pouvoient avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du ſouverain; mais ſon patrimoine étoit ſi confuſément mêlé avec celui des ſujets, qu'il n'étoit pas poſſible de fertiliſer l'un ſans fertiliſer l'autre. Les peuples encouragés pas ces commodités qui laiſſoient peu de choſe à faire à leur induſtrie, ſe livrerent à des travaux que la nature de leur ſol, de leur climat, & de leurs conſommations rendoit très-légers. Malgré tous ces avantages, malgré la vigilance toujours active du magiſtrat, malgré la certitude de ne pas voir leurs moiſſons ravagées par un voiſin inquiet, les Péruviens ne s'éleverent jamais au-deſſus du plus étroit néceſſaire. On peut aſſurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouiſſances, ſi des propriétés fon-

cieres commerçables, héréditaires avoient aiguiſé leur génie.

La pêche, qui ne pouvoit pas être conſidérable dans un pays où l'on trouve plus de torrens que de rivieres, étoit, comme elle devroit l'être partout, de droit commun. Quoique la chaſſe fut dans le même cas, elle étoit aſſujettie à plus de formalités. Chaque province étoit diviſée par cantons que tous les habitans réunis parcouroient ſucceſſivement une fois l'an. Le gibier qu'on prenoit étoit également partagé entre tous les citoyens qui le préparoient de maniere qu'il pût ſe conſerver, & leur fournir des viandes pendant l'année. Il étoit défendu à tout le monde ſans diſtinction de rangs de chaſſer en d'autres tems, de crainte que cet exercice qui a tant d'attrais ne fit négliger des occupations plus néceſſaires.

La poligamie étoit défendue, l'adultere étoit puni de mort dans les deux ſexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du ſoleil. Il les choiſiſſoit parmi les vierges conſacrées au temple.

La pareſſe étoit ſévérement punie, & ſur-tout par la honte. Chacun étoit obligé de faire lui-même ſa chauſſure, ſa charrue, ſa maiſon. Les femmes faiſoient les habits, & chaque famille ſavoit ſeule pourvoir à ſes beſoins. Toutes les loix ordonnoient aux Péruviens de s'entre-ſecourir & de s'aimer.

Les travaux communs qu'éguayoient des chants & conſacrés comme le repos l'eſt ailleurs par des fêtes; l'objet même de ces travaux qui étoit d'aider quiconque avoit beſoin de ſecours; ces vêtemens fait par les filles vouées au culte du ſo-

leil diſtribués par les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit être dans les décuries où tout le monde s'inſpiroit mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la vertu, parce que leschâtimens pour les fautes d'un ſeul tomboient ſur toute la décurie; cette habitude de ſe regarder comme membres d'une ſeule famille qu'étoit l'Empire : tous les uſages, toutes les loix enfin entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté ; & ſubſtituoient autant qu'il eſt poſſible à l'intérêt perſonel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées ces vertus comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient diſtingués par une conduite exemplaire ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Yncas. Il eſt fort vraiſemblable que ces ſtatues que les Eſpagnols trouverent dans les temples du ſoleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les ſtatues des hommes qui par leurs belles actions ou la ſuite d'une belle vie avoient mérité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient de plus les ſujets ordinaires des poëmes compoſés par la famille des Yncas pour l'inſtructions des peuples.

Il y avoit encore un autre genre de poëme utile aux mœurs. On répréſentoit à Cuſco & dans les autres villes du Pérou des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état

des leçons de leurs devoirs, & des modeles des vertus politiques. Les comédies ſervoient d'inſtruction au peuple des conditions inférieures & lui enſeignoient les vertus privées & juſqu'à l'œconomie domeſtique.

Mais excepté dans la morale & la politique, les Péruviens avoient fait peu de progrès dans les ſciences. La plupart dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des haſards qui ne ſont produits par la nature que dans la ſuite des ſiecles, & dont la plupart ſont perdus pour les peuples qui reſtent ſans commmunication avec les peuples éclairés.

Les Péruviens avoient pourtant une teinture de la géométrie. Ils avoient diviſé l'année comme nous ; & leur religion qui tournoit ſans ceſſe leurs regards vers les cieux, les avoit conduis à quelque connoiſſance de l'aſtronomie.

La grandeur, l'élévation de leurs édifices, leurs grands chemins, leurs ponts, des monumens, enfin dont les reſtes étonnent encore le peuple conquérant qui les a mutilés ou renverſés, prouvent leurs connoiſſances dans la partie des méchaniques qui apprend à remuer & à élever de grandes maſſes. Avec ſi peu de ſcience & très-peu d'inſtrumens, il falloit que les architectes & les conſtructeurs d'un palais, d'un temple euſſent alors de l'invention & du génie.

Les Péruviens à la ſource de l'or & de l'argent, ne connoiſſent pas l'uſage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce ni luxe ; & les arts de détail qui trennent aux premiers beſoins de la vie ſociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas d'hiéroglyphes qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture ; & leurs *Quippos* qui leur tenoient lieu d'écriture ne va-

loient pas les hiéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens ſans propriété, ſans commerce, & preſque ſans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres dont la volonté faiſoit toutes les loix paſſageres qui ſuppléent aux mœurs, un tel peuple n'avoit guere beſoin d'écriture. Toutes leurs ſciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprennoient leur religion & leur hiſtoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs profeſſions par le travail & l'imitation. Du reſte ils vivoient heureux ſous un gouvernement deſpotique, parce que la température d'un climat pur & ſain & la fécondité d'un ſol où tout abondoit avec peu de culture, leur donnoit des mœurs douces. Leur légiſlation étoit ſans doute imparfaite & très-bornée, puiſqu'elle ſuppoſoit le prince toujours juſte & infaillible, & les magiſtrats intégres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funeſtes quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'uſage ; quand non-ſeulement le monarque mais ſes prépoſés, un décurion, un centenaire, un millénaire pouvoit changer à ſon gré la deſtination des peines & des récompenſes. Chez un tel peuple, le témoignage qui accuſe, la loi qui condamne, le jugement qui décide ſont incertains comme la mémoire des hommes, vagues comme leurs idées, arbitraires comme leurs penchans, oppoſés comme leurs intérêts. Les loix les plus ſages ſans aucun caractere de préciſion & de ſtabilité ſi altérent inſenſiblement. Il ne reſte aucun moyen de les ramener à leur caractere primitif.

Le ſeul remede à tant de maux pour un peuple qui n'a pas le ſecours de l'écriture, ce ſont des mœurs douces qui reglent également l'autorité du prince & l'obéiſſance des ſujets. Le deſpotiſme qui réſulte de cette confiance mutuelle d'un peuple qui s'abandonne à la bonne foi d'un monarque, & du monarque qui s'abandonne à l'heureux naturel de ſon peuple ce deſpotiſme eſt peut-être le plus doux & le plus sûr de tous les gouvernemens ; & tel étoit celui des Yncas au Pérou.

Leur empire avoit fleuri ſous onze empereurs tous prudens, humains & juſtes, lorſque l'Ynca Guayana Capac s'empara du Quito. Pour s'en aſſurer la poſſeſſion, il épouſa l'unique héritiere du roi détrôné dont il eut un fils. Ce jeune prince, nommé Atahualpa prétendit à la mort de ſon pere devoir hériter des états de ſa mere, abandonnant le reſte de la ſucceſſion à Huaſcar ſon frere ainé d'un autre lit. Celui-ci qui ſe croyoit appellé ſeul par les loix au trône refuſa de conſentir à ce partage. On prit les armes. Le plus ambitieux fut battu, fait priſonnier & enfermé dans Cuſco où depuis il fut étranglé. Son heureux rival plus élévé qu'il ne l'avoit eſpéré ſe trouva ſans contradiction le maître de toutes les provinces.

L'ébranlement que ces diſſenſions avoient cauſé dans un pays peu fait à de pareils orages duroit encore, lorſque les Eſpagnols ſe montrerent ſur les terres de l'Empire. Leur apparition dans ces circonſtances ne permit pas de douter que ce ne fuſſent les nouveaux enfans du ſoleil, qui ſelon une ancienne prophêtie généralement reçue devoient venir donner des nouvelles loix au Pérou. A la faveur de ce préjugé, on s'avança

ſans obſtacle juſqu'à Caſcamalca ville conſidérable d'une province où étoit alors l'empereur avec une armée.

Pizarre en reçut une députation dont le chef étoit de la famille des Yncas. Il reconnut les Eſpagnols pour ſes parens comme enfans du ſoleil & il leur donna de la part du monarque des fruits, des grains, des coupes, des vaſes, des baſſins d'or & d'argent, beaucoup d'émeraudes. Les Indiens par la maniere dont ils traitoient les Eſpagnols vouloient appaiſer le ſoleil qu'ils croyoient irrité contre le Pérou. Tous les peuples des environs de Caſcamalca les comblerent de préſens, leur rendirent tous les ſervices qui dépendoient d'eux, & leur marquerent un reſpect qui tenoit de l'adoration.

La réception que Fernand frere de Pizarre reçut de l'empereur répondit à ces avances. Ce prince l'embraſſa, lui dit les choſes les plus obligeantes, & le fit ſervir à table par des princeſſes de ſon ſang. Il ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols fortifſent de ſes états ; & pour tout régler, il promit d'aller voir le lendemain leur chef au palais de Caſcamalca. L'entrevue fut acceptée, & l'envoyé ſe retira, charmé des richeſſes prodigieuſes qu'il avoit vues & dont il ne fit que trop la peinture aux Eſpagnols.

Se préparer au combat, ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir l'empereur. Il mit ſa cavalerie en bataille dans les jardins du palais où elle ne pouvoit être apperçue ; ſon artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devoit entrer, & l'infanterie étoit dans la cour.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Vingt mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les troupes. Il ſe tourna vers ſes prinpaux officiers, & leur dit, *ces gens ci ſont les envoyés des Dieux, gardez-vous de les offenſer.*

Ils étoient aſſez près du palais de Pizarre, lorſqu'un Jacobin nommé Vincent, le crucifix dans une main, ſon bréviaire dans l'autre pénétre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince pour lui faire un long diſcours dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, & lui propoſe de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne à qui le Pape avoit donné le Pérou.

L'empereur qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience lui répondit qu'il vouloit bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire; qu'il falloit que le Pape fut un grand imbécille pour donner ſi libéralement ce qui n'étoit pas à lui; qu'il ne quittoit pas ſa religion pour une autre; & que ſi les chrétiens adoroient un Dieu mort ſur une croix, il adoroit le Soleil qui ne mourroit jamais. Il demande enſuite au moine où il avoit appris tout ce qu'il venoit de dire de Dieu & de la Création. *Dans ce livre* répondit Vincent, en préſentant ſon bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous côtés, ſe met à rire; & jettant le bréviaire : *ce livre*, dit-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe retourne vers les Eſpagnols en leur criant de toutes ſes forces, *vengeance mes amis, vengeance. Chrétiens voyez-vous comme il mépriſe l'Evangile; il l'a jetté par terre; tuez moi ces chiens qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Eſpagnols qui vraiſemblablement avoient peine à retenir cette fureur, cette ſoif de ſang que leur inſpiroit la vue de l'or, & des infideles obéirent au Jacobin. Dans le même moment part une décharge de leur artillerie. Pizarre fait attaquer les Indiens par ſa cavalerie diviſée en petites troupes, & marche contre eux à la tête de ſon infanterie en lui ordonnant de tirer. Qu'on ſe ſouvienne de l'idée que les Péruviens avoient des Eſpagnols qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel, & qu'on juge de l'impreſſion que durent faire ſur eux la vue de ces chevaux qui les écraſoient, le bruit & l'effet du canon & de la mouſqueterie qui les terraſſoient comme la foudre inviſible. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation qu'ils s'entaſſerent dans les rues de Caſcamalca où les Eſpagnol en firent un carnage affreux. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'empereur, fait tuer par ſon infanterie tout ce qui entoure le trône, prend le prince par les cheveux, le jette à terre, le fait priſonnier & pourſuit avec ſa cavalerie les malheureux Péruviens le reſte de la journée. Une foule de princes de la race des Yncas, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe, tout ce qui compoſoit la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point de grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur prince & les Eſpagnols. Tant que ce carnage dura frere Vincent ne ceſſa d'animer les ſoldats fatigués de tuer, les exhortant à ſe ſervir de la pointe & non du tranchant de leurs épées pour ne les pas briſer, & pour faire des bleſſures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les

Eſpagnols paſſerent la nuit à s'enivrer, à danſer, à ſe livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne ſongea qu'à ſe défaire de ſon priſonnier. Frere Vincent diſoit que c'étoit un Prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la ſuite du général Eſpagnols un Indien qui s'étoit converti à la foi catholique. Il s'appelloit Philippipillo. Il ſervoit d'interprete. On lui avoit livré la femme de l'empereur dont il eut l'inſolence d'abuſer, & on ſe ſervit de lui pour accuſer ce prince d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les Eſpagnols. Sur cette dépoſition ſeule, Atahualpa fut condamné à mort. On oſa lui faire ſon procès dans les formes; & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'Empire. Cuſco lui ouvrit ſes portes, & lui offrit plus d'or qu'il n'y en avoit dans l'Europe entiere avant la découverte du nouveau monde. Elles furent le partage de deux cens Eſpagnols, qui poſſeſſeurs de richeſſes immenſes en cherchoient encore par une ſuite de cette ſoif de l'or qui s'augmente dans ſon ivreſſe même. Les temples & les maiſons des particuliers furent également dépouillés d'une extrêmité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & on leur raviſſoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples pouſſés au déſeſpoir ſe ſoulevérent. Ils aſſiégerent à la fois Cuſco & Lima; mais ces malheureux ne purent tuer en differens combats que ſix cens de leurs ennemis; & de nouveaux ſecours arrivant ſans ceſſe à leurs tyrans; ils furent défaits par-tout. En peu de tems les

Eſpagnols ſe trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebuſier, ſans compter les piquiers, les arbalêtriers, la cavalerie. Il fallut que les Péruviens ſubiſſent le joug, tel qu'il plût au vainqueur de l'impoſer. Encore un moment de réſiſtance, & peut-être ils étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différens qui ne ſouffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des ſuccès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama, qu'Almagro ſon aſſocié principal étoit accouru avec de nouveaux avanturiers pour partager les tréſors, les terres, l'adminiſtration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une juſtice que l'auteur de la découverte ne voulut point ſentir. Dès-lors la jalouſie & la haine s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées, & bientôt par un accommodement forcé deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement ſortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité, & une liberté ſans frein doivent avoir les mêmes ſuites. Le magiſtrat ne voit que des ſéditieux dans un peuple qui de ſon côté ne voit qu'un uſurpateur. La raiſon eſt un inſtrument trop foible pour régler des prétentions ſi oppoſées. On remet la déciſion des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes ſe trouve avoir la meilleure cauſe.

Quoique les intérêts qui diviſoient les Eſpagnols dans le Pérou ne fuſſent pas de cette importance, ils ſe manifeſterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro &

ſes partiſans n'avoient paſſé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre ſe crut néceſſaire ailleurs, ſoit qu'il ſe ſentit de la répugnance comme il le dit à combattre ſon ancien ami, il ſe déchargea ſur ſon frere Fernand du ſoin de le vaincre. Ses eſpérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu ſur les bords de la Purima le 6 avril 1538 & fait priſonnier. Le vainqueur qui avoit des vengances particulieres à exercer jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, diſoit-il, à la tranquillité publique.

Les partiſans d'Almagro diſperſés par la mort de leur chef ſe conduiſirent avec une prudence extrême. L'éloignement de Fernand qui étoit paſſé en Europe, ou pour demander des récompenſes, ou pour juſtifier ſa ſévérité, ſelon les diſpoſitions qu'il trouveroit, paroiſſoient avoir étouffé dans leur ame tout reſſentiment. On ne les voyoit occupés que du ſoin de gagner la bienveillance du diſtributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inſpirer, ils vécurent ſans inquiétude, ſe rapprocherent inſenſiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas ceſſé un iſtant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de juin 1541, les conjurés traverſerent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obſcurité de la nuit, pour en impoſer à la multitude ſur la juſtice de leurs projets, ou ſur la

juſteſſe de leurs meſures, & pour ôter juſqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réuſſit, perſonne ne s'émeut ; & le conquérant de tant de vaſtes états eſt paiſiblement maſſacré au milieu d'une ville qu'il a fondée, & dont tous les habitans ſont ſes créatures, ſes ſerviteurs, ſes parens, ſes amis ou ſes ſoldats. Ceux qu'on croit les plus diſpoſés à vanger ſon ſang périſſent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui oſe ſe montrer dans les rues & dans les places eſt regardé comme ennemi & tombe ſous le glaive. Bientôt les maiſons & les temples ſont pleins de carnage & ne préſentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partiſans de l'ancien gouvernement eſt encore plus furieuſe que la haine, & la rend plus active, plus ſoupçonneuſe, plus implacable. L'image d'une place emportée d'aſſaut par une nation barbare ne donneroit qu'une foible idée du ſpectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands qui reprenoient ſur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Les jours qui ſuivent ces jours de carnage éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite par la tyrannie. Tout ce qui a ſervi pour crainte ou par intérêt l'ennemi de ſa maiſon, eſt inhumainement proſcrit. On dépoſe les anciens magiſtrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les tréſors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui ſont abſens deviennent laproie de l'uſurpateur. Ses complices liés à ſon ſort par les crimes dont ils ſe ſont ſouillés ſont forcés d'appuyer des entrepriſes qu'ils commencent à trouver exceſſives. Ceux d'entr'eux qui oſent laiſſer per-

cer leur chagrin ſont étouffés en ſecret ou périſſent ſur un échafaut. Dans la confuſion ou une révolution ſi peu attendue a plongé le Pérou, pluſieurs provinces reçoivent les loix du monſtre qui s'eſt fait proclamer gouverneur dans la capitale, & il va dans l'intérieur de l'empire achever de réduire ce qui réſiſte ou balance.

Une foule de brigands ſe joignent à lui dans ſa marche. Son armée livrée à l'eſprit de vengeance & de pillage ne reſpire que le carnage & la deſtruction. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie ſi les talens militaires du général euſſent égalé l'ardeur des troupes. Malheureuſement pour Almagro il avoit perdu ſon guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pieges qui lui ſont tendus par Pedro Alvarés qui s'eſt mis à la tête du parti oppoſé au nouveau tyran. Il perd à débrouiller des ruſes le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonſtances un événement que perſonne n'avoit pu prévoir vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Caſtro envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fut plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran s'empreſſerent de le reconnoître. L'incertitude & la jalouſie qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obſtacle à leur réunion. Caſtro auſſi décidé que s'il eut vieilli ſous le caſque, ne fit pas languir leur impatience. Ils les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent le ſeize ſeptembre 1542, à Chapas avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire après avoir long-tems balancé ſe décida

ſur la fin du jour pour le parti le plus juſte. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languirs dans de honteux ſupplices provoquoient les vainqueurs à les maſſacrer, criant en déſeſpérés : *c'eſt moi qui ait tué Pizarre.* Leur chef fait priſonnier périt ſur un échafaut.

Pendant que ces ſcenes d'horreur ſe paſſoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune meſure pour les prévenir. Abandonné juſqu'alors au haſard, le Pérou n'avoit été ſoumis qu'à l'audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire reſpecter ſes décrets. Il fut formé pour Lima un tribunal ſuprême qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité ſuffiſante pour arrêter le mal, pour faire le bien. Blaſco Nunnezvela qui le préſidoit comme vice-roi arriva en 1544 avec ſes ſubalternes à ſa deſtination, où il trouva tout dans une confuſion horrible.

Il faut juger des révolutions que produiſent les guerres civiles par la cauſe qui les fait naître. Lorſque l'horreur de la tyrannie, l'inſtinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, ſi la faveur de leur cauſe leur donne la victoire, le calme qui ſuccede à cette calamité paſſagere eſt l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'inſtrument de ces troubles réunir plus de forces morales que les nations les plus nombreuſes. L'homme juſte eſt devenu le plus fort, & chacun eſt étonné de ſe trouver à la place que lui avoit marqué la nature. Mais lorſque les guerres

civiles ont une ſource impure ; lorſque des eſclaves ſe battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager des dépouilles, la paix qui termine ces horreurs eſt à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profuſions & par leurs débauches inſulter par un faſte inſolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les paſſions qui ſoient écoutées. L'avidité veut s'enrichir ſans travail, la vengeance s'exercer ſans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverſer. De l'ivreſſe, du carnage on paſſe à celle de la débauche. Le lit ſacré de l'innocence ou du mariage eſt ſouillé par le ſang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude ſe repaît dans la deſtruction & ſe plaît à anéantir tout ce dont elle ne peut jouir. Ainſi périſſent en quelques heures les monumens de pluſieurs ſiecles.

Si la laſſitude, un épuiſement entier, ou quelques heureux haſards ſuſpendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris des loix qui ſubſiſte néceſſairement après tant d'orages eſt un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les ſoldats licenciés ſans paye, le peuple avide de nouveauté dans l'eſpérance d'un meilleur ſort : ces matieres & ces inſtrumens de trouble ſont toujours ſous la main du premier factieux qui ſaura les mettre en œuvre.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits dans le Pérou lorſque Nunnez s'y montra. Il falloit

la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, reprimer une avidité inſatiable, ramener à des principes d'équité l'injuſtice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des avanturiers qui avoient oublié juſqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit connu que la loi du plus fort, faire ſortir l'ordre du ſein du déſordre même, convertir en un mot des monſtres en hommes.

Un ſi grand ouvrage auroit exigé un génie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere flexible, cent qualités qui ſe trouvent rarement réunies. Nunnez ni avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur; & il n'avoit rien ajouté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus qui étoient preſque des défauts dans la ſituation où on ſe trouvoit, il commença à remplir ſa miſſion ſans égard aux lieux, aux perſonnes, aux circonſtances.

Contre l'opinion de tous les gens ſages qui vouloient qu'on attendit de nouvelles inſtructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés ne paſſeroient pas à leurs deſcendans, & qui faiſoient décheoir de leurs poſſeſſions tous ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en ſervitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres devoient voir tomber leurs fers

à la mort de leurs oppreſſeurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail ſans les payer. Leur tribut étoit réglé. Les Eſpagnols qui voyageoient à pied étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval du droit d'en prendre cinq. On déchargea les Caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur ſa nourriture & celle de ſon cortege. D'autres établiſſemens tyranniques alloient ſubir la même proſcription, & les peuples conquis ſe voyoient à la veille d'être mis ſous la protection des loix qui modereroient du moins les rigueurs du droit de conquête, ſi elles n'en réparoient pas entierement l'injuſtice; mais il ſembloit que le gouvernement Eſpagnol ne dut être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement ſi peu attendu conſterna ceux qui ſe voyoient arracher leur fortune, ceux qui perdoient l'eſpoir flatteur de tranſmettre la leur à leur poſtérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt accoutumés à ne voir dans les Indiens que des inſtrumens & des victimes de leur avarice étoient confondus qu'on put avoir d'autres idées. De l'étonnement ils paſſerent à l'indignation, au murmure, à la ſédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, rélégué dans une iſle déſerte juſqu'à ce qu'on put le faire paſſer en Eſpagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expédition difficile qui l'avoit conduit juſqu'à la riviere des Amazones & l'avoit occupé aſſez longtems pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient ſuccédées ſi rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie lui fit naître la

penſée de ſe ſaiſir de l'autorité. Son nom & ſes forces ne permirent pas de le refuſer ; mais ſon uſurpation fut ſcellée de tant d'atrocités qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de ſon exil, & ne tarda pas à ſe voir aſſez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Perſonne ne demandoit ni ne faiſoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns ſous les étendarts du vice-roi, les autres ſous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux répandus dans chaque armée traînoient l'artillerie, applaniſſoient les chemins, portoient le bagage & s'égorgoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être ſanguinaires. Après des ſuccès quelque tems variés, la fortune couronna la rebellion ſous les murs de Guito dans le mois de janvier de l'an 1545. Nunnez & la plupart des ſiens furent maſſacrés dans cette exécrable journée.

Tout étant ou paroiſſant fini, Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra ſur les cérémonies qu'on devoit faire à ſa réception. Quelques officiers vouloient qu'on portât un dais ſous lequel il marcheroit à la maniere des rois. D'autres par une flatterie encore plus outrée prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville & même quelques maiſons comme on le pratiquoit à Rome, lorſqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale ſe contenta d'entrer à cheval précédé par ſes lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ſes côtés quatres évêques. Les magiſtrats le ſuivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentiſſoit du ſon des cloches & de divers inſtrumens

de muſique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en deſpote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eut été poſſible à Gonzale de ſe rendre indépendant. Les principaux de ſon parti le deſiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y conſentir. Une cruauté aveugle, une avidité inſatiable, un orgueil ſans bornes changerent ces diſpoſitions. Ceux même dont les intérêts étoient le plus liés avec ceux du tyran, ſoupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gaſca. L'eſcadre & les provinces des montagnes ſe déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déſerts, des cavernes & des forêts ſortirent de leurs aſyles pour ſe joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de reſſource pour ſe ſoutenir que dans un grand ſuccès, prit la route de Cuſco dans la réſolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de juin 1548. Un de ſes lieutenans le voyant abandonné dès la premiere charge par ſes meilleurs ſoldats, lui conſeilla de ſe précipiter dans les bataillons ennemis & d'y périr en romain. Ce foible chef de parti aima mieux ſe rendre & porter ſa tête ſur un échafaut. Carvajal plus capitaine & encore plus féroce que lui, fut écartelé. Ce furieux ſe ventoit en mourant d'avoir maſſacré de ſa main quatorze cens Eſpagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie dont tous les actes avoient été ſanglans. Le gou-

vernement fut aſſez modéré pour ne pas continuer les proſcriptions ; & le ſouvenir des maux horribles qu'on avoit ſouffert contint les Eſpagnols dans les bornes de la ſoumiſſion. Ce qui reſtoit de commotion dans les eſprits s'appaiſa inſenſiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & terrible tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les meſures les plus cruelles pour les mettre dans l'impoſſibilité de remuer. Tupac Amaru héritier de leur dernier roi s'étoit refugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit ſi reſſerré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui qu'il fut forcé de ſe rendre. Le vice-roi françois de Tolede le fit accuſer de pluſieurs crimes qu'il n'avoit pas commis & pour leſquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres deſcendans des Yncas eurent la même deſtinée, ſous prétexte qu'ils avoient conſpiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation ſi univerſelle, ſoit dans l'ancien, ſoit dans le nouveau monde, que Philippe II crut devoir le déſavouer, mais la politique atroce de ce prince étoit ſi connue que perſonne n'ajouta foi à cette démonſtration de juſtice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuſe, il n'y a eu qu'un léger ſoulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa qui ſe diſoit du ſang des Yncas fut proclamé roi en 1742. Ses compatriotes qui ſe flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire ſe rangerent en foule ſous ſes étendarts. Ils furent battus & diſperſés après avoir fait d'aſſez grands progrès. Leurs priſonniers convinrent qu'on avoit employé trente ans à former ce complot : exem-

ple unique dans l'hiſtoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haine des Péruviens pour les Eſpagnols.

La ſource de cette averſion, n'eſt que trop connue. L'empire du Pérou avant d'avoir été ſubjugué par les Eſpagnols s'étendoit le long de la mer du ſud depuis le golphe de Guayaquil juſqu'au Chili, & du côté de la terre n'étoit borné que par cette fameuſe chaîne de montagnes qui comme une grande arête ſortie de la terre magellanique va ſe perdre dans le Mexique, pour unir, ce ſemble, les parties méridionales du continent de l'Amérique avec les ſeptentrionales. Il étoit beaucoup plus long que large. Son terrein qui eſt très-irrégulier peut-être diviſé en trois claſſes.

Les principales cordillieres forment la premiere. La cime de celle qu'on nomme cotolpaſci eſt élevée au-deſſus de la ſuperficie de la mer de 3126 toiſes qui ſont un peu plus d'une lieue marine. C'eſt la plus grande hauteur connue ſur la terre. Le ſommet de ces montagnes quoique ſituées ſous les tropiques eſt toujours couvert de neiges & pourtant rempli de volcans. Leur pente eſt plus ou moins rapide, mais toujours d'une ſtérilité abſolue dans la partie qui avoiſine le dégré de la congélation. Au-deſſous on trouve quelquefois des plantes médecinales, & plus bas aſſez conſtamment des joncs qui ne ſont d'aucune utilité.

En deſcendant de ces montagnes on en trouve d'autres moins conſidérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur ſommet eſt communément froid, ſtérile, rempli de mines. Les valons qui les ſéparent ſont couverts de nombreux troupeaux & ſemblent offrir à la culture les moiſ-

ſons les plus abondantes. On n'y éprouve guere que deux mois d'hiver, & dans les plus grandes chaleurs il ſuffit de paſſer du ſoleil à l'ombre pour ſe ſentir ſous une Zone tempérée. Cette alternative rapide de ſenſation n'eſt pas pourtant invariable dans un climat qui par la ſeule diſpoſition du terrein change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quelqu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guere. Cependant un vaiſſeau d'Europe y apporta en 1719 une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Eſpagnols & de Métis & à plus de deux cens mille Indiens. Un préſent plus funeſte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eſt la petite vérole. Elle s'y manifeſta pour la premiere fois en 1588 & n'a ceſſé depuis d'y faire par intervalles des ravages inexprimables.

On n'eſt pas moins expoſé à cet horrible fléau ſur les côtes connues ſous le nom de vallées. Leur température n'eſt pas la même qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle eſt fort agréable ; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. L'hiver eſt la plus marquée. On en a cherché la cauſe dans les vents du pole auſtral qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ſont partis. Ils ne la conſervent en partie que parce qu'ils ſoufflent ſous le voile d'un brouillard épais qui couvre alors la terre. A la vérité ces vapeurs groſſieres ne s'élevent régulierement que vers le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert pour que ſi les rayons

du ſoleil ſe montrent, ils ne puiſſent que foiblement modérer le froid.

Quelle que ſoit la cauſe d'un hiver ſi conſtant ſous la Zone Torride, il eſt certain que les vallées couvertes de monceaux de ſable ſont abſolument ſtériles dans un eſpace de plus de cent lieues, depuis Truxillo juſqu'à Lima. Le reſte de la côte eſt moins ſabloneux, mais il l'eſt encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puiſſe appeller féconds que dans les terres arroſées par les eaux qui tombent des montagnes. L'utilité des ruiſſeaux & des rivieres s'étendoit autrefois plus loin; mais elle eſt réduite aux avantages d'une nature brute, depuis qu'on a laiſſé périr les canaux que les ſoins paternels des Yncas avoient creuſés dans toutes les parties de leur empire qui en avoient beſoin ou qui en étoient ſuſceptibles.

Les pluies pourroient contribuer à donner au ſol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomene ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du ſud-oueſt qui regne la plus grande partie de l'année & à la hauteur prodigieuſe des montagnes dont le ſommet eſt toujours couverts de neiges? Le pays ſitué entre-deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de ſe réſoudre en eaux formelles. Auſſi les maiſons, quoique bâties ſeulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture eſt une ſim-

ple natte poſée horiſontalement avec un doigt de cendre au-deſſus pour abſorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raiſons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent ſans doute auſſi les orages. Ceux de leurs habitans, qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'eſt que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur eſt égale à leur étonnement la premiere fois qu'ils ſont témoins hors de leurs pays d'un ſpectacle ſi nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangéreux & qui laiſſe à ſa ſuite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes que ne font la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre ſi rares ailleurs qu'il paſſe des générations entieres ſur la terre ſans en voir un ſeul, ſont ſi ordinaires dans les vallées du Pérou qu'on y a contracté l'habitude de les compter comme une ſuite d'époques d'autant plus mémorables que leur fréquence n'en diminue pas la force. Il eſt peu d'endroits ſur cette longue côte qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuſes ſecouſſes de la terre.

Le phénomene toujours irrégulier dans ſes retours inopinés, s'annonce cependant par des avants-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite & ſe trémouſſe en ſens contraires. Les oiſeaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs ailes ne leur ſervent plus de rames ni de gouvernail pour na-

ger dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers; ſoit que ce vertige de la nature, leur cauſe des éblouiſſemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriſer leurs mouvemens.

A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre dont les cavités & les autres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce preſſentiment d'un déſordre général par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent court, & par un inſtinct naturel écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices les hommes fuyent de leurs maiſons, la terreur peinte ſur le viſage, & courent chercher dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne un aſyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les tenebres ſubites d'une nuit inattendue : tout ſe réunit pour agrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & perd dans la contemplation de ce déſordre l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant croiroit-on qu'une terre ſi peu ſtable ſur ſes fondemens fut depuis long-tems habitée, & que le Pérou fut même plus peuplé que le Mexique & ſon Empire d'une antiquité plus conſtatée. Au milieu de ces horreurs de la nature qui ſembloient ne devoir faire que des tyrans ou des eſclaves également féroces & farouches, il fut toujours régi par des princes qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des modeles de bonté. Ses loix étoient paternelles, & ſa religion pleine d'humanité. Une inſtitution très-ſage ordonnoit qu'un jeune homme qui com-

mettroit une faute ſeroit puni légérement, mais que ſon pere en ſeroit reſponſable. C'eſt ainſi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs. L'oiſiveté étoit punie comme la ſource du crime & dès-lors le plus grands des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler étoient nourris par le public, mais à la charge de préſerver les terres enſemencés du dégât, des oiſeaux. Les guerres étoient rares, on n'en vit point de meurtrieres, ni d'opiniâtre; & les armées les plus nombreuſes ne paſſoient jamais cinquante mille hommes. Cette conduite qui ne ſe dément dans aucune circonſtance doit faire préſumer que les hommes s'étoient prodigieuſement multipliés dans le pays des Yncas. On en a d'ailleurs la démonſtration.

Elle eſt ſenſible dans les ruines des temples, des fortereſſes, des acquéducs, des chemins publics que les Péruviens avoient conſtruits; dans les monumens qui atteſtent que ce peuple ſage avoit couvert de ſes nombreuſes colonies toutes les provinces qu'il avoit conquiſes; dans ce nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement & tirant de l'état ſa ſubſiſtance. Il eſt évident que tant de leviers & de bras employés à mouvoir la machine ſuppoſent une population immenſe pour nourrir des productions de la terre une claſſe ſi nombreuſe de ſes habitans qui ne la cultivoient pas.

Par quelle fatalité le Pérou ſe trouve-t-il donc aujourd'hui plus déſert que le Mexique? En remontant à l'origine des choſes, on trouve que les deſtructeurs de la mer du ſud brigands ſans naiſſance, ſans éducation, & ſans principes commirent d'abord plus d'atrocité que ceux

de la nouvelle Eſpagne. La métropole tarda davantage à donner un frein à leur férocité nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui ſuivirent la conquête. Il s'établit depuis un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion dont il convient de ſuivre la marche, quelque horreur qu'elle nous inſpire.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs poſſeſſions comme l'avoient été les Mexicains. On leur laiſſa ſeulement en commun une partie des terres qui du tems des Yncas étoient conſacrées aux beſoins publics. Elles ont été diminuées ſucceſſivement par les uſurpations des gens puiſſans & ſur-tout des moines. Les productions de celles qui leur reſtent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves, & des orphelins ne ſont pas plus reſpectées. Elles paſſent la plupart dans les greniers de leurs oppreſſeurs.

La liberté des Indiens eut la même deſtinée que leurs propriétés. Ceux qui furent eſclaves du gouvernement & qu'on employa aux travaux inſéparables des nouveaux établiſſemens furent mal nourris, mal vêtus. Lorſqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent accordés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un ſervice de ſix mois après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes, mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuelle une ſervitude paſſagere. Le traitement reglé pour ces malheureux étoit inſuffiſant. On les tenta par des avances que leur beſoin leur fit accepter. Dès-lors ils ſe trouverent la plupart engagés pour leur vie, parce qu'ils n'avoient droit de ſe retirer qu'après avoir

payé les dettes qu'ils avoit contractées, ce que leur pauvreté les mettroit hors d'état de faire. La tyrannie fut pouſſée plus loin contre ces ſorte de débiteurs inſolvables qui avoient une famille. On les mit en priſon. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans ſe firent leur caution & ce furent autant de nouveaux eſclaves. C'eſt ainſi que le joug fut perpétué. L'unique conſidération qui auroit pu ſervir de frein à cette barbarie, c'eſt que pendant qu'on avoit ces Indiens, on n'en pouvoit pas avoir d'autres ; mais c'étoit toujours un grand avantage de conſerver des hommes qu'on avoit formé ſelon ſes beſoins, les manufacturiers ſur-tout qu'il eût été toujours difficile, ſouvent impoſſible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient la plupart dans la ſervitude de la maniere que nous venons de dire, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fut en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le fix, il s'arrogeoit tout leur travail. La tyrannie fut pouſſée ſi loin qu'elle réveilla le gouvernement. Il a ſucceſſivement ſupprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en reſtoit plus en 1750. Cependant les Indiens que ce nouvel arrangement ſembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a deſtinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux qui ont péri au ſervice de ceux auxquels on les accordoit, & leur ſort devient tous les jours le même.

Indépendamment de cette oppreſſion méthodique & autoriſée qui porte ſur toute la nation,

il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'eſt pas moins révoltée. Il eſt défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines ſouterreines, & il n'y a point de mineur qui avec du crédit ou des ſacrifices d'argent ne puiſſe les y réduire. Ces malheureux ſont condamnés à payer cinq piaſtres de capitation depuis dix-huit juſqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an lorſque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail ou en le laiſſant manquer du néceſſaire, en doit perdre un de ſon privilege ; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette légére punition pour un crime qui ſe renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle pour remplir les obligations impoſées à la communauté : cette deſtination n'eſt jamais remplie que par ceux qui ſont hors d'état de ſe rédimer de la vexation. Lorſqu'un Eſpagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans ſon domaine, il n'eſt en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclarées les clauſes du contrat violées : le plus fort mépriſe ces formalités & rentre dans ſa poſſeſſion auſſi-tôt que ſon intérêt ou ſes caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré s'emparent audacieuſement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, non pas même des vivres. Il ne ſement de mays que ce qu'il leur en faut & le cachent dans des cavernes avec un ſoin extrême. Les chef de famille ont ſeuls

les ſecrets de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des proviſions pour la ſemaine. Les Corregidors enfin ſe ſont la plupart approprié le droit excluſif de vendre aux Indiens de leur département les marchandiſes d'Europe : ou ils les leur fait payer trop cher, ou ils les forcent à en acheter dont ils n'ont pas beſoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès & mille autres auſſi crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Eſpagnol obligé de les défendre & un Cacique du pays chargé de ſuivre leurs affaires, elle s'eſt trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux en général une réale, & le Cacique une demi réale dans ſa juriſdiction particuliere, & voilà tout. L'un les vend à qui veut les acheter & l'autre eſt trop avili pour pouvoir s'oppoſer à cette oppreſſion.

La religion n'a pas plus de force que les loix, en a moins encore. Les curés ſont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler ſans les payer, ſans les récompenſer de leurs peines, & les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque au catéchiſme ou même s'il y arrive tard, il en eſt ſur le champ puni ; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſens. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens celles de leurs anciennes ſuperſtition qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs cérémonies; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont des vérita-

bles exécutions militaires, un brigandage autoriſé preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit pas manquer de rendre notre culte odieux aux Indiens. Ces peuples vont à l'égliſe comme à la corvée, en déteſtant les barbares étrangers qui entaſſent les jougs & les fardeaux ſur leurs corps & ſur leurs ames.

Ils ont généralement conſervé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils ſont ſous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours ſolemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent dans les rues les images du ſoleil & de la lune. Quelques-uns d'entre eux repréſentent une tragédie dont le ſujet eſt la mort d'Athualpa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes entre enſuite dans une eſpece de fureur. Il eſt rare que dans ces fêtes il n'y ait quelque Eſpagnol de tué. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par le maſſacre de toute la race des meurtriers d'Athualpa; & les prêtres qui le ſacrifierent ſeront à leur tour les victimes de tout le ſang qu'ils ont fait verſer ſur l'autel d'un dieu de paix, ou plutôt de l'avarice & de l'ambition.

Les Péruviens ſont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutiſſement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils ſont tombés dans une indifférence ſtupide & univerſelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame & à qui l'eſclavage le plus aviliſſant a ôté tout ſentiment de grandeur & de gloire? Les richeſſes que leur pays leur a données ne les tentent point; le luxe où la nature les invite n'a point d'attrait pour eux. C'eſt la même inſenſibilité pour les honneurs. Ils ſont comme l'on veut & ſans chagrin ni préférence Caciques

ou

ou *Mitagos*, l'objet de la conſidération ou de la riſée publique. Ils ont perdu tous les reſſorts de l'ame. Celui même de la crainte eſt ſouvent ſans effet par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils danſent : voilà tous leurs plaiſirs quand ils peuvent y oublier leurs malheurs. La pareſſe eſt leur état d'habitude. Une forte récompenſe ne peut obtenir d'eux la plus légere fatigue. *Je n'ai pas faim* diſent-ils ſans rien faire à qui veut les payer pour travailler.

C'eſt la condition de preſque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds où l'on vit à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre ſans poſſéder ſe repoſe & mandie, on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour une poſtérité. Le vice-général des mauvais gouvernemens, & ils le ſont preſque tous, eſt dans le code de légiſlation ſur la propriété. Ou il n'en faut point du tout, ou il faut le plus grand équilibre dans cette balance ſociale. Mais de toutes les ſociétés la plus deſtructive & la moins durable eſt celle d'une nation compoſée de propriétaires oiſifs & d'eſclaves pauvres & ſurchargés. Ce n'eſt bientôt qu'une fainéantiſe générale : cruautés, gibets & tortures d'une part; haines, poiſons & ſoulevemens de l'autre, ruine & deſtruction des deux; dépériſſement & diſſolution de la ſociété.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation qu'il fallut y ſuppléer par l'achat d'une race étrangere; mais ce ſupplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne eſt encore trop cher pour avoir été de quelque ſoulagement à l'inhumanité qu'il employe dans

le pays des Yncas. Elle n'en retire pas tout le profit qu'elle s'en propoſoit. Le gouvernement y a ſu mettre obſtacle par les monopoles & les taxes qu'il impoſa de tout tems ſur les vices comme ſur les vertus, ſur l induſtrie & la pareſſe, ſur les bons & les mauvais projets, ſur le droit d'exercer des vexations & la permiſſion de s'y ſouſtraire, ſur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix & le privilege, de les enfreindre ou les éluder. Indépendamment des droits exceſſifs mis ſur l'introduction des negres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege excluſif, d'une main étrangere; les faire arriver à travers des mers immenſes, des climats malſains; ſoutenir la dépenſe de pluſieurs débarquemens & embarquemens. La néceſſité plus forte que les obſtacles a cependant plus multiplié cette eſpece d hommes au Pérou qu'au Mexique : les Eſpagnols ſi trouvent auſſi en bien plus grand nombre, & voici pourquoi.

Au tems des premieres conquêtes, lorſque les émigrations étoient les plus frequentes, le pays des Yncas avoit une plus grande réputation de richeſſe que la nouvelle Eſpagne, & il en vint en effet pendant long-tems plus de tréſors. La paſſion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Caſtillans. Quoiqu'ils y fuſſent tous ou preſque tous paſſés avec l'eſpoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils ſe fixerent la plupart dans la colonie. Ils furent déterminés à ce parti par la douceur du climat, par la ſalubrité de l'air, par la bonté des denrées, avantages que le Mexique n'offroit pas également Il n'oppoſoit pas non plus les mêmes difficultés au retour, & ne permettoit pas

d'eſpérer une auſſi grande indépendance qu'en pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cuſco attira d'abord les conquérans en foule. Ils trouverent une ville immenſe ſituée à cent dix lieues de la mer dans un terrein fort inégal & ſur le penchant de pluſieurs colines dont le voiſinage n'offroit pas d'emplacement plus commode. Cette capitale auſſi ancienne que l'Empire n'avoit été d'abord qu'un amas de cabanes telles qu'on les trouve par-tout parmi les ſauvages ; mais elle s'étoit étendue & embellie avec le tems : aux paliſſades avoient ſuccédé des murs de terre qui avoient été remplacés par des matériaux plus ſolides. Les Péruviens ne s'aviſerent jamais, à la vérité, de faire cuire des briques ni des tuiles, quoiqu'ils en euſſent la matiere ſous leur main ; mais ils exécuterent des choſes moins commodes & plus difficiles. Le ſpectacle des torrens qu'ils voyoient ſe creuſer un lit dans les rochers, leur donna vraiſemblablement l'idée de ſe paſſer de fer pour tailler les pierres les plus dures. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, de même hauteur, & à les joindre parfaitement ſans aucune apparence de ciment. Mais les cailloux tranchans n'avoient pas autant de priſe & d'activité ſur le bois que ſur la pierre. Ces mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude ne ſurent jamais aſſembler une charpente par des mortaiſes, des tenons & des chevilles. Elle ne tenoit aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. Ils n'avoient jamais qu'un

étage; ils ne prenoient du jour que par la porte, & on n'y voyoit point cette ſuite de pieces qui forment nos appartemens. Ce n'étoient que des chambres détachées & ſéparées les unes des autres ſans communication.

La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du ſouverain, des princes de ſon ſang, des grands de ſon empire, conſiſtoit dans l'abondance de métaux prodigués par leur ornement. On diſtinguoit ſur-tout le temple du ſoleil dont les murailles étoient incruſtées ou l'ambriſſées d'or & d'argent, ornées de diverſes figures & chargées des idoles de tous les peuples que les Yncas avoient éclairés & ſoumis. Des moines libertins & fainéans ont proſtitué ces riches métaux à d'autres ſuperſtitions; remplacé les préjugés utiles du climat par des préjugés deſtructeurs; des erreurs naturelles & analogues au génie des habitans par des dogmes étrangers, abſurdes, ennemis de l'eſprit humain & contraires à toute ſociété. Par une ſuite de cette fatalité qui bouleverſe l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations, & jette ſucceſſivement autour du globe la lumiere des arts & les tenebres de l'ignorance, tranſplante ces hommes & les opinions comme les vents & les courans pouſſent les poiſſons & les herbes marines ſur les côtes, des moines bizarrement faſtueux, énervés à la fois de pareſſe & de volupté dorment inſolemment ſur les cendres des vertueux Yncas, au milieu d'un empire autrefois fortuné ſous ces légiſlateurs. Cette profanation n'empêche pas que les Péruviens qui déteſtent en général le ſéjour des villes parce qu'elles ſont habitées par des Eſpagnols, ne ſe fixent volontiers à Cuſco. Ils aiment encore à voir le lieu

reſpectable d'où partoient les ſaintes loix qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce ſouvenir leur inſpire de la fierté, & on les trouve moins abrutis ſur ce théâtre célébre que dans le reſte de l'Empire.

Au nord de la place étoit une fortereſſe dont les ruines cauſent encore de l'étonnement. On ne comprend pas comment, ſans outils de fer & ſans machine, les Péruviens avoient pu tirer de ſi grandes pierres de la carriere, les tranſporter dans les lieux où elles avoient été employées, & les faire arriver à une ſi grande élevation. Les ouvrages intérieurs de cette ſuperbe citadelle ſont preſqu'entierement détruits; mais ſes dehors très-bien conſervés feront regretter dans tous les tems qu'un peuple capable de ſi grandes choſes ait été exterminé.

A quatre lieues de cette fortereſſe eſt une vallée délicieuſe où les Yncas & les grands de l'Empire avoient leurs maiſons de campagne. Leurs débris ne permettent pas de douter qu'elles n'euſſent de l'étendue & de l'agrément. On y voyoit des bains dont les cuves & les tuyaux étoient d'or ou d'argent; des jardins remplis d'arbres avec des fleurs d'argent & des fruits d'or, où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; des champs de mays dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or. Si l'imagination n'ajoute rien à la vérité, qu'elle multitude d'arts & d'inventions le génie des Péruviens avoit créé, avant d'élever les plus riches métaux de la terre à ce dégré de ſoupleſſe & de fécondité pour l'imitation! Ce ſéjour enchanté conſerve ſi bien ſa réputation que les plus riches habitans de Cuſco croyent qu'il manque quelque choſe à leur bonheur, lorſqu'ils ne peuvent pas s'y procurer

quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la ſanté, & il eſt rare qu'ils ne s'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le ſoin de leur conſervation qui occupoit les Eſpagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richeſſes immenſes accumulées à Cuſco depuis quatre ſiecles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534 ſous les ordres de Sébaſtien de Belalcazar pour la ruine de Quito. Les autres villes de l'Empire furent parcourues avec le même eſprit de ravage ; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne ſe fixerent pas dans les établiſſemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes ſur ces côtes. Il n'y en avoit point. La ſtérilité du ſol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup ; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Piſco, Arica furent les rades que les Eſpagnols jugerent les plus convenables pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités proſpérérent en raiſon de leur poſition.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiſſons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & ſain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux ſi bien cultivés juſqu'alors par des peuples nombreux & floriſſans n'attirerent pas un ſeul regard. Bientôt ils ne préſentérent que le tableau déplorable d'un déſert affreux, & cette confuſion plus triſte & plus hideuſe que ne de-

voit l'être l'aſpect ſauvage de la terre avant l'origine des ſociétés. Le voyageur conduit par le haſard ou la curioſité dans ces plaines déſolées douta d'abord d'une ancienne proſpérité que tant de ruinés atteſtoient à ſes yeux. Son cœur ſe refuſoit à l'idée des crimes & des horreurs dont il voyoit les traces dans les reſtes de la dévaſtation ; mais il ne put s'empêcher d'en abhorrer les barbares & ſanguinaires auteurs, en ſongeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illuſions de la gloire au fanatiſme des conquêtes, mais à la ſtupide & vile cupidité de l'argent qu'on avoit ſacrifié tant de richeſſes plus réelles, une ſi grande population.

Cette ſoif inſatiable de l'or ſans égard aux ſubſiſtances, à la sûreté, à la politique décida ſeul de l'emplacement des établiſſemens nouveaux. Quelques-uns ſe ſont ſoutenus. Pluſieurs ſont tombés ; il s'en eſt formé d'autres. Tous ont ſuivi la découverte, la progreſſion, la décadence ; pour tout dire le ſort des mines auxquels ils étoient ſubordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de ſe procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guere vécu juſqu'alors que de mays, de fruits & de légumes où il n'entroit d'autre aſſaiſonnement que du ſel & du piment. Leurs liqueurs compoſées de différentes racines étoient plus variées. La chicha étoit la plus commune. C'eſt du mays trempé dans l'eau & retiré du vaſe lorſqu'il commence à pouſſer ſon germe. On le fait ſécher au ſoleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie eſt miſe avec de l'eau dans des grandes cruches. La fermentation ne ſe fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems.

Le grand inconvénient de cette boiſſon qui priſe avec peu de modération enivre sûrement, eſt de ne pouvoir pas ſe conſerver plus de huit jours ſans s'aigrir. Son goût eſt agréable, & reſſemble aſſez à celui du cidre. Elle eſt rafraîchiſſante, elle eſt nourriſſante, elle eſt appéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens de n'être jamais ſujets à des ſuppreſſions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boiſſons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne qui ſe multiplierent bientôt aſſez dans les ſables de la côte à Ica, à Piſco, à Naſca, à Moquequa, à Truxillo pour fournir les vins & les eaux-de-vie néceſſaire à la colonie. Les oliviers réuſſirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort ſupérieures à celles de la métropole. Les autres fruit furent tranſplantés avec le même ſuccès. Le ſucre réuſſi en particulier ſi bien qu'il n'y en a point dans l'univers qu'on puiſſe comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge ; & on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupédes naturaliſés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en reſtoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une ſubſiſtance meilleure & plus variée, les Eſpagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vêtu. Il devoit cette ſupériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir ſeul des animaux domeſtiques qui lui ſervoient à cet uſage, le Lama & le Paco. Le Lama eſt un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou ſix ; mais le cou

ſeul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un muſeau allongé, & les levres épaiſſes. Sa bouche n'a point de dents inciſives à la machoire ſupérieure. Il a les pieds forchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui ſert à s'accrocher dans les endroits eſcarpés où il aime à grimper. Une laine courte ſur le dos mais longue ſur les flancs & ſous le ventre fait partie de ſon utilité. Le mâle a cela de ſingulier que par la conformation & la poſition de ſon membre, il piſſe en arriere. Quoique très-laſcif, il s'accouple avec peine. Envain la femelle qui ſe proſterne pour le recevoir l'invite par ſes ſoupirs; ils ſont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, ſans pouvoir jouir, ſi l'homme ne les aide a remplir le vœu de la nature. Ainſi pluſieurs de nos animaux domeſtiques enchaînés, domptés, forcés, & contraints dans les mouvemens & les ſenſations les plus libres, perdent en de vains efforts dans des étables les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mamelles, jamais plus de deux petits & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant. ſon accroiſſement eſt prompt & ſa vie aſſez courte. A trois ans il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On employe les lamas comme les mulets à tranſporter ſur le dos des charges qui vont depuis le poids de cent cinquante livres juſqu'à deux cens cinquante. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais aſſuré; faiſant

quatre ou cinq lieues par jours dans des pays impraticables pour les autres animaux, deſcendant des ravines & graviſſant des rochers où les hommes ne peuvent les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prenent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a fait pour les hommes du climat où ils naiſſent ; doux & flegmatiques, meſurés & prudens comme les Amériquains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baiſſent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même attention & marchent. Ils broutent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant appuyés ſur la poitrine & les pieds répliés ſous le ventre. Le jeune ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces ; mais quand ils ſont excédés ou qu'ils ſuccombent ſous le faix, il eſt inutile de les arceler & de les frapper : ils s'obſtinent juſqu'à ſe tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne ſe défendent des pieds ni des dents ; & dans la fureur de l'indignation, ils ſe contentent de cracher à la face de ceux qui les inſultent une eſpece de ſalive que la colere rend âcre & mordicante au point de faire des empoules ſur la peau.

Le paco eſt au lama, ce que l'âne eſt au cheval, une eſpece s'accurſale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramaſſé ; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même temperament que le lama ; fait comme lui à porter des fardeaux, mais plus obſtiné dans ſes caprices peut-être parce qu'il eſt plus foible.

Les lamas & les pacos ſont d'autant plus utiles à l'homme que leurs ſervices ne lui coûte rien. Leurs fourure épaiſſe leur tient lieu de bât, le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant ſuffit à les nourrir & leur fournit une ſalive abondante & fraîche qui les diſpenſe de boire.

Parmi les lamas il y en a d'une eſpece ſauvage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domeſtiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à ſe raſſembler en troupe quelquefois de deux ou trois cens. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enſuite ſouffiant des narrines & henniſſant, ils courent tous enſemble au ſommet des montagnes. Ces animaux cherchent le nord, voyagent dans les glaces, ſéjournent un peu au-deſſus des neiges, craignant la chaleur de terres baſſes; vigoureux & nombreux dans les Sierras qui ſont les hauteurs des cordillieres; chétifs & rares dans les landes qui ſont au bas des montagnes. Quand on en fait la chaſſe pour avoir leur toiſon, s'ils gagnent leur rochers, les chaſſeurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes eſpece ſauvage de pacos aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige, & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celles des guanaços. Elle eſt d'une couleur de roſe ſeche & tellement fixée par la nature qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Elles ſont ſi timides que leur frayeur même les livre au chaſſeur. Des hommes les entourent & les pouſſent dans des défilés à l'iſſue

deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge ſur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur qu'elles reſtent attroupées & ſerrés l'une contre l'autre ſe laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco qui plus hardi ſaute par-deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale & ſur-tout aux plus hautes cordillieres qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique où ces montagnes s'abaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe ; mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux au Pérou même cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrenés. Cette conjecture de Monſieur de Buffon à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état que la philoſophie doit éclairer dans toutes les démarches.

La chair de lamas eſt bonne à manger quand ils ſont jeunes. La peau des vieux ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour des harnais. Les guanacos peuvent auſſi ſe manger; mais les vigognes ne ſont recherchées que pour leur toiſon & pour les bézoards qu'elles produiſent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes étoit utilement employée par les Péruviens avant la conquête. Cuſco en fabriquoit pour l'uſage de la cour des

tapiſſeries où on voyoit des fleurs, des oiſeaux, des arbres aſſez bien imités. Elle ſervoit ailleurs à faire des mantes qui couvroient tout le corps pardeſſus une chemiſe de coton. On les retrouſſoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux ornées d'émeraude, & le peuple avec des épines. Les mantes des gens conſidérables dans les pays chauds étoient de toile de coton aſſez fine & teinte de pluſieurs couleurs. Les gens du commun ſous le même climat n'avoient pour tout vêtement qu'une ceinture tiſſue défilemens d'écorce d'arbre qui couvroient dans les hommes & dans les femmes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppreſſion ſous laquelle ils gémiſſoient ne leur permettoit pas de ſuivre leur ancienne induſtrie, ils eurent recours à des mauvais draps d'Europe qu'on leur faiſoit payer fort cher. Lorſque l'or & l'argent qui avoient échappé à la rapacité des conquérans eurent été épuiſés, on penſa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après à cauſe du vuide qu'elles occaſionnoient dans les exportations de la métropole. L'impoſſibilité où ſe trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit conſentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas diſcontinué depuis, & ſe ſont perfectionnées autant qu'une tyrannie continuelle a pu le permettre.

On fabrique à Cuſco & ſur ſon tèrritoire avec de la laine de vigogne des bas, des mouchoirs de poche, des écharpes pour couvrir le

cou & l'eſtomac dans les pays froids. Ces ouvrages ſeroient plus multipliés ſi l'eſprit de deſtruction n'avoit pas porté ſur les animaux comme ſur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénérée de l'Europe ſert à faire des tapis & d'aſſez beaux draps. Les matieres inférieures ſont employées en couvertures de cheval qui ſervent ſouvent de lit aux voyageurs. On en fait ailleurs des ſerges, des droguets, toutes ſortes de draps groſſiers.

Cependant les grandes manufactures ſont dans la province de Quito. On y fabrique une quantité prodigieuſe de chapeaux, de draps communs, d'étamines & des bayettes. Elle a dû cet avantage à la perte de ſes mines que leur médiocrité a fait abandonner, & au bas prix de ſes denrées qui ſont d'une abondance extrême. Indépendamment de ſa conſommation, ſon induſtrie lui produiſoit autrefois annuellement un million de piaſtres. Avec ce ſecours elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de cultiver; le poiſſon ſec & ſalé qui lui venoit des côtes; le ſavon qui ſe fait à Truxillo avec la graiſſe des chevres qui s'y ſont extrêmement multipliées; le fer néceſſaire à ſon agriculture; tous les objets de luxe que lui fourniſſoit l'ancien monde. Ce commerce eſt diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems on avoit eu l'ambition de s'habiller de drap d'Europe connus dans toute l'Amérique ſous le nom de draps de Caſtille. Cette fantaiſie eſt devenue plus générale depuis que les vaiſſeaux de regiſtre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché a fait tomber celles du Quito qui s'eſt trouvé inſenſiblement dans une miſere extrême.

Il s'eſt vu forcé par ſes malheurs de renoncer à la conſommation des manufactures de luxe établies à Arequipa, à Cuſco & a Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaiſſelle pour les particuliers, d'argenterie pour les égliſes. Tous ces ouvrages ſont groſſierement travaillés & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guere plus de goût dans le galons, dans les broderies qui ſortent des mêmes atteliers. Il n'en eſt pas ainſi tout-à-fait des dentelles qui mêlées avec celles de l'Europe ont aſſez d'éclat. Cette induſtrie eſt communément entre les mains des religieuſes qui y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes Métiſſes des villes, qui avant de ſe marier paſſent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autre mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens; à faire avec de l'ivoire & du bois des morceaux de marqueterie & de ſépulture; à tracer des figures ſur du marbre trouvé à Cuenca ou ſur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui ſortent preſque tous de Cuſco ſervent à l'ornement des maiſons, des palais, des temples. Le deſſein n'en eſt pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne ſont pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui ſavent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modeles on en auroit fait au moins de bons copiſtes. Il fut porté à Rome ſur la fin du dernier ſiecle des ouvrages d'un peintre Péruvien nommé Michel de Saint-Jacques où les connoiſſeurs trouverent du génie.

Ces détails intéreſſeront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inſpirer quel-

que amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque eſtime pour une des plus belles inſtitutions qui ayent honoré l'eſpece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance univerſelle qui embraſſe toutes les nations & tous les âges ont éprouvé d'autres ſentimens accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ſes mines, ils doivent regarder comme très-frivole tout ce qui n'a pas un rapport direct, avec leur avidité. Elle diminueroit, elle ceſſeroit peut-être s'ils vouloient ſe retracer ſouvent ce qu'elle a coûté de crimes & de barbaries.

Sans connoître l'uſage des monnoies, les Péruviens connoiſſoient l'uſage de l'argent & de l'or. On en faiſoit des vaſes, des meubles, & de la vaiſſelle; des figures placées dans des niches qui repréſentoient des hommes & des animaux; des bas reliefs qui imitoient ſi parfaitement les herbes & les plantes, celles ſur-tout qui croiſſent ſur les murailles, qu'elles ſembloient y avoir pris naiſſance. On les réduiſoit même en petits grains plus fins que la ſemence de perle pour en couvrir les habillemens deſtinés aux jours de cérémonie. Indépendamment de ce que les torrens & le haſard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Eſpagnols ne nous ont point tranſmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du ſein de la terre. Leur orgueil qui nous a dérobé tant de connoiſſances précieuſes leur fit croire ſans doute qu'il n'y avoit rien dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare qui méritât d'être conſervé.

Cette indifférence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines ne s'étendit

pas

pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funeſtes en dégoûterent ceux que la paſſion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'induſtrie élevoit, il en détruiſoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel diſcrédit que pour qu'on ne les abonnât pas le gouvernement ſe vit forcé de ſe réduire au vingtieme de leur produit au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une eſpece ſinguliere qu'on n'a jamais vu ailleurs. Vers les côtes de la mer ou trouve dans les ſables des grands morceaux de ce métal. La phyſique qui ne penſe pas qu'ils ayent pu s'y former a eu recours aux tremblemens de terre ſi ordinaires dans cette partie de l'Amérique pour expliquer ce phénomene. Selon ſes conjectures, les feux ſouterreins qui occaſionnent ce grand accident de la nature ont aſſez d'activité pour fondre les métaux qui ſe rencontrent dans leurs foyers, & pour communiquer à la matiere liquifiée une chaleur qui puiſſe durer long-tems. Les métaux ainſi fondus doivent néceſſairement couler, & s'inſinuant dans les plus grandes cavités de la terre continuer à courir juſqu'à ce que s'étant refroidis ils ſe condenſent & reprennent leur premiere conſiſtance conjointement avec les corps étrangers qu'ils ont rencontrés.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & ſur les montagnes. Pluſieurs donnent de fauſſes eſpérances. Telle fut en particulier celle d'Aucun-

taya découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent preſque maſſif qui rendit d'abord pluſieurs millions, mais qui fut bientôt épuiſée.

D'autres qui avoient plus de profondeur ont été également abandonnées. Leur produit quoique égal à celui des premiers tems ne ſuffiſoit plus pour ſoutenir les dépenſes d'exploitation devenues tous les jours plus conſidérables. Les mines de Quito, du Cuſco, d'Arequipa ont éprouvé cette révolution que le tems réſerve à beaucoup d'autres encore.

Il en eſt un grand nombre de très-riches dont les eaux ſe ſont emparées. La diſpoſition du terrein qui du ſommet des Cordillieres va toujours en pente juſqu'à la mer du Sud a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient qu'avec plus de ſoin & d'intelligence on auroit pu ſouvent prévenir ou diminuer à être reparé dans quelques circonſtances. Un ſeul exemple ſuffira pour montrer qu'on peut lutter contre l'avarice de la nature quand elle nous cache ou nous retire ſes tréſors.

Joſeph Salcedo avoit découvert vers l'an 1660 non loin de la ville de Puno la mine de Laycacota. Elle étoit ſi abondante qu'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. La proſpérité, qui eſt le poiſon des petites ames, avoit ſi fort élevé celle du propriétaire de tant de richeſſes qu'il permettoit à tous les Eſpagnols qui venoient chercher fortune dans cette partie du nouveau monde de travailler quelques jours pour leur compte, ſans peſer ni meſurer le don qu'il leur faiſoit. Cette généroſité attira au tour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils ſe chargerent, & leur bienfaiteur qui n'avoit négligé aucun moyen de

prévenir & d'étouffer leurs diviſions ſanglantes fut pendu comme en étant auteur. Pendant qu'il étoit encore en priſon, l'eau gagna ſa mine. La ſuperſtition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On reſpecta long-tems cette idée de la vengeance céleſte. Mais enfin en 1740 Diego de Baena s'aſſocia avec d'autres perſonnes opulentes pour détourner les ſources qui avoient noyé tant de tréſors. Les travaux qu'exigeoit cette entrepriſe difficile n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans ſa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution, celle de Potoſi en particulier.

Tous ceux qui ont étudié l'hiſtoire du Pérou ſont inſtruits que lorſque les Eſpagnols eurent ſubjugué l'eſpace immenſe qui s'étend depuis Tumbez juſqu'à Cuſco, ils tournerent leur ambition vers les parties les plus éloignées de l'empire. Gonzale Pizarre s'avança en 1538 juſqu'à los Charcas qu'il ne réduiſit qu'après avoir éprouvé une aſſez grande réſiſtance. Cette vaſte contrée où étoit ſituée la mine de Porco, que les Yncas faiſoient exploiter acquit une nouvelle & plus grande célérité après que la mine de Potoſi y eût été découverte.

Un Indien nommé Hualpa qui en 1545 pourſuivoit des chevreuils ſaiſit pour eſcalader des rocs eſcarpés un arbriſſeau dont les racines ſe déracherent & laiſſerent appercevoir un lingot d'argent. L'Indien s'en ſervit pour ſes uſages & ne manqua pas de retourner à ſon tréſor toutes les fois que ſes beſoins ou ſes deſirs l'en ſollicitoient. Le changement arrivé dans ſa fortune fut remarqué par ſon compatriote Guanca au-

quel il avoua ſon ſecret. Les deux amis ne ſurent pas jouir de leur tréſor. Ils ſe brouillerent. L'indiſcret confident découvrit tout à ſon maître Villaroel, Eſpagnol établi dans le voiſinage. La mine fut reconnue & exploitée.

Cette premiere mine fut appellée la *découvreuſe* parce qu'elle fut l'occaſion de toutes les richeſſes qui ſe découvrirent dans la ſuite. Bientôt après on en trouva une ſeconde à laquelle on donna le nom de mine de *l'étain*; enſuite une troiſieme qui fut ſurnommée la *riche*, & enfin une quatrieme qui fut appellée *mendicta*. Il y en a beaucoup d'autres moins conſidérables. Les principales ſont dans la partie ſeptentrionale de la montagne & leur direction eſt du nord au ſud. Les plus habiles gens du Pérou ont obſervé que c'eſt en général la *direction* des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui ſe paſſoit au Potoſi ne tarda pas à ſe répendre; & bientôt il ſe forma au bas de la montagne une ville compoſée de ſoixante mille Indiens & de dix mille Eſpagnols. La ſtérilité du terroir ne retarda pas d'un inſtant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'induſtrie qui ſuit par-tout le cours de l'argent ne pouvoit mieux le trouver qu'à ſa ſource. Il eſt prouvé qu'en 1738 il étoit *ſorti par an* de ces mines quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piaſtres, ſans compter ce qui n'avoit pas été enregiſtré & qui s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont ſi fort diminué depuis ce tems-là que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autrefois.

La mine de Potoſi & toutes les mines de

l'Amérique méridionale employent pour purifier leur or & leur argent le mercure que leur fournit celle de Guançavelica. Le mercure ſe trouve en deux états différens dans le ſein de la terre : où il eſt tout pur & ſous la forme fluide qui lui eſt propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de ſa mine : ou bien il ſe trouve combiné avec le ſouffre, & alors il forme une ſubſtance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *Cinnabre*.

Juſqu'à la mine de mercure vierge découverte dans les derniers tems à Montpellier ſous les édifices de la ville même, & que pour cette raiſon on n'exploitera vraiſemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles ſont dans une vallée au pied des hautes montagnes appellées par les Romains *Alpes Juliæ*. Le haſard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur eſt d'environ neuf cens pieds. On y deſcend par des puits comme dans toutes les autres mines. Il y a ſous terre une infinité de galeries dont quelques-unes ſont ſi baſſes que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer ; & il y a des endroits où il fait ſi chaud que pour peu qu'on s'y arrête, on eſt dans une ſueur très-abondante. C'eſt de ces ſou terreins que l'on tire le mercure. Quelques pierres en ſont tellement remplies que lorſqu'on les briſe, cette ſubſtance en ſort ſous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve auſſi dans une eſpece d'argille. Quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & ſuinter ſi copieuſement au travers des rochers qui forment les voûtes des ſouterreins, qu'un homme

en a ſouvent recueilli juſqu'à trente-ſix livres en un jour.

Il y a quelques hommes paſſionnés pour le merveilleux qui préférent ce mercure à l'autre. C'eſt un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puiſſe employer, & dans la pharmacie & dans la métallurgie, eſt celui qui a été tiré du cinnabre. Pour ſéparer la combinaiſon faite par la nature du ſouffre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir néceſſairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'eſt ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du regule d'antimoine ou de la chaux, ou du ſel Alkali fixe. On tire cette derniere eſpece de mercure, de Hongrie, d'Eſclavonie, de Boheme, de la Carcuthie, du Frioul, de la Normandie; ſurtout d'Almaden en Eſpagne mine célébre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le ſervice des colonies Eſpagnoles avec celle de Guançavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint excluſif en 1571. A cette époque toutes le mines de mercure furent fermées, & on ſe borna à exploiter celle de Guançavelica dont le roi ſe réſerva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine eſt creuſée dans une montagne fort vaſte à ſoixante lieues de Lima. On voit dans ſes abîmes, des rues, des places, une chapelle où l'on célébre les myſteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent.

La terre qui contient le vif-argent de cette

mine eſt, dit un voyageur célebre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concaſſe, & on la met dans un fourneau de terre dont le chapiteau eſt une voûte en cul de four un peu ſphéroide. Elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre ſous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho* qui eſt plus propre à cette opération que toute autre matiere combuſtible, & que pour cette raiſon il eſt défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre échauffe tellement le minéral concaſſé que le viſ-argent en ſort volatiliſé en fumée. Mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en forme moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour caſſer, ſi on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux ; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour de Madrid mérite les mêmes

reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtere aſſez aveugle pour mettre des impôts ſur les inſtrumens de labourage.

La mine de Guançavelica qui communique généralement des mouvemens convulſifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne ſont guere moins mal-ſaines, ſont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité inſatiable ſont entaſſées nues dans des abîmes la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté, pour qu'il fût impoſſible de rien ſouſtraire à ſon inquiéte vigilance. S'il ſe trouve quelques malheureux qui ſurvivent long-tems à tant de barbaries, c'eſt l'uſage du coca qui les conſerve.

Le coca eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guere que de trois à quatre pieds. Son fruit, dont les grains ſecs ſervoient autrefois de monnoie au peuple comme le cacao aux Mexicains, eſt diſpoſé en grappes. Il eſt rouge lorſqu'il commence à mûrir, & noir lorſqu'il a atteint ſa maturité. La feuille molle d'un verd pâle, & aſſez ſemblable à celle du myrthe fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambi*; & quand elle ne rend plus de jus, ils la rejettent. Elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur eſtomac; elle ſoutient leur courage. Si ceux qui ſont enterrés dans les mines en manquent, ils ceſſent de travailler quelques moyens qu'on employe pour les y forcer. Auſſi leurs oppreſſeurs leur en fourniſſent-ils tant qu'ils veulent, en rabattant ſon prix ſur leur ſalaire journalier. Les environs de Cuſco fourniſſent le meilleur coca.

Cette plante, les autres productions du pays,

tous les fruits de l'induſtrie, ſe répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes ſituées ſur la côte ſont approviſionnées par des bâtimens convenables à ces mers toujours paiſibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman ſervent aux liaiſons qu'ont entre-elles pluſieurs provinces. La plus grande circulation ſe fait par le Guayaquil, la ſeule riviere navigable que la nature ait accordée au Pérou.

Sur ce fleuve qui prend ſa ſource dans les Cordillieres, les Eſpagnols bâtirent au tems de la conquête une ville aſſez conſidérable à ſix lieues de la mer, & à deux degrés, onze minutes vingt-une ſecondes de latitude auſtrale. Trois forts nouvellement élevés & défendus ſeulement par une garde bourgeoiſe la protegent. Ils ſont compoſés de groſſes pieces de bois diſpoſées en maniere de paliſſades. La nature du bois qui eſt à l'épreuve de l'eau convient à l'humidité du ſol.

Le territoire de Guayaquil offre une laine ſinguliere. L'arbre appellé ceibo qui la produit eſt haut & touffu. Son tronc eſt droit, ſes feuilles ſont rondes & médiocres. Elles environnent une petite fleur dans laquelle ſe ferme un cocon d'environ deux pouces de long ſur un pouce de diametre. Dès que ce cocon eſt mûr & ſec, il s'ouvre & laiſſe voir un flocon de laine un peu rouge, plus fine que le coton & preſque autant que la ſoie. Cette fineſſe a fait déſeſpérer juſqu'ici de la filer, & on s'eſt borné à l'employer dans les couchers. Mille expériences toutes heureuſes n'ont pas encore diſſipé le préjugé où ſont une infinité de gens que cette laine eſt trop froide pour être ſaine.

On trouve ſur cette côte auſſi-bien qu'à celle de Guatimala, les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme eſt attachée à des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une groſſe noix. On peut extraire la liqueur de cet animal des deux manieres. Les uns le tuent après l'avoir tiré de ſa coquille, le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue, ſéparent du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur & jettent le reſte. Quand cette manœuvre répétée ſur pluſieurs limaçons a donné une certaine quantité de liqueur ; on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération eſt faite. La couleur d'abord blanc de lait devient enſuite verte & n'eſt pourpre que lorſque le fil eſt ſec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode tirent en partie l'animal de ſa coquille, & en le comprimant lui font rendre une liqueur qui teint. On répéte juſqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement, cette opération. Si l'on continue, l'animal meurt à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puiſſe comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée. Elle réuſſit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la ſoie.

Outre ces objets de curioſité Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire des bœufs, des mulets, du ſel, du poiſſon ſalé ; une grande quantité de cacao de médiocre qualité à l'Europe, à la nouvelle Eſpagne, & le peu qui s'en conſomme au Pérou où on préfére généralement le punche & l'herbe du Paragay. C'eſt le chantier uni-

verſel de la mer du ſud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée ſur la terre qui offre ni d'auſſi beaux, ni autant de bois de conſtruction & de mâture. Le chanvre & le goudron qui lui manquent lui ſeroient aiſément fournis par le Chili & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus conſidérable encore, c'eſt l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt néceſſaire & le lieu de communication des montagnes du Pérou avec ſes vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandiſes que ces pays échangent paſſent par les mains de ſes négocians. Les plus gros vaiſſeaux s'arrêtent au port de l'iſle de Puna placée à l'entrée du golphe ; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever Guayaquil, dont la population eſt de vingt mille ames, n'a que de l'aiſance. Les fortunes y ont été ſucceſſivement renverſées par neuf incendies qu'on y a attribués au mécontentement des négres, & par des corſaires qui ont deux fois ſaccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funeſtes époques n'y ſont pas reſtées. Un climat où les chaleurs ſont intolérables toute l'année, où les pluies ſont continuelles pendant ſix mois, où des inſectes dangéreux & dégoûtans ne laiſſent pas un inſtant de tranquillité, où paroiſſent s'être réunies les maladies des températures les plus oppoſées, où on vit dans la crainte continuelle de perdre la vue : un tel climat n'eſt guere propre à fixer ſes habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis aſſez de bien pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oiſiveté & dans

les délices. Un goût qui eſt général dans l'empire conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou ſi renommée dans toutes les parties du monde eſt ſituée à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuſe, environ à égale diſtance de l'équateur & du tropique du ſud, comme pour réunir toutes les richeſſes & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vue ſe promene d'un côté ſur un océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues juſqu'aux Cordillieres. Le ſol de ſon territoire n'eſt qu'un amas de pierres à fuſil que la mer y a ſans doute entaſſées avec les ſiecles, mais couvertes d'une couche de terre à l'épaiſſeur d'un pied, que les eaux de ſource qu'on y trouve par-tout en creuſant y ont amenée des montagnes. Envain les Eſpagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer ; la théorie du globe & ſa conſtruction phyſique dépoſent contre une opinion que toutes les expériences démentent.

Des cannes à ſucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de ſel qui donnent au mouton un goût exquis, des menus grains deſtinés à élever des volailles qui ſont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les eſpeces, quelques autres cultures couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poiſſonneuſe acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuſe reſſource; mais un tremblement de terre y fit il y a près d'un ſiecle une ſi grande révolution que les ſemences pouriſſoient ſans germer. Après quarante ans de ſtérilité, le laboureur voyant le ſol s'améliorer voulut reprendre

ſes anciens travaux. Le Chili, qui par un privilege excluſif approviſionnoit Lima, s'oppoſa à la cultivation de ſon territoire; & la capitale de l'Eſpagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou de revivre de ſon propre fond.

Lima fondé il y a plus de deux ſiecles & bâtie par les deſtructeurs du Pérou a été renverſé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzieme du 28 octobre 1746 engloutit en trois minutes la ville, ſon port de Callao, tous les vaiſſeaux de la côte, avec trois cens millions de piaſtres, dit-on, en argent monnoyé, ouvré ou en lingots. Les eſprits tombés depuis long-tems comme en léthargie ont été reveillés par cette violente ſécouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation ont produit le travail & l'induſtrie. Lima, quoique moins riche, eſt actuellement plus agréable qu'en 1682 lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du duc de Palata des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien allignées, d'une largeur aiſée, avec de maiſons logeables, régulieres, & des édifices publics où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs ont été aſſervies & diſtribuées à la commodité des citoyens, à l'ornement des jardins, à la fertilité des campagnes.

Mais ces murs péchent par la ſolidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima d'anciennement bâtis ou jettés ſur la ſuperficie de la terre, ſans aucun ciment. Cependant ils ont réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays, quand ils les virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du

mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur des vaincus de prévoir que la terre elle-même les vengeroit de ſes dévaſtateurs ; mais deux ſiecles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le plaiſir d'avoir des maiſons commodes ou la vanité d'en élever d'eſpacieuſes, l'emporte encore ſur le danger d'en être écraſés.

Les fléaux de la nature qui ont introduit le beſoin des arts à Lima, n'y ont fait aucune heureuſe révolution dans les mœurs. La ſuperſtition qui regne généralement ſur toute la face de la domination Eſpagnole, tient au Pérou deux ſceptres dans les mains, l'un d'or pour la nation triomphante des uſurpateurs, & l'autre de fer pour les habitans eſclaves & dépouillés. Le ſcapulaire & le roſaire ſont toutes les marques de religion que les moines exigent des Eſpagnols. C'eſt ſur la couleur & la forme de ces livrées que le peuple & les grands fondent la proſpérité de leur fortune, le ſuccès de leurs intrigues amoureuſes, l'eſpérance de leur ſalut. L'habit religieux eſt la derniere reſſource des gens riches. Ils croient pieuſement que s'ils ſe font enterrer dans ce vêtement redoutable au démon, il ne viendra point dans leurs tombeaux s'emparer de leur ame. Si leurs cendres repoſent près de l'autel, ils eſpérent participer aux prieres & aux ſacrifices des prêtres beaucoup plus que les pauvres & les eſclaves. L'eſpérance d'une vie immortelle, la vanité d'éterniſer leur nom les engagent à léguer à des moines qui leur promettent l'un & l'autre une fortune dont ils ne peuvent plus jouir. Ils fruſtrent leurs propres familles d'un héritage bien ou mal acquis pour enrichir ces familles qui ſe ſont vouées à la

pauvreté depeur d'y être expoſées. Ainſi renverſant l'ordre des ſentimens, des idées & des choſes, ils aiment mieux réduire leurs enfans à une mendicité forcée que de ne pas laiſſer une partie de leurs richeſſes à des mendians volontaires. L'émulation de léguer à l'Egliſe eſt ſi naturelle à une nation qui traîne ſes préjugés dans tout l'univers, qu'au Pérou tous les biens fonds appartiennent au clergé ou en relevent par redevances. Tels ſont les fruits d'un monachiſme qui paroît être depuis long-tems l'eſprit national de ces caſtillans autrefois ſi redoutables.

Ces extravagances pourroient faire penſer que les créoles du Pérou ſont entierement abrutis. On ſe tromperoit. Ceux des montagnes ne manquent pas de pénétration, quoique ceux des vallées en ayent davantage. Les uns & les autres ſe croyent fort ſupérieurs aux Eſpagnols Européens qu'ils traitent entre-eux de *cavallos* c'eſt-à-dire bêtes.

Leur courage n'égale pas leur eſprit. Tous ces peuples ſont également ſoumis au gouvernement Eſpagnol quoique mécontens. Ils redoutent juſqu'au nom des officiers royaux. Quatre ſoldats envoyés par le vice-roi font trembler des villes entieres à quatre cens lieues de la capitale.

Cette timidité eſt le principe ou peut-être une ſuite de leur moleſſe. On les trouve occupés à boire de l'herbe du Paraguay, lorſqu'ils ne ſont pas chez des courtiſanes. On craindroit d'ôter des plaiſirs à l'amour en lui donnant des nœuds même légitimes. La plupart des habitans ſe marient derriere l'Egliſe, c'eſt leur expreſſion qui ſignifie vivre dans le concubinage. Les enfans iſſus de ce commerce héritent quand ils ſont reconnus par leur pere, & leur naiſſance alors ne retient

aucune tache. Les évêques excommunient tous les ans à Pâques les perſonnes engagées dans ces ſortes de liaiſons illégales ; mais leurs foudres tonnent envain contre l'amour, autoriſé par l'uſage, par la tolérance & l'exemple des Eccléſiaſtiques du ſecond ordre, par le climat qui réſiſte long-tems, & l'emporte à la fin ſur toutes les loix religieuſes ou civiles contraires à ſon influance.

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité : une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble ſe jetter dans les bras de l'amour ; elles ont tout ce qui regne ſans commander. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux ; c'eſt la petiteſſe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour ſe jetter à ceux d'une Péruvienne qui joint à l'artifice de les cacher d'habitude l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds, joignez une longue chevelure qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre ? Mais les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules, en forme de cercle, ſans boucles ni friſure. Elles n'y mettent pas le moindre ornement, pour les faire briller dans leur propre beauté. Les perles, les diamans ſont réſervés pour les pendans d'oreille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour briller ſur une plaque d'or

ſuſpendue

ſuſpendue au milieu du ſein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme ſans titre & ſans nobleſſe ne ſort guere dans toute ſa parure qu'elle n'étale en pierreries la valeur de vingt à trente mille piaſtres. Encore eſt-il du bel air d'affecter beaucoup d'indifférence par ces miſeres-là, d'en laiſſer perdre ou tomber ſans y prendre garde, en ſorte qu'il y ait toujours à y reparer ou ajouter.

Mais le plus agréable de tous les ornemens pour les yeux, c'eſt un habillement qui laiſſant à découvert le ſein & les épaules ne deſcend qu'à mi-jambe. Delà juſqu'à la cheville du pied pend une dentelle au travers de laquelle on voit pendre les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit; tout eſt ſurchargé des dentelles les plus fines. Une femme ne paroît guere en public ſans être accompagnée de trois ou quatre eſclaves Indiennes, en livrée comme les laquais & en dentelles comme ſa maîtreſſe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les ſurprend jamais ſans ambre. Elles s'en frottent ſur les oreilles. Elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque choſe au parfum naturel de fleurs. L'ambre eſt ſans doute une yvreſſe de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garniſſent leurs manches & quelquefois leur cheveux comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima où il ſe vend pour quatre à cinq mille piaſtres de fleurs les dames en caleches dorées acheter ce qu'il y a de plus rare, ſans regarder au prix, & les hommes en foule adorer & contempler ce que

la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le ſonge de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ſes délices qu'au Pérou ? C'eſt aux femmes qu'il appartient de les ſentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaiſirs celui de la muſique avec paſſion. De toutes parts on n'entend que des chanſons, des concerts de voix, & d'inſtrumens. Les bals ſont très-fréquens. On y danſe avec une légereté ſurprenante ; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds & ſur-tout aux inflexions du corps qui ſont les vrais mouvemens de la volupté, ſans parler de l'expreſſion du viſage qui eſt le premier accompagnement de la danſe. Si les bras aident à l'attitude, à l'enſemble ; c'eſt le corps ſans doute qui peut bien exprimer ce qu'il ſent. Dans les pays où les ſenſations ſont les plus vives, la danſe agira plus de pieds & du corps que des bras.

Tels ſont les plaiſirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de choſes qui relevent & conſervent leurs agrémens, elles ont un uſage auquel on a deſiré qu'elles vouluſſent renoncer ; c'eſt le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diametre, enveloppés d'un fil très-blanc d'où on les tire par degrés, à meſure qu'on uſe de ce tabac. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un inſtant. Cette pratique inconnue à Mexico, ſitué dans le fond des terres, ſous un ciel humide, au pied des montagnes, eſt néceſſaire à Lima pays voiſin de la mer, où le ſel corroſif d'un air chaud, ſec & ſans pluies agit ſur les dents & les gencives. Luſage

du tabac dont le ſel ſulphureux provoque une ſalivation modérée & continuelle eſt vraiſemblablement utile pour empêcher la déformation de la bouche. Ainſi le limpion n'eſt pas une dépravation de goût au Pérou comme le croyent trop communement ceux à qui la nature a refuſé l'eſprit d'obſervation.

Cette maſtication eſt ſur-tout d'uſage dans les lieux d'aſſemblée où les femmes reçoivent compagnie. C'eſt une chambre de parade où regne d'un côté tout le long du mur, une eſtrade d'un demi pied de haut ſur cinq ou ſix pieds de large. C'eſt-là que nonchalamment aſſiſes & les jambes croiſées ſur des tapis & des carreaux ſuperbes, elles paſſent les journées entieres, ſans changer de poſture même pour manger. On les ſert ſur des petites tables qui ſont toujours devant elles pour les ouvrages dont elles s'amuſent. Les hommes qu'elles admettent à leur converſation ſont aſſis ſur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs juſqu'à l'eſtrade qui eſt comme le ſanctuaire du culte & de l'idole. Les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniſſant le cérémonial, elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui éprouvent le plus leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles: tant la vertu ſe joint à une certaine fierté!

Les mœurs des Métis, des Mulâtres libres qui forment la plus grande population de Lima & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guere des mœurs des Eſpagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné & de ſe repoſer une partie de la journée, rend leur induſtrie fort chere. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode & ſoutienne leur luxe qui ordinairement eſt pouſſé fort loin. Leurs femmes en particulier ſe piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne ſortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang juſques dans leur chauſſure. Elles ſe preſſent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle qui a été rarement diminuée par l'éducation. Quoiqu'elles pouſſent l'imitation juſqu'à former des cercles, des aſſemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur reſſembler. Leurs mains approchent encore moins du ton de l'Eſpagnol Européen ou du Créole quoiqu'il y ait peu de merite réel ou d'adreſſe à le copier. Ils ſont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la ſociété, ſont rarement pouſſés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui ſe fait à Lima eſt exercé par les Eſpagnols dont le nombre eſt de quinze à ſeize mille. Les capitaux qu'ils y employent ſont immenſes. Il n'y a pas à la vérité plus de dix ou douze maiſons dont le fonds excéde cinq à ſix cens mille piaſtres; mais celle de cent à trois cens mille ſont communes & celles de cinquante à cent mille beaucoup d'avantage. Le deſir de jouir, la vanité de paroître, la paſſion d'orner les égliſes empêchent les fortunes

des Créoles de s'élever auſſi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Eſpagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie font voir qu'avec de l'activité & de l'économie on peut s'enrichir fort vîte. Les négocians qui ont beſoin de ſecours ſont sûrs d'en trouver dans la poſtérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles diſtinguées ont perpétué leur éclat à la faveur de leurs majorats & par les ſeuls revenus de leurs biens fonds, la plupart ne ſe ſont ſoutenues qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'induſtrie ſi digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puiſſance & l'activité ne leur a pas paru déroger à leur nobleſſe ; & ſur ce point unique elles ont abandonné les idées fauſſes & romaneſques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenſes dépôts qui viennent de l'intérieur des terres ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les Provinces du Pérou ne ceſſent de faire ſoit entr'elles, ſoit avec le Mexique & le Chily, ſoit avec le métropole.

Le détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voie ouverte pour cette derniere liaiſon. La longueur du trajet, la frayeur qu'inſpiroient des mers orageuſes & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impoſſibilité de trouver un aſile dans des événemens malheureux; d'autres conſidérations peut-être tournerent toutes les vues vers Panama.

Cette ville, qui avoit été la porte par où on étoit entré au Pérou, eſt ſituée à huit dégrés cinquante-ſept minutes quarante-huit ſecondes & demie de latitude nord. Elle s'étoit élevée à une grande proſpérité lorſqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu

plus avantageux à quatre ou cinq mille de ſa premiere place. Son port nommé Perico eſt très-sûr. Il eſt formé par un archipel de quarante-huit petites iſles, & peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place peu de tems après ſa fondation devint la capitale du royaume de Terre-ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le compoſoient donnerent d'abord quelques eſpérances. Cette proſpérité s'évanouit comme un éclair. Les ſauvages du Darien recouvrerent leur indépendance, & les mines des deux autres provinces ne ſe trouverent ni aſſez abondantes, ni d'aſſez bon aloi pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou ſix bourgades où l'on voit quelques Européens très-miſérables & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eſt parvenu à fixer, forment tout cet état que les Eſpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eſt généralement ſtérile, malſain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche ſe fait dans les iſles du golphe. La plupart des habitans y employent ceux de leurs négres qui ſont bons nageurs & qui ont la reſpiration longue. Ces eſclaves après avoir mis autour de leur corps une corde attachée à une chaloupe, & s'être chargés d'un petit poids pour enfoncer plus aiſément, plongent dans la mer. Arrivés au fond, ils arrachent des huitres qu'ils mettent ſous leurs bras, qu'ils tiennent dans leurs mains, ou même dans la bouche ſuivant leur capacité. Ils replongent de nouveau. Cet exercice violent continue juſqu'à l'épuiſement des forces ou du courage des plongeurs.

Chaque négre eſt taxé à un nombre d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, où la perle n'eſt

pas figée ne ſont pas comptées. Ce qu'il prend au delà de la taxe qu'on lui a compoſée lui appartient. Il peut le vendre à qui bon lui ſemble ; mais pour l'ordinaire, il le céde à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangéreuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs qu'ils peuvent ſaiſir. Le *mantas* qui tire ſon nom de ſa figure les enveloppe, les roule dans ſon corps comme dans une couverture & les étouffe à force de les preſſer. Il reſſemble à la raie, mais il eſt beaucoup plus gros. Pour ſe défendre contre un ennemi ſi redoutable, chaque pêcheur eſt armé d'une eſpece de poignard. Dès qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe & le met en fuite. Les négres qui ont l'inſpection ſur les autres eſclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent pas d'avertir le plongeur en ſecouant la corde qu'il a autour du corps. Souvent même ils ſe jettent tout armés dans les flots pour le ſecourir ; mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périſſe toujours quelques pêcheurs & qu'il n'y en ait un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe en concurrence avec celles de la Margueritte de Roncheria & de l'Indoſtan. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus

avantageux que le premier. On les porte au Pérou où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant infiniment moins contribué à donner de la célébrité à Panama que l'avantage dont il a joui long-tems d'être l'entrepôt de toutes les productions du pays des Yncas deſtinées pour l'ancien monde. Ces richeſſes arrivées par une flotille étoient portées, les unes à dos de mulet les autres par le chagre à Porto-belo ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſthme qui ſépare les deux mers.

Quoique la poſition de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 des débris de nombre de Dios. Elle eſt diſpoſée en forme de croiſſant ſur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruiſit en 1740, paroît offrir une entrée large de ſix cens toiſes; mais elle eſt tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle ſe trouve réduite à un canal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-belo eſt ſi connue qu'on a ſurnommé cette ville le tombeau des Eſpagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726 auroient été trop foibles pour regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il eſt honteux d'être réduit à y habiter. On n'y voit que quelques négres, quelques

mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiecle aucune femme n'avoit oſé y accoucher. Elle auroit cru vouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du nouveau monde perdent leur fécondité en arrivant à Porto-belo; & à en juger par leur rareté, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas ſans fondement. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que Portobelo ne devint le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais exiſté. Tandis que les richeſſes du nouveau monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne & connus ſous le nom de galions s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, de commodité de luxe qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Auſſi-tôt les députés des deux commerces munis des liſtes de ce qui étoit à vendre, de ce qu'on vouloit acheter regloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Pa-

nama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſéque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. Il arrivoit delà qu'on gagnoit quelquefois cinq cens pour cent ſur des bagatelles, tandis que ce qui étoit le plus précieux ne rendoit que cent pour cent qui étoit le moindre bénéfice qu'on pût faire. L'habilité des agens conſiſtoit à ſi bien faire leurs combinaiſons que la cargaiſon apportée d'Europe abſorbât tous les tréſors venus du Pérou. On regardoit la foire comme mauvaiſe lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes invendues faute d'argent ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négocians Eſpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du ſud, & aux négocians Péruviens de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

On n'avoit pas plutôt arrêté les prix que les négociations commençoient entre les particuliers. Elles n'étoient ni longues ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Les échanges ſe faiſoient avec tant de bonne foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes de piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des balots. L'expérience juſtifia toujours cette droiture, cette élévation. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Tout étoit exactement reſtitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654 un événement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire avoient un cinquieme d'alliage. La perte fut ſupportée par les commerçans Eſpagnols; mais comme le tréſorier de la monnoie de Lima

fut reconnu pour auteur de cette malverſation, la réputation des marchands Péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, ſe tenoit réguliérement. On voit par des actes de 1595 que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plutard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628 juſqu'au 3 Juin 1645 prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, dix, quelquefois même de huit mois, avec vingt, trente, quarante millions de piaſtres en or, en argent & en marchandiſes.

Cette proſpérité continua ſans interruption juſqu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande conſidérable qui juſqu'alors avoit été peu de choſe. Le ſac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des ſuites encore plus funeſtes. Le Pérou qui y envoyoit ſes fonds d'avance ne les y fit plus paſſer qu'après l'arrivée des galions à Carthagene. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les ſuites du nouvel arrangement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Eſpagne. Les Ecoſſois porterent en 1698 dans le golphe de Darien douze cens hommes de débarquement: leur projet étoit de gagner la confiance des ſauvages que les Caſtillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils déteſtoient, de former un établiſſement ſur leur territoire, de rompre la communication de Carthagene avec Porto-belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces

avec celles de la Jamaïque pour prendre une ſupériorité décidée dans cette partie du nouveau monde. Ce plan qui n'avoit rien de chimérique fut dérangé par des maladies qui détruiſirent la colonie naiſſante, & par la politique de l'Angleterre qui craignoit qu'un ſuccès de cette nature ne retardât, n'empêchât même l'union des deux royaumes qu'elle méditoit déja & qui fut en effet effectuée quelque-tems après.

On eut à peine le tems de ſe réjouir de cet heureux haſard. L'élévation d'un prince François ſur le trône de Charlequint alluma une guerre générale, & dès les premieres hoſtilités les galions furent brûlés dans le port de Vigo où l'impoſſibilité de gagner Cadix les avoit forcés de ſe refugier. La communication de l'Eſpagne avec Porto-belo fut alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaiſons directes & ſuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrech de qui on eſpéroit la fin du déſordre y mit le comble. Philippe V qui recevoit la loi ſe vit réduit à retirer le traité de Laſſiento aux François qui malheureux dans tous les cours de la guerre & peu inſtruits alors dans le commerce maritime, en jouiſſoient depuis 1702 avec peu d'avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud qui exerça le privilege devoit fournir quatre mille huit cens Afriquains, & payer au roi d'Eſpagne pour ſon droit trente-trois piaſtres & demie par tête de négre. Elle n'étoit obligée de donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au-deſſus de ce nombre pendant les vingt-cinq premieres années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'emporter au-delà de ce qui étoit ſpécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe ſur des bâtimens de cent cinquante tonneaux dans les pays du Nord, des habits, des médicamens, des proviſions, des agrêts pour ſes eſclaves, ſes facteurs & ſes navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandiſes aux vaiſſeaux Eſpagnols qui en auroient beſoin pour leur retour.

A cauſe de l'éloignement, la compagnie étoit autoriſée à bâtir des maiſons ſur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voiſinage de ſes comptoirs, à les faire cultiver par des négres ou par des naturels du pays. C'eſt-à-dire à s'emparer de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de fréter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte des bâtimens de quatre cens tonneaux pour tranſporter ſes négres ſur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à ſon gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ſes ventes en denrées, en or, en argent ſans être aſſujettie à aucun droit d'entrée ou de ſortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-belo & faire paſſer delà à Panama tout ce qui étoit néceſſaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces ſacrifices duſſent beaucoup coûter à l'Eſpagne, l'Angleterre qui ſavoit profiter de ſa ſupériorité lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permiſſion d'envoyer tous les ans un vaiſſeau chargé de marchandiſes à la foire de Porto-belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux au lieu de cinq cens qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras inſéparables d'un armement. Quatre ou cinq bâtimens qui

le ſuivoient fourniſſoient à ſes beſoins, & ſubſtituoient ſouvent des marchandiſes à celles qui étoient vendues. Les gallions écraſés par cette concurrence l'étoient encore par tout ce que les Anglois verſoient dans les ports où ils portoient des négres. Enfin il fut impoſſible après l'expédition de 1737 de ſoutenir plus long-tems ce commerce ; & on vit finir ces fameuſes foires ſi enviées de nations, quoiqu'on pût les regarder comme le tréſor commun de tous les peuples. Depuis cette époque Panama & Porto-belo ont infiniment déchu. Ces deux villes ne ſervent plus que de paſſage aux négres qui ſont portés dans la mer du Sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languiſſant. Les affaires plus conſidérables ont pris une autre direction.

On ſait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte ſon nom. Il eſt ſitué entre le cinquante-troiſieme & le cinquante-quatrieme dégrés de latitude, & il ſépare la partie la plus méridionale de l'Amérique de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fut long-tems le ſeul paſſage connu pour arriver à la mer du ſud, les dangers qu'on y courroit l'y firent preſque oublier. La hardieſſe du célebre navigateur Drak qui porta par cette voie le ravage ſur les côtes du Pérou, détermina les Eſpagnols à former en 1582 au détroit de Magellan un établiſſement deſtiné à devenir la clef de cette partie du nouveau monde. La nouvelle colonie périt toute entiere faute de vivres. Trois ans après il n'y reſtoit que Fernando Gomez que le corſaire Anglois Thomas Candish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan ceſſa bientôt d'être la route des pirates que leur avidité conduiſoit dans ces régions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la ſuite le chemin que ſuivirent les ennemis de l'Eſpagne qui vouloient paſſer dans la mer du ſud. Il fut encore plus fréquenté par les vaiſſeaux François durant la guerre qui boulverſa l'Europe au commencement du ſiecle. L'impoſſibilité où ſe trouvoit Philippe V d'approviſionner lui-même ſes colonies enhardit les ſujets de ſon ayeul à aller au Pérou. Le beſoin où on étoit de toutes choſes les fit recevoir avec joie, & ils gagnerent dans les premiers tems juſqu'à huit cens pour cent. Ces profits énormes ne ſe ſoutinrent pas. La concurrence à la fin fut ſi conſidérable, les marchandiſes tomberent dans un tel aviliſſement qu'il fut impoſſible de les vendre, & que pluſieurs armateurs les brûlent pour n'être pas réduits à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à ſe rétablir; & ces négocians étrangers faiſoient des bénéfices aſſez conſidérables lorſque la cour de Madrid prit en 1718 des meſures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du ſud par le cap de Horn. Les Eſpagnols les reprirent eux-mêmes en 1740 avec une utilité médiocre. Ils ſe flatoient qu'à l'expiration du traité de Laſſiento le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les ſuites ont dû les déſabuſer. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de Vigogne, de cacao qu'elle n'en donnoit; & ſes mines ſe ſont trouvées ſi

conſidérablement diminuées que les retours annuels en or & en argent n'ont pas paſſé trois millions deux cens cinquante mille piaſtres. Il n'y a eu même rien dans cette ſomme pour le gouvernement, parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ſes autres établiſſemens, les frais d'adminiſtration ont tout abſorbé.

Les affaires ne ſont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle Grénade qui eſt un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination formée en 1718 s'étend ſur la mer du ſud depuis Panama juſqu'au golphe de Guayaquil; ſur la mer du nord depuis le Mexique juſqu'à Lorenoque; & elle s'enfonce ſi avant dans les terres qu'elle embraſſe le royaume de Quieto.

L'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale eſt en général rempli de montagnes, couvert d'épaiſſes forêts, & le plus communément ſtérile. Les Eſpagnols le trouverent habité par une infinité de nations peu nombreuſes, la plupart errantes, preſque toutes féroces & pareſſeuſes. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voiſins. Loin des grandes rivieres on faiſoit quelquefois vingt, trente & quarante lieues ſans trouver une cabane. Depuis la conquête, cette foible population n'a guere diminué, parce qu'il ne s'eſt point établi de culture meurtriere, & que les peuples ſoumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre choſe d'eux que le tribut qu'on leur a impoſé. Les uns le payent en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les tor-

rens ou ſur les rivieres. Il y en a même qui rempliſſent cette eſpece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font ſur quelques marchandiſes d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été aſſujettis.

A l'extrêmité de ces immenſes contrées, qui ne ſont ni ne peuvent être la plupart fort abondantes en productions précieuſes, eſt le vaſte pays de Quito qui faiſoit autrefois une partie très-conſidérable de l'empire des Yncas. Sa ſituation l'a fait incorporer à ce que les Eſpagnols appellent le nouveau royaume. L'eſpace le mieux peuplé de cette agréable province eſt celui que laiſſent entre-elles les deux Cordillieres, ces montagnes devenues ſi célébres dans l'hiſtoire des ſciences depuis qu'elles ont ſervi pour ainſi dire d'échelle & de théâtre pour obſerver la terre, pour meſurer & déterminer ſa figure.

Au centre de la Zone torride, ſous l'équateur même, on jouit ſans ceſſe de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un pays que le ſoleil embraſſe d'une ceinture de feu. On le préfére au climat des zones tempérées, où le changement des ſaiſons fait éprouver des ſenſations trop oppoſées pour n'être pas fâcheuſes par leur inégalité même. La nature ſemble avoir réuni ſous la ligne qui couvre tant de mers & ſi peu de terre un concours de choſes qui ſervent à tempérer l'ardeur du ſoleil dans un climat qui eſt pour ainſi dire un foyer de réflexion pour ſes feux : l'élévation du globe dans cette ſommité de ſa ſphere ; le voiſinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenſes & toujours couvertes de neiges ; des vents continuels qui rafraîchiſſent les campagnes toute l'année, en

interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de ſéjour auſſi agréable que le territoire de Quito, ſi tant d'avantages n'étoient balancés par des inconvéniens, dans un pays où la terre en équilibre ſur ſon centre de gravité ſemble participer également aux torrens de bien & de mal que la nature verſe ſur les humains.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée preſque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air ſe couvre de ſombres nuages qui ſe convertiſſent bientôt en orages. Tout reluit, tout paroît embraſé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas épouventable. Il s'y joint ſouvent d'affreux tremblemens. Quelquefois l'uniformité de cette alternative eſt un peu changée. Si ce changement vient à rendre le tems conſtant pendant quinze jours, ſoit de pluie ou d'un ſoleil ardent, la conſternation eſt univerſelle. L'excès de l'humidité ruine les ſemences, & la ſechereſſe produit des maladies dangéreuſes.

Mais hormis ces contretems qui ſont fort rares, le climat de Quito eſt un des plus ſains. L'air y eſt généralement ſi pur qu'on n'y connoît pas ces inſectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes preſque générales, on s'en reſſent peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée vieilliſſent également ſans danger & ſans incommodité.

La fertilité du terroir répond à tant d'avanges. L'humidité & l'action du ſoleil étant continuelles & toujours ſuffiſantes pour dévélopper

& fortifier les germes, on a continuellement ſous les yeux l'agréable tableau des trois belles ſaiſon de l'année : à meſure que l'herbe ſeche, il en revient d'autre, & le mail des prairies eſt à peine tombé qu'on le voit renaître. Les arbres ſont ſans ceſſe couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes, ſans ceſſe chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les dégrés de dévéloppement qui vont de la naiſſance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progreſſions d'une fécondité toujours renaiſſante. On voit d'un ſeul coup d'œil germer les ſemences nouvelles, d'autres grandir & ſe hériſſer d'épies, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber ſous la faux du moiſſonneur. Toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété conſtante dépend de la ſituation des montagnes, des collines, des plaines & de vallées.

L'abondance du bled du mays, du ſucre, des troupeaux, de toutes les denrées & le bas prix où les tient néceſſairement l'impoſſibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oiſiveté, dans les plus grands excès la province entiere, ſur-tout la capitale.

Quito conquis par les Eſpagnols en 1534 & bâti ſur le penchant de la célébre montagne de Pichincha dans les Cordillieres, peut avoir cinquante mille habitans tous livrés à une débauche honteuſe & habituelle. Quoique ces mœurs ſoient aſſez communes dans toutes les colonies Eſpagnoles, nulle part ailleurs elles n'ont été pouſſées à cet excès de corruption. Le jeu remplit les intervalles. Cette paſſion eſt ſi générale que les perſonnes les plus conſidérables y

ruinent leurs affaires, que ceux d'un moindre rang y perdent leurs habits, les habits mêmes de ls femmes. L'ivrognerie dont on ne ſoupçonneroit pas une nation naturellement ſi ſobre comble la meſure du déſordre. Les fortunes n'étant pas aſſez conſidérables pour permettre les excès du vin qui vient de fort loin, on ſe livre avec fureur au maté, liqueur compoſée de l'herbe du Paraguay, de ſucre, de citron & de fleurs odoriférantes. On joint avec profuſion à cette boiſſon, l'eau-de-vie de ſucre qui eſt fort commune. Les plus pauvres Métis, les Indiens, le peu qu'il y a de noirs dans un pays ſi éloigné des mers noyent leur raiſon dans la chicha.

La métropole ne ceſſe d'accuſer cette dépravation de mœurs & de la miſere qu'elle engendre d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on exploita après la conquête, & d'avoir fait négliger celles qui ont été découvertes depuis. Elle gémit ſur-tout de ce qu'aucune des dix-huit veines qui furent trouvées en 1728 dans la juriſdiction de Riobamba n'a jamais été ſuivie. La province pourroit, dit-on, ſe livrer à ce genre d'induſtrie avec d'autant plus de ſuccès qu'elle eſt peuplée en Indiens & en Eſpagnols qu'aucune autre contrée du nouveau monde, & qu'elle tire de ſon ſein une prodigieuſe abondance d'excellens vivres qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin & à très-grand frais. Alors cette contrée autrefois ſi opulente pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la diſpoſition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de ſon agriculture & de ſes manufactures.

Les Eſpagnols nés à Quito, & la plupart de ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouver-

ner trouvent ces reproches mal fondés. Ils penſent communément que les mines de cette province ne ſont pas aſſez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il ſeroit téméraire de prononcer ſur cette conteſtation. Cependant pour peu qu'on veuille ſe rappeller la paſſion que ce peuple conquérant a toujours montré pour ce genre de richeſſes, qui ſans aucun travail de ſa part ne lui a coûté que le ſang de ceux qui le poſſédoient, on préſuméra qu'il n'y a qu'une entiere impoſſibilité fondée ſur l'expérience qui puiſſe déterminer cette nation à ſe refuſer à ſon attrait naturel & aux preſſantes ſollicitations de la métropole.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que le Quito ne fournit au commerce d'Eſpagne que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede a rarement plus de deux toiſes & demi de haut. Son tronc & ſes branches ſont d'une groſſeur proportionnée. Il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & ſe reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa ſeule partie précieuſe, c'eſt ſon écorce dont on le dépouille, & à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire ſécher. On a préféré la plus épaiſſe juſqu'à ce que des analyſes ſavantes faites en Angleterre & des expériences répétées ayent démontré que la plus légere avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne ſe trouvoit que ſur le territoire de Loja ville fondée en 1746, par le capitaine Alonſo de Mercadillo. Le plus eſtimé étoit celui qui croiſſoit à deux lieues au ſud de la place ſur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de quarante ans que les négocians ſe faiſoient donner par

des notaires un certificat qui faiſoit foi que l'écorce qu'ils achetoient étoit de ce lieu devenu célébre. Le même arbre a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuença & dans quelque autres lieux tous de la province d'Equito.

Le quinquina dont on venoit de faire d'heureuſes épreuves à Lima fut connu vers l'an 1639 à Rome. Les Jéſuites qui l'y avoient porté le diſtribuerent gratuitement aux pauvres, & le vendirent au poids de l'argent aux riches. L'année ſuivante Jean de Vega medécin d'une vice-reine du Pérou qui en avoit reſſenti les ſalutaires effets l'établit en Eſpagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, & elle ſe ſoutint juſqu'à ce que les habitans de Loja ne pouvant pas fournir aux demandes qu'on leur faiſoit, s'aviſerent de mêler pluſieurs écorces différentes à celle qui étoit ſi recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conſéquent ſon prix. Les meſures que prit la cour de Madrid pour remédier à un déſordre ſi criant n'eurent pas un ſuccès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production ſi commune, qu'il ne paroît pas vraiſemblable qu'on continue à la falſifier.

C'eſt une opinion généralement reçue que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'uſage du quinquina. Ils le faiſoient, dit-on, infuſer dans l'eau pendant un jour, & donnoient la liqueur à boire au malade ſans le marc. La crainte d'indiquer aux Eſpagnols leurs tyrans un remede ſi ſalutaire les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient ſi bien perdu le ſouvenir qu'ils penſoient que l'Europe ne l'employoit que dans

ſes teintures. Juſſieu botaniſte francois leur ouvrit les yeux il y a environ vingt ans. Il leur apprit à diſtinguer les médiocres eſpeces de quinquina des bonnes, des excellentes ; & les accoutuma à recourir comme nous à la vertu ſpécifique contre les fievres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été ſi docile aux inſtructions des hommes ſi éclairés qui ont voulu lui perſuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province abſolument de la même qualité que celle de la nouvelle Eſpagne. Elle eſt employée toute entiere dans les manufactures de Loja & de Cuença, ce qui aſſure la ſupériorité à leur étoffes & à leur tapis ſur ceux de Quito où on n'en fait pas uſage. Si les Eſpagnols peuvent jamais ſortir de leur inaction pour ſuivre ce genre d'induſtrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on groſſira ſi l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des Cordilleres ſont ſitués le pays de Quixos & celui de Macas qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-miſerables. La prèmiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la ſeconde a ceſſé de l'être depuis que le ſoulevement des Indiens à fait abandonner les riches mines qu'on y exploitoit. L'une & l'autre produiſent de la cannelle qui eſt d'un uſage commun dans le Pérou & qui pourroit s'étendre beaucoup plus loin, ſi on vouloit ſe donner les ſoins néceſſaires. Cette cannelle, quoique viſiblement de la même nature que celle de Ceylan, lui eſt actuellement fort inférieure ; mais peut-être parviendroit-on à lui ôter ce qu'elle a de

défectueux. Nous ſerions d'autant plus portés à le penſer que l'arbre qui l'a produit, lorſqu'il eſt dans un terrein bien découvert, éloigné d'autres plantes qui le couvrent communément de leur ombre, débarraſſé de racines étrangeres qui pourroient lui dérober la nourriture dont il a beſoin pour donner au fruit ſa perfection, offre une écorce dont l'odeur & le goût ne la cédent pas à celle de l'Aſie, ſoit qu'elle n'ait pas moins de vertu réelle ou qu'elle doive ce mérite à l'avantage d'être plus fraîchement ceuillie. On peut ajouter qu'il faut être bien connoiſſeur, pour diſtinguer l'huile de cannelle venue de Quito de celle qui nous arrive des Indes Orientales.

En attendant que le Quito ouvre les yeux ſur ſes avantages naturels, les richeſſes de la nouvelle Grenade ſont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquiſes en 1536. La Stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquiſition; mais on ne tarda pas à faire des découvertes qui leur donnerent un grand prix. Il fut trouvé une infinité de mines d'or, d'autant plus précieuſes, que l'exploitation n'en eſt, ni chere, ni difficile, ni dangéreuſe.

Dans la plupart des mines, le mineral ſe trouve envéloppé de tant d'autres matieres métalliques, qu'il faut employer le mercure pour faire la ſéparation. Il en eſt où l'or eſt incruſté dans des pierres ſi dures que l'enclume & la calcination ne peuvent les briſer qu'avec des dépenſes extraordinaires, on eſt réduit à la néceſſité de les abandonner. Dans quelques-unes, l'or eſt ſi bien mêlé avec le tombac, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer.

Au Choco, au Popayan ſur-tout le minéral ſe trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils ſont portés tous enſemble dans un grand réſervoir où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette maſſe bientôt changée en boue eſt remuée juſqu'à ce que les parties les plus légeres ſoient ſorties du réſervoir par un autre conduit qui ſert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le reſervoir, prennent les matieres peſantes c'eſt-à-dire le ſable & le métal qui ſont reſtés au fond, & les mettent enſemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à ſeparer les matieres les plus légeres des plus peſantes. Enfin il ne reſte au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec leſquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre ; quelquefois en grains de différentes groſſeurs. La même opération ſe répéte dans un ſecond & troiſieme réſervoir placés au deſſous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier baſſin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers eſt employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils ſont le partage d'environ huit mille noirs. Ces eſclaves qui ne ſont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, ſont réſervés pour les mines qui ſont à la ſuperficie de la terre. Par-tout où ils peuvent être employés ſans riſque de leur vie on les préfére à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & ſur-

tout de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'uſage univerſel au Popayan & au Cocho eſt qu'ils rendent chaque jour à leur maître une demi-once d'or. Ce qu'ils en peuvent ramaſſer pardelà leur appartient; ainſi qu'à ce qu'ils trouvent les fêtes & les dimanches qu'on leur abandonne entierement, mais à condition qu'ils ſe nourriront ce jour là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus ſages, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur liberté. Lorſqu'ils l'ont obtenue ils mêlent leurs ſang avec celui des Eſpagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de ſon induſtrie eſt porté à Santa-Fé-de Bogota bâti en 1536 par Gonſalve Ximenés de Queſeda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du nord par la riviere de la Magdelaine, dans le même tems préciſement que Sébaſtien de Belalcazar y deſcendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans de grands démêlés qui ſe terminerent à l'avantage de Queſeda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où ſe formerent ſucceſſivement les villes de Marequita, de Pampelune de Tocayma, & quelques autres moins conſidérables.

Les hiſtoriens Eſpagnols parlent avec enthouſiaſme de la quantité d'émeraudes & d'argent qu'on tira d'abord de cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des ſommes qui étonnent les imaginations les mieux formées pour les merveilleux. Jamais peut-être l'exageration n'a été pouſſée plus loin. Si la réalité avoit ſeulement approché des fables qu'on a débitées, les Colons ſe ſeroient multipliés à pro-

portion des richeſſes comme il eſt arrivé dans tous les établiſſemens dont l'opulence n'eſt pas conteſtée. Cette population n'exiſte pas, & on ne peut citer aucune époque où il ſe fait des émigrations ſenſibles.

Mais quelle que ſoit la raiſon du dépériſſement de ces lieux autrefois ſi renommés, ils ſont tombés dans une profonde obſcurité, depuis que les mines de leur territoire ne ſont plus exploitées. Si Santa-Fé lui-même s'eſt un peu ſauvé de l'oubli, il ne livre pas cet avantage de ſes productions qui ſe réduiſent à du tabac de médiocre qualité qu'on répend dans l'intérieur des terres, a un peu de bled qui ſert à l'approviſionnement de Carthagene, & à quelques foibles parties d'or qui lui fournit la valée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore eſt une ſuite du bonheur qu'il a d'être le ſiege du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richeſſes du Popayan & du Choco.

Elles ſont portées à dos de mulet l'eſpace de cinquante lieues, & embarquées à Honda ſur la riviere de la Magdeleine dans les bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit fermé, qui fut élargi au milieu du dernier ſiecle & qui conduit juſqu'à Carthagene. Dans les ſaiſons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à ſuivre le fleuve juſqu'à trois journées de cette ville célébre où on ſe rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagene fut découvert en 1502 par Baſtidas qui s'y ſeroit établi, s'il n'avoit été repouſſé par les ſauvages. Pluſieurs avanturiers de ſa nation qui ſuivirent

ſes traces éprouverent le même malheur. Heredia parut enfin en 1527 avec des forces ſuffiſantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville à dix dégrés vingt-cinq minutes quarante-huit ſecondes & demie de latitude du nord.

La proſpérité de cet établiſſement y attira en 1544 des corſaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célébre Drak. Pointis le prit & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon ſe vit réduit en 1741 à en lever le ſiege, quoiqu'il l'eut formé avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne, ſix brûlots, deux galiotes à bombes, & aſſez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions Carthagene ſubſiſte avec éclat dans une preſqu'iſle de ſable qui ne tient au continent que par deux langues de terre dont la plus large n'a pas trente-cinq toiſes. Ses fortifications ſont régulieres & à la moderne. La nature a placé à peu de diſtance une coline de hauteur médiocre qui la domine, & ſur laquelle on a conſtruit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix ces ouvrages ſont gardés par dix compagnies de troupes réglées de ſoixante-dix-ſept hommes chacune. La ville eſt une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux diſpoſées du nouveau monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols forment la ſixieme partie de cette population; les Negres, les Indiens, les races formées de mêlanges variés à l'infini compoſent le reſte.

Cette bigarure eſt plus commune à Carthagene que dans les autres colonies Eſpagnoles. On y voit arriver continuellement ſur tous les vaiſſeaux une foule d'avanturiers ſans emploi, ſans biens, ſans recommendation. Dans

un pays où il ne ſont connus de perſonne & où aucun habitant n'oſe prendre confiance en leurs ſervices, leur deſtinée eſt de vivre miſérablement d'aumônes conventuelles & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une égliſe. Le chagrin d'une ſituation ſi triſte, & la mauvaiſe qualité de leur nourriture les jettent preſque toujours dans quelque maladie dangéreuſe. Les negreſſes & les mulâtreſſes libres s'empreſſent alors de les retirer dans leurs maiſons & les ſoignent avec un zele extrême. Elles les font enterrer avec appareil s'ils meurent; s'il recouvrent leurs ſanté, ils en ſont quittes pour épouſer leurs bienfaitrice où quelqu'une de ſes filles. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une ſituation aſſez déſeſpérée pour intéreſſer la pitié des femmes, ſont réduits à ſe retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail, ce que la pareſſe orgueilleuſe des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence eſt pouſſée ſi loin que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que le moins qu'ils peuvent. Leur occupation eſt de s'y bercer pour ſe rafraîchir.

Le climat eſt ſans doute un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs ſont exceſſives & continuelles à Carthagene. Les torrens d'eau qui tombent ſans interruption depuis mai juſqu'en novembre ont cette ſingularité qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air quelquefois un peu tempéré dans la ſaiſon ſeche par les vents du nord-eſt. La nuit n'eſt pas moins étouffante que le jour. Les habitans paſſent un été de ſix mois comme dans des bains chaud. Une tranſpiration habituelle leur donne la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils ne le ſont pas,

leurs mouvemens ſe reſſentent de la moleſſe du climat qui relache leurs fibres. On le ſent juſques dans leurs paroles qui ſortent lentement de leur bouche, à voix baſſe & par de longs & fréquens intervalles. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus redoutable encore, mais dont la nature eſt peu connue. A quelques-uns il vient pour s'être refroidis, & à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné d'un ſi violent délire qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports qui ne durent que trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger dans les premiers tems ne courent aucun riſque. Des témoins éclairés aſſurent même que lorſqu'on revient à Carthagene après une longue abſence, on n'a rien à craindre.

Cette ville & ſon territoire préſentent le ſpectacle d'une lepre hideuſe qui attaque indifféremment les Européens & les gens du pays. Ceux qui veulent l'attribuer à la chair de porc ne font pas attention que cette maladie n'eſt pas connue dans les autres contrées de l'Amérique où cette nourriture eſt auſſi commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital hors de la ville. Tous ceux qu'on en croit attaqués y ſont renfermés ſans diſtinction de ſexe, de rang, ni d'âge. Le fruit d'un arrangement ſi ſage eſt perdu par l'avarice des adminiſtrateurs qui permettent aux pauvres d'aller mandier au riſque d'infecter ceux qui s'en laiſſent approcher. Auſſi

le nombre des malades eſt ſi grand que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenſe. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on y marque à ſon entrée. Il s'y bâtit une cabane proportionnée à ſa fortune où il vit ſans trouble juſqu'à la fin de ſes jours qui ſont ſouvent longs quoique malheureux. Cette maladie excite ſi vivement au plaiſir dont l'attrait eſt le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en ſont attaqués. C'eſt une démengeaiſon ajoutée à une démengeaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remedes, & ſe reproduiſent l'une par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang ſe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Eſpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve qui vraiſemblablement auroit des ſuites favorables. Il eſt des peuples en Afrique ſitués à peu près à la même latitude qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile extraite du fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable, mais elle a la propriété ſalutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter des ſueurs que la chaleur du climat rendroit exceſſives, ſur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appeſantit ſur ces contrées. Qu'on eſſaye une méthode à peu près ſemblable à Carthagene : peut-être y verra-t-on diminuer, ceſſer même totalement la lepre? On ſait que ceux qui en ſont attaqués ne tranſpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuſe. S'écarteroit-on des principes d'une ſaine phyſi-

que, en l'attribuant à une tranſpiration trop abondante qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une graiſſe propres à diminuer cette tranſpiration extrême, à en empêcher en même tems la ſuppreſſion totale, ne paroiſſent-ils pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons.

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Eſpagne a été toujours extrêmement attachée à Carthagene à cauſe de ſon port un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que ſur la riviere la plus tranquille. Le ſeul canal de Bocachique y conduiſoit autrefois. Il étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer à la fois qu'un vaiſſeau canonné des prés par les batteries croiſées des forts établis ſur les deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce paſſage, il fut fermé par les Eſpagnols. On rouvrit un ancien canal diſpoſé de façon qu'il ne ſera pas facile aux eſcadres ennemies de le forcer. C'eſt par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Dans le tems que le commerce du Pérou ſe faiſoit par la voie des galions, ces vaiſſeaux ſe rendoient à Carthagene avant d'aller à Porto-Belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au ſecond. Cet arrangement bleſſa les négocians de Lima qui prétendirent que lorſqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leurs pays approviſionné des choſes

qu'ils

qu'ils avoient été chercher fort loin avec des dépenſes infinies. Ils demanderent & ils obtinrent que Carthagene ne fut pourvue qu'après Portobelo.

Les Provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito étoient réduites par cette complaiſance, ou à tirer à grands frais & avec de grands riſques leurs beſoins de la foire même, ou à ſe contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette diſpoſition qui dura pluſieurs années les aigrit à un point extrême. On imagina en 1730 un tempérament qui parut propre à concilier les eſprits. Il fut arrêté que les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions le commerce des marchandiſes d'Europe ceſſeroit entre les deux vices royautés. L'Eſpagne n'étoit pas encore aſſez avancée dans la connoiſſance de l'économie politique pour ſentir à quel point un pareil réglement bleſſoit la raiſon & ſes intérêts.

La ſuppreſſion des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaiſſeaux qui ſe rendent ſucceſſivement à Carthagene pour y porter ce qui eſt néceſſaire à l'approviſionnement de la vice-royauté de la nouvelle Grenade n'en rapportent pas annuellement au delà d'un million de piaſtres. Ceux qui ſont inſtruits qu'il s'en fabrique plus du double dans la monnoie de Santa-fé la ſeule qui exiſte dans le pays depuis la ſuppreſſion de celle de Popayan, & qui ne peuvent pas ignorer d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup que tout l'or qui ſort des mines n'y ſoit fabriqué, ſeront étonnés de la modicité de ces retours. Leur ſurpriſe ceſſera, s'ils font attention à la quantité d'or qui ſort en fraude. La contrebande ſe fait en cent endroits de la côte. Les richeſſes du

Choco s'écoulent principalement par la riviere à Trato qui ſe jette dans le golphe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelene qu'il eſt impoſſible de garder. L'Eſpagne ne réuſſira jamais à rompre le cours de ces liaiſons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ſes anciennes maximes. Un ſyſtême plus raiſonnable ne retiendroit pas ſeulement dans ſes mains les tréſors qui lui échappent; il donneroit encore une nouvelle valeur aux ſeules terres de la vice-royauté qui ſoient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelene & le fleuve Orénoque eſt une longue ſuite de côtes qui occupent un eſpace immenſe. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Coſa, & Amérie Veſpuce, qui aborderent avec quatre vaiſſeaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela à cauſe de la reſſemblance qu'ils lui trouverent avec Veniſe. Les établiſſemens que ces avanturiers & leur imitateurs tenterent dans le continent, ne ſe formerent pas avec autant de facilité que ceux des iſles. Les ſauvages accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre oppoſerent de la réſiſtance, quelquefois même une réſiſtance aſſez opiniâtre. A la fin de petites nations iſolées qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de ſe ſoumettre.

On bâtit alors un aſſez grand nombre de petites villes dont les plus communes ont toujours été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut aſſez conſidé-

rable dans les premiers tems ; mais le ſuccès ne fut que paſſager, ſoit qu'elles ne fuſſent pas abondantes, ſoit comme il eſt plus vraiſemblable qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les etabliſſemens qui manquoient de mines, les Eſpagnois altéres d'or & de ſang alloient dans l'interieur du pays maſſacrer les Indiens ou leur arracher ce qu'ils avoient ramaſſé de ce ſable précieux dans les rivieres pour en faire divers ornemens. Enfin la derniere reſſource de ces furieux étoit de faire des eſclaves pour les tranſporter aux iſles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las-Caſas. En 1519, il propoſa pour cette côte une colonie où perſonne ne pourroit s'établir que de ſon aveu. Ses Colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue ſi odieuſe. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur & à peu de choſe près de la figure de celle de Calatrava. Il aſſuroit qu'avec ces eſpeces de chevaliers & des miſſionnaires formés de ſa main, il réuſſiroit ſans guerre, ſans violence, ſans eſclavage à apprivoiſer les ſauvages, à les civiliſer, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition ſe bornoit à obtenir pour ſes dépenſes le douzieme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont on méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité pour n'être pas rejetté. Les ambitieux qui manient les états & les peuples, les conſomment comme une denrée, traitent de chimere tout ce qui tend

à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Il fallut attendre que les beſoins où entraîne la cupidité permiſſent de tenter une civilation qu'un homme vertueux avoit ſuggérée. Charles Quint engagea la province de Venezuela ſituée au milieu de la côte qui nous occupe à la famille des Velſers qui lui avoit fait des avances conſidérables. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cens quatre-vingt Allemands, dont l'avarice & la férocité ſurpaſſerent tout ce qu'on avoit vu juſqu'alors dans le nouveau monde. L'hiſtoire les accuſe d'avoir maſſacré ou fait périr un million d'Indiens ; & il ne paroît pas qu'elles les ayent calomniés. Leur tyrannie finit par un cataſtrophe horrible, & on ne penſa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur que la contrée qu'ils avoient dévaſtée rentrât ſous la dénomination Eſpagnole.

Malheureuſement les ſcenes d'horreur qu'avoient données les Allemands furent renouvellées par Carjaval qui fut chargé du gouvernement de ce trop infortuné pays. Le monſtre, il eſt vrai, porta ſa tête ſur un échafaut ; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit ſi entiere qu'on fit venir d'Afrique en 1550 un grand nombre de negres ſur leſquels on fondoit les plus hautes eſpérances. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces eſclaves avec tant de dureté qu'ils ſe révolterent. On s'autoriſa de leur rébellion pour maſſacrer tous les mâles ; & la colonie redevint encore un déſert mêlé des cendres de negres, d'Eſpagnols, d'Indiens, & d'Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli pour long-tems. Les provinces voiſines de l'Orenoque & de la Magdelene y ſont encore, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur ſol invitent continuellement la métropole à en tirer pluſieurs productions la plupart fort riches. Le centre ſeul de cette côte prodigieuſe s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier eſt un arbre de grandeur moyenne qui vient de ſa graine qu'on plante de diſtance en diſtance. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en trois, quatre, cinq ou ſix troncs ſuivant la vigueur de ſa racine. A meſure qu'il croît, ſes branches toujours éloignées les unes des autres ſe panchent vers la terre. Ses feuilles longues, liſſes, agréables à l'odorat, terminées en pointe reſſembleroient aſſez, ſi elles étoient luiſantes, à celle de l'oranger. De la tige ainſi que des branches naît une fleur jonquille dont le piſtil renferme la gouſſe qui contient le fruit. Cette gouſſe qui a la figure d'un melon pointu & diviſé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de ſix à ſept pouces ſur quatre ou cinq de large, & renferme de vingt à trente petites amandes. Elle eſt verte pendant qu'elle croît. Lorſqu'elle devient jaune, c'eſt une marque que ſon fruit commence à prendre de la conſiſtance. Dès qu'elle a une couleur de muſc foncé, il faut la cueillir & la faire ſécher ſans délai. Chaque grain de cacao ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe. On fait deux récoltes par an : elles ſont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenſer les travaux du cultivateur au bout de deux ou

trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il ceſſe de produire, il deſſeche & périt. Un ombrage qui le garantiſſe continuellement des ardeurs du ſoleil ne lui eſt pas moins néceſſaire. On doit l'entourer d'arbres plus robuſtes à l'abri deſquels il puiſſe proſpérer. Les ſoins qu'il exige d'ailleurs ne ſont ni pénibles, ni diſpendieux. Il ſuffit d'arracher les herbes qui le priveroient de ſa nourriture.

Quoique le cacaotier ſoit cultivé avec ſuccès dans pluſieurs contrées de l'Amérique, qu'il croiſſe même naturellement dans quelques-unes, il ne réuſſit nulle part auſſi bien que ſur la côte que nous décrivons. Toutes ſes parties en recueillent un peu; mais il n'eſt devenu un objet important que ſur le territoire de Caraque. On eſtime que la récolte de ce fruit précieux paſſe cent mille fanegues de cent dix livres chacune. Le Pays ou Santa-Fé en conſomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaiſon; & l'Europe cinquante à ſoixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille negres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu ſucceſſivement la liberté ont fondé la petite ville de Nirva où ils ne ſouffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque auquel la Guayra qui en eſt à deux lieues ſert de port, fut longtems ouvert à tous les ſujets de la monarchie Eſpagnole, & il l'eſt encore aux Amériquains. Ceux d'Europe ſont moins bien traités. Il s'eſt formé en 1728 à Saint-Sebaſtien une compagnie qui a obtenu le droit excluſif d'entretenir des liaiſons avec cette partie du nouveau monde. Les quatre ou cinq vaiſſeaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de ſon origine;

mais leur retour ſe fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de ſix ou ſept piaſtres payées en marchandiſes, eſt livrée au public au prix fixe de trente-huit. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui en viennent.

Quand on conſidere que c'eſt là tout le produit d'une côte qui a neuf cens lieues de long ſur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrein le plus ſouvent excellent, il eſt bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. L'Eſpagne peut faire ceſſer quand elle le voudra ces ſentimens qui la dégrade. Qu'elle accorde une grande liberté, qu'elle ſupprime les impôts, qu'elle donne, s'il le faut, des gratifications; & ceux de ſes ſujets qui végétent dans une indolence dont en Europe on n'a point d'idée ne tarderont pas à recouvrer de l'activité. Qu'elle prenne des moyens efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent miſérablement de la contrebande à Sainte-Marthe ſur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits aimeront à devenir des cultivateurs. Qu'à cet eſprit de deſtruction qui a fait juſqu'ici la baſe de ſa politique, elle ſubſtitue des principes de modération & d'humanité; & l'on verra les Motilones, les Guajavos, tous les ſauvages qui embraſſent le derriere de ſes établiſſemens ou qui en interceptent la communication, s'empreſſer de former des liaiſons qui deviendront néceſſairement & réciproquement utiles. Alors les provinces ſituées entre les rivieres de la Magdelene & de l'Orenoque s'éléveront à l'éclat au-

quel la nature les appelle. Elles ſurpaſſeront en productions riches & variées tant de colonies dont on vente depuis ſi long-tems la fertilité. Ces grands objets ſont ſi ſenſibles qu'il ſeroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

LE pays connu ſous le nom de Chili eſt borné à l'orient par d'immenſes déſerts qui aboutiſſent au Paraguay, & à l'occident. Il s'étend ſur la mer du ſud des frontieres du Pérou au détroit de Magellan, c'eſt-à-dire, depuis les vingt-ſept dégrés de latitude méridionale juſqu'aux cinquante-trois dégrés trente minutes. Les Yncas ſoumirent à leurs ſages loix une partie de cette vaſte contrée, & ils ſe propoſoient d'y aſſujettir le reſte ; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Eſpagnols

auſſi-tôt qu'ils eurent fait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cuſco au commencement de 1535 traverſa les Cordillieres ; & quoiqu'une grande partie des ſoldats qui le ſuivoient y euſſent trouvé la mort, il fut reçu avec une ſoumiſſion entiere par les peuples anciennement dépendans du trône qu'on venoit de renverſer. La terreur de ſes armes lui auroit fait obtenir vraiſemblablement de plus grands avantages, ſi des intérêts particuliers ne l'euſſent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Eſpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia qui les conduiſoit y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie on prit les armes. La guerre dura dix ans ſans interruption. A la vérité quelques cantons découragés par les pertes continuelles qu'ils faiſoient avoient pris le parti de ſe ſoumettre ; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un déſavantage preſque continuel.

Un capitaine Indien auquel ſon âge & ſes infirmités ne permettoient pas de ſortir de ſa cabane entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les ſiens conſtamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune qu'il mit à la queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit miſe en déroute, elle devoit éviter de ſe jetter ſur la ſeconde, & s'aller rallier ſous la protection de la derniere. Cet ordre qui fut fidélement ſuivi déconcerta les Eſpagnols. Ils enfoncerent ſucceſſivement tous les corps ſans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant

également beſoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé où il prévoyoit qu'il ſeroit aiſé de ſe défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées tandis que ceux de l'avant-garde ſuivoient ſes pas avec précaution, il fut enveloppé & maſſacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient ſa troupe. On verſa, dit-on, de l'or fondu dans ſa bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont vous êtes ſi fort altérés toi & les tiens*, lui crioient les ſauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſemens Européens. Pluſieurs furent détruits, & tous auroient eu la même deſtinée ſi des forces conſidérables arrivées à propos du Pérou n'euſſent mis les vaincus en état de défendre leurs poſtes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la fuite, mais on ne fit jamais un pas ſans combattre. De toutes les contrées du nouveau monde où les Eſpagnols ont voulu établir leur domination, c'eſt celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande réſiſtance.

Leurs plus irréconciliables ennemis ſont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au ſud de la riviere de Biobio ou qui s'étendent vers la Cordilliere. Leurs mœurs qui reſſemblent beaucoup plus à celles des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voiſins les rendent redoutables. Ils ne portent que leur corps à la guerre, & ne traînent après eux ni tentes ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont toujours armés. Aſſurés de trouver dans un

lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils ne regrettent point une grande étendue de pays qu'ils abandonnent. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs armées, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés ; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fléche, parce que cet appel vole d'une habitation à l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'échauffent ; on choiſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & delà le carnage ſe diſperſe dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes blanches qu'on ne manque jamais d'amener. De-là vient qu'il y a tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pu raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en font d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieux, & cinq ou ſix jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſ-

qu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs, ils penſent au moins que les ſuccès ſont balancés. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte que lorſqu'ils ſe voyent trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions & s'enfoncent dans des déſerts inacceſſibles, dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'eſt ce mêlange de fuite & de réſiſtance, d'audace & de crainte qui les rend comme indomptables.

La guerre eſt pour eux une eſpece d'amuſement. Comme ils la font ſans frais & ſans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Eſpagnole doit ſe plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorſqu'elles ſont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili & le général Indien accompagnés des capitaines les plus diſtingués des deux partis réglent dans les plaiſirs de la table les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques préſens aux Eſpagnols qui après cent tentatives plus funeſtes les unes que les autres, ont été forcés de renoncer à l'eſpoir d'étendre leurs frontieres & réduits à les couvrir par des forts placés de diſtance en diſtance. Ces précautions ont pour objet d'empêcher les Indiens ſoumis de ſe réunir aux ſauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incurſions dans les colonies.

Elles ſont répandues ſur les bords de la mer du ſud. Un déſert de quatre-vingt lieues les ſé-

pare du Pérou, & l'iſle de Chiloé les borne du côte du détroit de Magellan. Dans cette grande étendue de côtes, on ne trouve de villes que Chacao, Valdivia, la Conception, Valparayſo, Coquimpo ou la Serena qui ſont en même tems des ports. L'intérieur des terres ſoumiſes qui s'étend quelquefois juſqu'à trente lieues en a moins encore. La ſeule qui y mérite quelque attention eſt Santiago capitale du gouvernement. Les villages ne ſont pas en beaucoup plus grand nombre; & loin des villes, il eſt rare de voir des habitations iſolées. Les bâtimens ſont bas par-tout, de brique crue, & le plus ſouvent couverts de paille. Cette maniere de ſe loger convient également, & à la nature du pays où les tremblemens de terre ſont fréquens, & à l'indolence des habitans.

Ils ſont robuſtes, bienfaits, mais en petit nombre. Dans ce grand établiſſement il n'y a pas vingt mille blancs & plus de ſoixante mille négres ou Indiens en état de porter les armes. L'état de guerre de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, & on les réduiſit à cinq cens au commencement du ſiecle. La tranquilité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y ſont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquiſes. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuſes lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir ſe réunir aux nations voiſines & indépendantes a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili eſt un déſert, ce n'eſt pas la faute

du climat, un des plus ſains que l'on connoiſſe. Le voiſinage des Cordillieres lui donne une délicieuſe température que ſa poſition ne permettroit pas d'eſpérer. Il n'y a point de province dans la métropole dont le ſéjour puiſſe être plus agréable.

On a trop exalté la richeſſe de ſes mines d'or. Celles de Petorca, d'Yapel, de Lumpangui, de Lavin, de Ligua, de Tiltil, qu'on exploite depuis long-tems, ſont des mines ordinaires. Il s'en découvre de tems en tems de nouvelles, mais toutes ſi ſuperficielles que la veine ſe trouve épuiſée auſſi-tôt qu'entamée. Les *lavaderos* ou torrens qui entraînent des métaux ſont auſſi communs & ne ſont pas plus utiles. Ces produits réunis forment la valeur d'un million de piaſtres. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749 ils ſont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Santiago. L'excellent cuivre qui ſort des mines de Coquimbo ſe répand dans tout le Pérou.

Une richeſſe plus réelle, quoique moins chere à ſes poſſeſſeurs, c'eſt la fertilité du ſol. Elle eſt prodigieuſe. Tous les fruits de l'Europe ſe ſont perfectionnés ſous cet heureux climat. Le vin en ſeroit exquis ſi on ne lui communiquoit un goût amer en le dépoſant dans des vaſes de terre enduite d'une ſorte de réſine & en les tranſportant dans des peaux de bouc. La récolte des grains paſſe pour mauvaiſe lorſqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un. Le bœuf le plus gros, le mieux engraiſſé ſe vend à peine quatre piaſtres. Les chevaux y ont le feu, la fierté des chevaux Andalous dont ils tirent leur origine, & le climat ou le ſol leur donnent plus de force & de vîteſſe.

Malgré ces avantages le Chili n'a point de liaiſon directe avec la métropole. Toutes ſes opérations de commerce ſe font avec le Pérou, le Paraguay, & les ſauvages de ſa propre frontiere.

On vend à ces barbares des mors de bride, des éperons, des couteaux, d'autres ouvrages de fer, diverſes ſortes de merceries. Leur pareſſe & leur mépris pour l'or ſur lequel ils marchent les réduiſent à donner en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans qu'ils ſacrifient aux plus vils objets.

Quelque paſſion qu'ils ayent pour ces bagatelles quand ils les voyent, ils n'y penſent point, quand elles ne ſe trouvent pas ſous leurs yeux. Auſſi ne ſortent-ils pas de chez eux pour ſe les procurer. Il faut les leur apporter. L'Eſpagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adreſſe d'abord aux chefs de famille ſeuls dépoſitaires de l'autorité publique. Lorſqu'il a obtenu la permiſſion dont il avoit beſoin, il parcourt les habitations & livre indifféremment la marchandiſe à tous ceux qui ſe préſentent. Dès que ſa vente eſt finie, il annonce ſon départ, & tous les acheteurs s'empreſſent de lui livrer dans le premier village où il s'eſt montré les effets dont on eſt convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une eſcorte qui l'aide à conduire juſqu'à la frontiere les troupeaux & les eſclaves qu'il a reçus en payement.

Juſqu'en 1724 on vendoit à ces ſauvages du vin & des liqueurs fortes dont ils ont la paſſion comme preſque tous les peuples. Dans leur yvreſſe ils prenoient les armes, ils maſſacroient tous les Eſpagnols qu'ils rencontroient, ils fondoient

doient inopinément ſur les forts, ils portoient la déſolation dans les campagnes de leur voiſinage. Ces expériences cent fois répétées ont fait ſévérement proſcrire un genre de commerce ſi dangereux. On recueille tous les jours le fruit d'une politique ſi raiſonnable. Les mouvemens de ces peuples ſont moins fréquens & moins dangereux. Avec cette tranquillité augmentent ſenſiblement les liaiſons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'eſt guere poſſible qu'elles deviennent jamais auſſi conſidérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Pérou tire annuellement de Chili une grande abondance de cuirs, de fruits ſecs, de cuivre, de viande ſalée, de chevaux, huit mille quintaux de chanvre, vingt mille quintaux de ſain-doux, cent quarante mille fanegues de froment & beaucoup d'or. Il lui fournit en échange du tabac, du ſucre, du cacao, de la fayance, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'eſt maintenant à Valpariſſot qu'abordent les vaiſſeaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems ſi longs qu'il falloit compter ſur une année entiere pour l'aller & pour le retour. Jamais on n'avoit oſé perdre les terres de vue, & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit obſervé les vents n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut ſorcier. L'inquiſition qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fit ſa juſtification. Il fut reconnu que pour avoir le même ſuccès il ne fal-

loit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chili dans ſon commerce avec le Paraguay eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan ou doubler le cap de Horne : deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans une extrême néceſſité. On a trouvé plus court, plus sûr & même moins diſpendieux de ſe ſervir de la voie de terre quoiqu'il y ait trois cens lieues de Sant-iago à Buenos-ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordillieres. Ceux qui ont entendu parler de la quantité de mulets, de l'abondance de fourage dont ce grand eſpace eſt couvert ne jugeront pas cette prédilection auſſi déraiſonnable qu'elle le paroît au premier coup d'œil.

Quoiqu'il en ſoit, le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine appellées *ponchos* qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en payement de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & la plus grande quantité de negres que Buenos-ayres peut lui fournir. Ceux qui viennent par Panama détruits en partie par une longue navigation & par des climats divers ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait diſtinct du Pérou. Son chef eſt abſolu dans les affaires politiques, civiles & militaires. L'autorité du vice-roi ſe réduit à nommer par proviſion à ce gouvernement lorſque la mort ſurprend celui qui en eſt pourvu avant que la métropole lui ait dé-

ſigné un ſucceſſeur. Si dans quelques occaſions il s'eſt mêlé de l'adminiſtration du pays, il y a été autoriſé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de ſa place, ou par l'ambition que les hommes puiſſans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay jouit de la même indépendance.

Le Paraguay eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au midi par la terre Magellanique, au levant par le Breſil, au couchant par le Chili & par le Pérou. Il tire ſon nom d'un grand fleuve qui ſort du lac des Xarayès, qui coule à peu près du nord au ſud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immenſe va ſe perdre dans la mer par les trente-cinq dégrés de latitude méridionale.

Cette région qui a environ quinze cens mille de long ſur mille de large préſente de grandes variétés. On y trouve de vaſtes forêts, de longues chaînes de montagnes dont pluſieurs ſe perdent dans les nues, des terres baſſes ſubmergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux croupiſſantes corrompent l'air continuellement. Les peuples errans dans ces déſerts dont le climat ne peut pas être par-tout le même, ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-deſſus de la médiocre, le viſage plat. Les hommes, les enfans vont nuds ordinairement, ſur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne ſont couvertes qu'autant que l'éxige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuſes. Tous les témoignages ſe réuniſſent pour aſſurer qu'elles ſont ſtupides, inconſtantes, perfides, voraces, adonnées à l'yvrognerie, ſans aucune prévoyance, d'une indolence exceſſive. Les

événemens atteſtent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occaſions une eſpece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la paſſion de la vengeance.

La chaſſe, la pêche, les fruits ſauvages, le miel qui eſt commun dans les forêts, les racines qui croiſſent ſans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent ſouvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vaſes de terre & qu'on trouve par-tout des branches d'arbre pour former des cabanes, ces émigrations ſont extrêmement faciles. Quoique chaque individu ſe croit libre, & qu'ils vivent tous dans une indépendance abſolue les uns des autres, la néceſſité de ſe défendre leur a appris à former entr'eux une eſpece de ſociété. Quelques familles ſe réuniſſent ſous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces aſſociations plus ou moins nombreuſes ſelon la réputation & la capacité du chef ſe diſſipent avec la même facilité qu'elles ſe ſont formées.

La découverte du fleuve Paraguay appellé depuis Rio de la Plata fut faite en 1516 par Diaz de Solis grand pilote de Caſtille. Il fut mis à mort avec la plupart des ſiens par les ſauvages qui pour éviter les fers qu'on leur préparoit traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Bréſil.

Les deux nations rivales également effrayées par ces revers perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Eſpagnols en 1526.

Sebaſtien Cabot qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-neuve pour l'Angleterre la

voyant trop occupée de ſes affaires domeſtiques pour ſonger à former des établiſſemens dans le nouveau monde, porta ſes talens en Eſpagne où ſa réputation le fit choiſir pour une expédition brillante.

La victoire, ce navire fameux pour avoir été le premier qui ait fait le tour du monde & qui ſeul de l'eſcadre de Magellan étoit revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente fit décider un nouvel armement qui fut confié aux ſoins de Cabot. En ſuivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, cet amiral arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pouſſer ſa navigation plus loin, ſoit comme il eſt plus vraiſemblable que ſes équipages commençaſſent à ſe mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve & bâtit une fortereſſe à l'entrée de la riviere de Riotercero qui ſort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui ſuivirent cet établiſſement furent marqués par des prodiges. On en rapportera quelques-uns des plus propres à faire connoître le tour d'eſprit de ces tems de crédulité.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard que la puiſſance des Eſpagnols illimitée dans leurs conquêtes avoit bâti ſur les heureux bords du Paraguay, pour mettre dans ſes mains toutes les richeſſes d'un monde créé du ciel à l'uſage du peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu ſeulement autant de ſoldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repouſſer, il ſe fût repoſé de la conquête du Paraguay ſur la valeur d'un ſang fécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné

que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir aſſurer ſa ſituation par une alliance avec les Timbuez nation voiſine de ſon gouvernement. Mangora leur cacique fut charmé du caractere du Nuno, accepta des propoſitions qui devoient l'honorer & le diſtinguer de cette foule de ſauvages deſtinés un jour à n'être que les eſclaves de la nation maîtreſſe du nouveau monde. L'Eſpagnol reçut avec bonté les viſites de ſon allié. Mais admirez la puiſſance de l'amour qui non content de triompher des dieux & des héros, ſe plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fléches plus sûres & plus mortelles que les dards empoiſonnés de l'Indien.

Un de ſes traits partit des yeux d'une Eſpagnole. C'étoit Luce Miranda, épouſe de l'invincible capitaine Sebaſtien Hurtado. Dès ce moment le cacique bleſſé devint furieux, & ſentit qu'envain l'Amérique eſpéroit réſiſter à un peuple dont chaque ſoldat détruiſoit des armées, & chaque femme pouvoit mettre à ſes pieds tous leurs chefs. Il oſa avouer ſa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour ſurprendre par la ruſe une proie qui ne ſe flattoit pas d'enlever de force, il tendit un piége à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir avec Miranda les hommages de toute ſa nation, en lui faiſant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes acheveroit d'attacher ſans retour à l'alliance des Eſpagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la ſupériorité d'un peuple ſi renommé, quand ils verroient à quelle ſource d'héroiſme les Européens puiſoient ce courage qui les rendoit ſi facilement les maîtres de la terre : car le bruit

des conquêtes de l'Eſpagne avoit volé d'un tropique à l'autre ſur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado que ſa chaſte compagne avoit inſtruit de la funeſte paſſion du cacique, crut par pitié devoir éluder les progrès d'un feu qu'il n'auroit pu éteindre que dans le ſang de cet infortuné. Il lui répondit qu'un ſoldat Européen n'oſeroit quitter ſon camp ou ſa garniſon, ſans la permiſſion du général ou du gouverneur, ni demander ſans honte une pareille grace à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour qui ſemble ne prêter ſon bandeau qu'aux amans heureux vit bien que l'Eſpagnol ſe jouoit de ſa paſſion; & ſentant qu'il ne ſeroit heureux que par la mort de ſon rival, il réſolut de le perdre. Ce devoit être par une trahiſon. Hurtado ne craignoit que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Eſpagnol étoit ſorti de la garniſon avec cinquante de ſes invincibles ſoldats pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. Au lieu de l'attaquer ouvertement, il profita de ſon abſence pour ſe defaire de lui. La garniſon ſe trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens. Il les cache bien armés dans un marais couvert, voiſin de la citadelle. Enſuite marchant aux portes de la place avec trente des ſiens chargés de ſubſiſtances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Eſpagnols ſes amis manquoient de vivres, il s'étoit empreſſé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La généroſité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour ſuſpecter les piéges de la perfidie dans les préſens & les

offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus ſinceres de la reconnoiſſance, & voulut le regaler avec ſa troupe de tout ce qu'il put joindre des proviſions étrangeres de l'Europe aux mêts naturels du pays. On fit un feſtin de ce mêlange, & de l'yvreſſe de la débauche on tomba dans les filets du ſommeil ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni ſon eſcorte & ſa troupe embûchée. Tout étoit prévu & concerté pour conſommer la plus lâche des trahiſons. A peine les Eſpagnols s'étoient endormis, que la lueur des flammes qui dévoroient le magaſin avertit les Timbuez de marcher au ſaccagement de la place. Les ſoldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie coururent encore yvres pour l'éteindre. Durant ce déſordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous enſemble fondent le poignard à la main ſur les Eſpagnols qui ne ſavent fuir ni le feu ni l'ennemi. Lara mortellement bleſſé ſonge moins à retirer la fléche de ſes flancs qu'à enfoncer ſon épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent en ſe dechirant mutuellement : ils expirent enſemble dans un torrent formé du ſang des Eſpagnols & des ſauvages, de ce ſang qui ne pouvoit ſe mêler & ſe confondre que dans le carnage.

Il ne reſtoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda cauſe innocente & malheureuſe d'une ſcene ſi tragique. Ces triſtes victimes furent emmenées à Siripa frere & ſucceſſeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci paſſa dans le cœur de ſon frere comme un feu échappé de ſes cendres. Semblable au ſoleil même qui luit ſur les riches bords du Paraguay, Mi-

randa ne pouvoit briller aux yeux ſans enflammer tout ce qui la voyoit. Mais ſes traits portoient dans les ames épriſes tantôt la rage du déſeſpoir, & tantôt les douces foibleſſes de la ſoumiſſion & de la priere. Siripa ſe jette à ſes pieds, lui déclare que non-ſeulement elle eſt libre, mais qu'elle doit regner ſur le chef & le peuple, que ſes charmes euſſent ſoumis à l'Eſpagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuſe. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux & ſans doute tombé ſous les fléches des Indiens conjurés ?

Miranda plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique qu'elle n'avoit été inſenſible à celui de ſon frere, y répondit par des traits ſanglans de mépris & d'inſulte, aimant mieux la mort que la couronne de la main d'un ſauvage. Avoit-elle traverſé les mers avec ſon époux pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure ? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une eſpece auſſi extraordinaire à ſes yeux que l'héroiſme des Eſpagnols, crut que le tems affoibliroit ces ſentimens dans un ſexe qui n'étoit pas fait pour une longue réſiſtance, ou que du moins rien ne pourroit mieux vaincre tant de fierté que de la douceur : c'eſt envain que Miranda repouſſoit opiniâtrement les attentions du cacique : il lui prodigua les ſoins & les reſpects à proportion de ſes refus.

Pendant ce combat où le foible oppoſoit la violence & la rigueur aux vœux & aux ſoumiſſions du plus fort, Hurtado revenu de ſon expédition ne trouva qu'un amas de cendres enſanglantées à la place où il avoit laiſſé une citadelle. Ses yeux

cherchent par-tout Miranda ſans découvrir même l'ombre de cette épouſe fidele, ni les traces de ſes pieds. Il apprend enfin qu'elle eſt chez les perfides Indiens qui dans une ſeule nuit avoient commis tant de crimes. Aucun danger ne l'arrête dans la réſolution d'arracher Miranda à ſes raviſſeurs. Sa préſence alluma toutes les fureurs de la jalouſie dans l'ame du cacique. Il ordonne auſſitôt la mort de cet Eſpagnol dont l'aſpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare & fait révoquer l'arrêt prononcé contre ſon époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois, mais à condition que s'ils oſent écouter l'amour & s'abandonner à ſes tranſports, le premier moment de leur félicité ſera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée ! Comment poſſéder une épouſe adorée, & ne pas la voir ! Comment la voir long-tems ſans jouir une fois de ſes embraſſemens ! Qu'eſpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour ſe nourrit des ſacrifices volontaires & des privations qu'il s'impoſe ; il s'irrite contre les loix qu'on lui preſcrit. La défenſe éveille ſes deſirs, le danger ſon audace, & la mort même ſemble l'inviter à goûter la vie. Après avoir paſſé des jours heureux à ſe conſoler de leur eſclavage, à ſe baigner de ces larmes qui s'attirent, s'eſſuyent & ſe renouvellent ſans ceſſe dans les tendres embraſſemens d'un amour vertueux & perſécuté, les deux époux oſerent ſouhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de ſouffrance & valent des ſiecles de vie. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refuſé dans l'eſpérance de ſe revoir encore pour acquitter les droits &

les ſerimens de l'hymen, enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort exigea ce doux tribut de plaiſir dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaiſir que les anges béniſſent autour du lit nuptial, en ſe couvrant le viſage de leurs ailes, depeur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa ſurprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du ſupplice expirerent lentement à la vue l'un de l'autre dans les ſoupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette ſcene ſe paſſoit, Moſcheza devenu le chef de ce qui reſtoit d'Eſpagnols, s'embarqua avec ſa petite troupe ſur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par cette retraite, le Paraguay ſe trouvoit totalement délivré d'une nation inquiéte qui avoit menacé ſa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus conſidérables ſe firent voir ſur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui ſe permettoient d'en aller chercher, étoient maſſacrés par les ſauvages; & on ſe vit réduit à défendre ſous peine de la vie de ſortir de l'enceinte du nouvel établiſſement.

Une femme à qui la faim ſans doute avoit donné le courage de braver la mort trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où l'expoſoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque-tems dans des routes inconnues & deſertes, entra dans une caverne pour s'y repoſer de ſes fatigues.

Quelle fut ſa terreur d'y rencontrer une lionne, & ſa ſurpriſe, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la careſſer & lui lêcher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer. L'Eſpagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ſes gémiſſemens etoient le langage d'une mere qui reclamoit du ſecours pour ſe délivrer de ſon fardeau. Maldonata aida à la nature dans ce moment douloureux où elle ſemble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naiſſans le jour & cette vie qu'elle lui laiſſe reſpirer ſi peu de tems. La lionne heureuſement délivrée va bientôt chercher une nourriture abondante & l'apporte aux pieds de ſa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui nés par ſes ſoins & élevés avec elle, ſembloient reconnoître par des jeux & des morſures innocentes un bienfait que leur mere payoit de ſes plus tendres empreſſemens. Mais quand l'âge leur eût donné l'inſtinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la devorer, cette famille ſe diſperſa dans les bois, & la lionne que la tendreſſe maternelle ne rappelloit plus dans ſa caverne, diſparut elle-même, & s'égara dans un déſert que ſa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata ſeule & ſans ſubſiſtance ſe vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont ſa pitié avoit ſu lui faire un aſile. Cette femme privée avec douleur d'une ſociété chérie, ne fut pas long-tems errante, ſans tomber entre les mains des ſauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie & des hommes la firent eſclave. Bientôt après elle fut repriſe par les Eſpagnols qui la ramenerent à Buenos-ayres. Le

commandant plus féroce lui ſeul que les lions & les ſauvages ne la crut pas ſans doute aſſez punie de ſon évaſion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit eſſuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourrir de faim ou devenir la pâture des monſtres dévorans.

Deux jours après, quelques ſoldats allerent ſavoir la deſtinée de cette malheureuſe victime. Ils la trouverent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui la gueule ouverte ſur cette proie n'oſoient approcher devant une lionne couchée à ſes pieds avec des lionceaux. Ce ſpectacle frappa tellement les ſoldats qu'ils en étoient immobiles d'attendriſſement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des careſſes & de doux gémiſſemens les prodiges de reconnoiſſance que cette femme racontoit à ſes libérateurs. La lionne ſuivit quelque tems les traces de l'Eſpagnole avec ſes lionceaux donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater, quand elle accompagne juſqu'au vaiſſeau un pere ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant inſtruit de toute l'aventure par ſes ſoldats & ramené par un monſtre des bois aux ſentimens d'humanité que ſon cœur farouche avoit dépouillés ſans doute en paſſant les mers, laiſſa vivre une femme que le ciel avoit ſi viſiblement protégée.

Cependant les Indiens qui erroient toujours autour de la compagnie Eſpagnole avec la réſo-

lution de l'affamer, la reſſerroient de plus en plus dans ſes paliſſades. Le retour en Europe paroiſſoit le ſeul remede à de ſi grands maux; mais les Eſpagnols s'étoient perſuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé ſoutint leur conſtance. Ils abandonnerent Buenos-ayres & allerent fonder l'Aſſomption à trois cens lieues de la mer, toujours ſous les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner viſiblement des ſecours de la métropole; mais dans leurs idées c'étoit s'approcher des richeſſes, & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les ſauvages, habitans d'un pays plus voiſin du tropique étoient moins courageux que ceux de Buenos-ayres, ou plus aiſés à policer. Loin de troubler les travaux des Eſpagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit eſpérer qu'il ſeroit poſſible de ſe les attacher, ſi on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & on penſa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que de leur en donner une grande idée. Dans cette perſuaſion on imagina pour les jours ſaints une proceſſion, où ſuivant l'uſage de la métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes avec les inſtrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce qui reſpire le fanatiſme des Corybantes, & plus propre ſans doute à faire abhorrer qu'aimer le chriſtianiſme, ſe trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fléches qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient réſolus de noyer ces étrangers dans leur propre ſang, dont leur religion ne pouvoit être avide, ſans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la cataſtrophe approchoit, lorſ-

que Irala fut averti par un Indien qui étoit à ſon ſervice d'une conſpiration ſi peu ſoupçonnée. Ce général Eſpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à ſes troupes de prendre les armes ; il appelle les chefs des ſauvages pour délibérer avec eux ſur un danger commun à leur nation & à la ſienne. Dès que ces hommes, qu'on ſuppoſe en même tems couver une trahiſon, & n'avoir aucune méfiance, ſe ſont livrés à la merci des Eſpagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés du même ſupplice. Ces malheureux ſe jettent à ſes genoux, & n'obtiennent leurpardon qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation une obéiſſance éternelle & ſans bornes. Cette reconciliation fut ſcellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Eſpagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre que cette proceſſion de flagellans qui devoit ſe terminer par un maſſacre. De l'union de deux peuples ſi étrangers l'un à l'autre, ſortit la race des Metis qui eſt ſi commune dans l'Amérique méridionale. Ainſi le ſort des Eſpagnols eſt d'être un ſang mêlé dans tous les pays du monde. Celui des Maures coule encore dans leurs veines en Europe, & celui des ſauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mêlange, s'il eſt vrai que les hommes gagnent comme les animaux à croiſer leurs races. Et plut au ciel qu'elles ſe fuſſent déja toutes fondues en une ſeule qui ne conſervât aucun de ces germes d'antipathie nationale qui éterniſent les guerres & toutes les paſſions deſtructives ! Mais la diſcorde ſemble naître d'elle-même entre des freres. Comment eſpérer que le genre humain devienne jamais une

famille dont les enfans ſuçant à peu près le même lait, ne reſpirent plus la ſoif du ſang ? Elle s'engendre, elle croît & ſe perpétue avec la ſoif de l'or.

C'eſt cette paſſion honteuſe, c'eſt cette cruelle avidité qui engageoit les Eſpagnols à ſe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voiſins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les ſauvages en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus, ni plus ſages, ni plus humains. Ils ſembloient par les cruautés qu'ils exerçoient contre les Indiens les punir de leur propre obſtination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de pluſieurs vaiſſeaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés en voulant remonter trop haut dans le fleuve ne put faire revenir leur avarice trompée d'une opiniâtreté funeſte. Il fallut des ordres réitérés de la métropole pour les déterminer à rétablir Buenos-ayres.

Cette entrepriſe ſi néceſſaire étoit devenue facile. Les Eſpagnols multipliés dans le Paraguay étoient aſſez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverſer. Elle n'éprouva comme on l'avoit prévu que de légers obſtacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580 ſur un ſol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voiſinage de la place ſubirent le joug, ou ſe réfugierent dans des contrées éloignées pour continuer à jouir de leur liberté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la conſiſtance. Avec le tems on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-cruz-de-la-ſierra, le Paraguay particulier, & Rio-de-la-plata. Dans cet eſpace im-

menſe ſont comme perdues une douzaine de villes qui ſeroient en Europe des bourgs médiocres. Elles ſont compoſées d'un petit nombre de maiſons ou cabanes diſpoſées ſans ordre, & ſéparées par des petits bois qui donnent à chaque habitation un air iſolé. On voit tout au tour quelques petites peuplades d'Indiens ſoumis. Le reſte du pays eſt déſert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à ſe réfugier dans des montagnes inacceſſibles eſt inexprimable. Ils en ſortent continuellement dans l'eſpoir de maſſacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courſes empêchent les établiſſemens Eſpagnols d'avoir aucune communication entr'eux, ou les réduiſent à l'entretenir par de ſi longs détours qu'elle leur devient comme inutile.

La capitale même de la colonie a des vices deſtructeurs de toute induſtrie. Buenos-ayres réunit à la vérité quelques avantages. La ſituation en eſt ſaine & agréable. On y reſpire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aſpect riant & ſeroient très-fertiles ſi on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la ſolidité, des commodités depuis qu'on ſait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de ſeize mille ames dont les blancs peuvent former le quart. Une fortereſſe gardée par une garniſon de mille hommes défend un côté de la ville & les eaux du fleuve environnent le reſte de ſon enceinte. Tout cela eſt bien en ſoi, mais inſuffiſant pour l'objet qu'on doit s'être propoſé.

La place eſt ſituée à ſoixante-dix lieues de la mer. Les gros vaiſſeaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers

dans un fleuve qui manque de profondeur, qui eſt ſemé d'iſles, d'écueils, des rochers, & où les tempêtes ſont plus communes, beaucoup plus terribles que ſur l'Océan. Ils ſont obligés de mouiller tous les ſoirs à l'endroit où ils ſe trouvent ; & il faut que dans les jours les plus calmes des pilotes les précédent dans des chaloupes la ſonde à la main pour leur tracer la route qu'ils doivent ſuivre. Les périls ne finiſſent pas même au port ſitué à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jetter toutes leurs ancres & d'aſſurer leur cables avec de groſſes chaînes de fer n'empêche pas qu'ils ne courent le riſque d'être ſubmergés par un vent furieux qui parti des frontieres du Chili n'a rien trouvé dans une plaine de trois cens lieues qui put modérer ſon impétuoſité, & dont la furie augmente lorſqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Eſpagnols n'avoient pas formé au haſard la plupart de leurs établiſſemens du nouveau monde, ils auroient occupé le port de Limanada, de Baragon qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata du côté du couchant, ou à celui de Maldonado qui eſt ſur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid à qui des raiſons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux ſur les inconvéniens de Buenos-ayres a bâti en 1726 quarante lieues plus bas à Monte-video une citadelle flanquée de quatre baſtions, défendue par une artillerie nombreuſe & par une garniſon de deux cens hommes. On s'eſt apperçu dans la ſuite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'eſt établi à Maldonado dont les fortifications ainſi que celles de Buenos-ayres & de Monte-video ont été conſtruite ſans ſolde

par les Guaranis. La nature ſeule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreuſes flottes, & l'entrée qui eſt fort étroite eſt très-aiſée à défendre. L'air y eſt excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorſqu'on aura ſoumis les naturels du pays qui ſont fiers, belliqueux, robuſtes ; & que les familles Canariennes qu'on y tranſporte ſucceſſivement auront mis le ſol en valeur, ce ſera un établiſſement parfait. Les vaiſſeaux qui paſſeront d'Europe à la mer du ſud y trouveront un relâche ſûr & tous les rafraîchiſſemens dont ils auront beſoin. Ce ſera avec le tems l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroiſſemens lorſque les Eſpagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'eſt pas conſidérable.

La plus riche production qui ſoit naturelle à ce continent eſt l'herbe du Paraguay. C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere nommée Caacuys eſt le bouton qui commence à peine à déployer ſes feuiles. Elle eſt fort ſupérieur aux deux autres, mais elle ne ſe conſerve pas ſi long-tems, & il eſt difficile de la tranſporter au loin. La ſeconde qui s'appelle Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſtent, c'eſt la Caaguazu qui forme la troiſieme eſpece. Les feuilles après avoir été grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre & couvertes d'une peau de vache.

Les montagnes de Maracaju ſituées à l'Orient du Paraguay vers les vingt-cinq dégrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale fourniſſent les

feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les donne ne croît pas ſur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les ſéparent. L'Aſſomption qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne ſoit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées éloignées à cette herbe précieuſe qui faiſoit les délices des ſauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richeſſes conſidérables. Cette proſpérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long traget qu'il falloit faire tous les Indiens de ſon territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un déſert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique ſource de ſon opulence.

La nouvelle Villa-rica qui s'étoit formée dans le voiſinage de Maracaju s'empara de cette branche de commerce. Bientôt il fallut la partager avec les Guaranis qui d'abord ne ceuilloient de l'herbe que pour leur boiſſon, & qui ne tarderent pas à en ramaſſer pour la vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cens lieues pour l'aller ou pour le retour les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là ils manquoient d'inſtruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Pluſieurs périſſoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même qui rébutés par ce travail s'enfuyoient dans des déſerts où ils reprennoient leur premier genre de vie. D'ailleurs les peuplades privées de leurs défenſeurs reſtoient expoſées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les miſſionnaires firent venir de Maracaju des graines qu'ils ſemerent d ans le territoire de leur voiſinage qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres ſe ſont extrêmement mul-

tipliés, & n'ont point dégénéré, ou n'ont point dégénéré au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes qui à raiſon de quatre piaſtres & demie chacune forment un objet d'exportation de quatre cens cinquante mille piaſtres.

Cette herbe dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croyent trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du nouveau monde, ſingulierement dans les montagnes où ſe trouvent les mines. L'habitude d'en prendre en fait un beſoin qu'on a bien de la peine à modérer. Les Européens dédaignent le vin pour cette boiſſon. Ils en prennent toute la journée, & les plus pauvres en uſent au moins une fois le jour en ſe levant. On la jette ſéchée & preſque en pouſſiere dans l'eau bouillante. Au lieu d'en boire la teinture ſéparément comme nous buvons le thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, y ajoutent du ſucre, du jus de citron, ou des paſtilles d'une odeur fort douce; & pardeſſus ce mêlange ou cet aſſaiſonnement verſent de l'eau chaude qu'ils boivent auſſi-tôt ſans lui donner le tems d'infuſer, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous. Ainſi la liqueur qu'on ſuce par l'autre bout ſe dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau en remettant de l'eau chaude ſur la même

herbe à meſure qu'on boit. La répugnance qu'on montrée quelques perſonnes de boire après toutes ſortes de gens dans un pays où les maladies vénériennes ſon ſi répandues, a fait adopter quelques autres méthodes.

Elles ſont indifférentes à l'Europe qui ne connoît pas l'uſage de cette boiſſon. Le Paraguay l'intéreſſe par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qui lui fournit. Lorſque les Eſpagnols abandonnerent en 1538 Buenos-ayres, ils laiſſerent dans les campagnes voiſines quelques bêtes à corne qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement dans ces pâturages que perſonne ne daigna ſe les approprier lorſqu'on eut rétabli la ville. On imagina dans la ſuite de les aſſommer uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on ſi prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs à cheval ſe rendent dans les lieux où ils ſavent qu'il y a le plus de bœuf ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien éguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, & prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à une nuée de vautours & d'autres oiſeaux de proye.

Les cuirs étoient à ſi bon marché dans les premiers tems qu'ils coûtoient à peine deux réaux, quoique ceux qui les achetoient en rebutaſſent près de la moitié qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur deſiroit. Leur prix a augmenté à me-

ſure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs que des chiens devenus ſauvages. Ces animaux deſtructeurs font un tel ravage qu'on eſt menacé de perdre entierement une branche de commerce ſi précieuſe. Le gouvernement de Buenos-ayres a cherché à prévenir ce malheur en chargeant une partie de la garniſon de tuer à coups de fuſils ces bêtes dévenues féroces. Les ſoldats chargés de cette expédition néceſſaire furent reçus à leur retour avec des huées ſi mépriſantes, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courſes qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laiſſera la diminution des cuirs ſera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec ſuccès dans le Paraguay. Il en arrive déja tous les ans une aſſez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux qui ſont des matieres tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Eſpagnols qui y arriverent ne douterent pas qu'un pays ſi voiſin du Pérou ne renfermât de grandes richeſſes. Leur conduite ſe régla ſur ces eſpérances qui furent ſoutenues pendant un ſiecle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-tems après qu'on eut ceſſé d'y croire. Tout le monde ſait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce qui lui en vient du Chili & du Potoſi. Une partie circule dans la colonie. Il en paſſe beaucoup plus en fraude dans les établiſſemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-ayres un million de piaſtres pour la métropole.

Ce que nous avons dit, du phyſique, du moral, des richeſſes du Paraguay n'étoit guere propre à lui donner de la célérité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a ceſſé de lui accorder qu'à un établiſſement formé dans ſon centre, qui après avoir long-tems partagé les eſprits a obtenu l'approbation des ſages. Le jugement qu'on en doit porter paroît déſormais fixé par la philoſophie qui devant l'ignorance, les préjugés, les factions doivent diſparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jéſuites chargés des miſſions du Pérou, inſtruits de la maniere dont les Yncas gouvernoient leur empire & faiſoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les deſcendans de Manco Capac ſe rendoient ſur leurs frontieres avec de puiſſantes armées compoſées de ſoldats qui ſavoient du moins obéir, combattre enſemble, ſe retrancher, & qui avec des armes offenſives meilleures que celles des ſauvages avoient des boucliers & des armes défenſives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils propoſoient à la nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire d'adopter leur religion, leurs loix, & leurs mœurs, de quitter leurs forêts & de vivre en ſociété. Ils trouvoit ſouvent de la réſiſtance. La plupart de ſes peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les Yncas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés qui tentoient encore de perſuader. Ces députés étoient quelquefois maſſacrés. Quelquefois les ſauvages venoient fondre ſur l'armée de l'Ynca. Elle combattoit avec courage & toujours avec ſuccès. Elle ceſſoit le combat à l'inſtant de la victoire. Si l'on faiſoit quelques pri-

ſonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient le faire aimer à leur nation. Il n'eſt guere arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il eſt arrivé ſouvent qu'après avoir vu pluſieurs de ſes ſoldats maſſacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Ynca ne permettoit pas encore les hoſtilités.

Les Jéſuites qui n'avoient point d'armée ſe ſont bornés à la perſuaſion. Ils ont été dans les forêts pour chercher les ſauvages, & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés pour embraſſer une religion à laquelle ces peuples n'entendoient rien, & pour goûter les douceurs de la ſociété qu'ils ne connoiſſoient pas.

Les Yncas avoient encore un avantage ſur les Jéſuites, c'eſt la nature de leur religon qui parloit aux ſens. Il eſt plus aiſé de faire adorer le ſoleil qui ſemble reveler lui-même ſon culte aux hommes que de leur perſuader nos dogmes & nos miſteres inconcevables. Auſſi les Jéſuites ont-ils eu la ſageſſe de civiliſer juſqu'à un certain point les ſauvages, avant de penſer à les convertir. Ils n'ont eſſayé d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils raſſemblés qu'ils les ont fait jouir de tout ce qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embraſſer le chriſtianiſme, quand a force de les rendre heureux, il les avoient rendu dociles.

La diviſion des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats; l'eſprit accordés aux belles actions; l'inſpection ou la cenſure pour les mœurs; le reſſort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les

chefs, les exercices militaires; la ſubordination; les précautions contre l'oiſiveté; le reſpect pour la religion & les loix; l'union de l'autorité politique & religieux dans les mêmes mains : tout ce qu'on admire dans la légiſlation des Yncas, ou ſe retrouve au Paraguay, ou s'y retrouve perfectionné.

Les Yncas & les Jéſuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & diſpenſe des punitions. Il n'y a rien de ſi rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y ſont belles & pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient ſéveres dans cet empire; elles ne le ſont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que la conſcience.

A l'exemple des Yncas, les Jéſuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion qui en fait la baſe : c'eſt la pratique de la confeſſion infiniment utile, tant que ſes inſtituteurs n'en abuſeront pas. Elle ſeule tient lieu des loix pénales, & veille à la purété des mœurs. Dans le Paraguay la religion qui commande par l'opinion plus puiſſante que la force des armes conduit le coupable aux pieds du magiſtrat. C'eſt-là que loin de pallier ſes crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder ſa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle eſt ſévere & publique, plus elle rend le calme à la conſcience du criminel. Ainſi le châtiment qui partout ailleurs effraie les coupables fait ici leur conſolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoiſſent point de propriété; ils n'ont point de loix criminelles, parce que chacun s'accuſe

& ſe punit volontairement : toutes leurs loix ſont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, ce ſeroit une théocratie où l'on établiroit le tribunal de la confeſſion, s'il étoit toujours dirigé par des hommes vertueux ſur des principes raiſonnables, ſi la religion n'inſpiroit que les devoirs de la ſociété, n'appellant crime que ce qui bleſſe l'humanité ; & ne ſubſtituoit pas dans ſes préceptes des prieres à des travaux, de vaines cérémonies de piété à des œuvres de charité, des ſcrupules puérils à des remords fondés.

Mais peut-on ſe flatter que des Jéſuites Eſpagnols ou Italiens, n'ayent pas fait paſſer au Paraguay des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid. Cependant, s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes avec ſi peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'uſage de la monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ferrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donne tout ce qui leur eſt néceſſaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jéſuites veillent ſur les beſoins de tous avec des magiſtrats qui ſont élus par le peuple même.

Il n'y a point de diſtinction entre les états, & c'eſt la ſeule ſociété ſur la terre où les hommes jouiſſent de cette égalité qui eſt le ſecond des biens ; car la liberté eſt le premier.

Les Yncas & les Jéſuites ont fait également

reſpecter la religion par la pompe & l'appareil impoſant du culte public. Rien de ſi magnifique, de ſi grand que l'étoient les temples du ſoleil ; & les Egliſes du Paraguay ſont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jéſuites ont rendu le culte agréable ſans en faire une comédie indécente. Une muſique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majeſté des cérémonies attirent les Indiens dans les Egliſes où le plaiſir ſe confond pour eux avec la piété. C'eſt-là que la religion eſt aimable, & c'eſt d'abord dans ſes miniſtres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zele doux & tendre, les ſoins paternels des Jéſuites du Paraguay. Chaque paſteur eſt véritablement le pere comme le guide de ſes paroiſſiens. On n'y ſent point ſon autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chériſſent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail ; où la nourriture eſt ſaine, abondante, égale par tous les citoyens qui ſont commodément logés, commodément vêtus ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre ; où tout le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude d'enfans & une conſolation ſans pouvoir être une charge ; où la debauche inſéparable de l'oiſiveté qui corrompt l'opulence & la miſere ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine ; où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les appétits bien ordonnés ; où l'on jouit des avantages

du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe; où des magaſins abondans, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion ſont une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenent l'inconſtance ou l'intempérie des ſaiſons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore juſqu'au nom d'impôt & de procès, deux terribles fleaux qui travaillent par toute l'eſpece humaine: un tel pays devroit être ce ſemble le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'eſt pas.

Cette domination commencée en 1610 s'étend depuis le Parana qui ſe jette dans le Paraguay ſous le vingt-ſeptieme dégré de latitude méridionale juſqu'à Suruguay qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme dégré de latitude. Sur les bords de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil & dans les plaines fertiles qui les ſéparent, les Jéſuites avoient formé dès l'an 1676 ving-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702 on y en comptoit vingt-neuf compoſées de vingt-deux mille ſept cens ſoixante-une familles qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cens quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cens mille ames.

On a long-tems ſoupçonné les religieux légiſlateurs de diminuer le nombre de leurs ſujets pour priver l'Eſpagne du tribut auquel on s'étoit ſoumis, & la cour de Madrid a montré ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diſſipé ce ſoupçon auſſi injurieux que peu fondé.

Etoit-il vraiſemblable qu'une compagnie dont la gloire a toujours été l'idole, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas un ſentiment de grandeur proportionné à la majeſté de l'édifice qu'elle élevoit avec tant de ſoins & de travaux.

Ceux qui connoiſſoient aſſez le génie de la ſociété pour ne la pas calomnier ſi groſſierement, répondoient que les Guaranis ne ſe multiplioient pas parce qu'on les faiſoit périr dans les travaux des mines. Cette accuſation intentée il y a plus d'un ſiecle s'eſt perpétuée par une ſuite de l'avarice, de l'envie, & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le miniſtere Eſpagnol a fait chercher cette ſource de richeſſes, plus il s'eſt convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jéſuites avoient trouvé des mines, ils ſe ſeroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt déſolé leur empire & ruiné leur puiſſance.

L'oppreſſion du gouvernement monacal a dû ſelon d'autres arrêtés la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement exceſſif qu'on reproche aux Guaranis pour les miſſionnaires qui les gouvernent ! L'oppreſſion n'eſt que dans les travaux & dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, ſoit d'hommes, ſoit d'argent pour compoſer des armées & des flottes deſtinées à périr ; dans l'exécution violente des loix impoſées ſans le conſentement des peuples & contre la réclamation des magiſtrats ; dans la violation des privileges publics & l'établiſſement des privileges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui ſe diſant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glai-

ve dans le ſanctuaire & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppreſſion ; mais elle n'eſt jamais dans une ſoumiſſion volontaire des eſprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs en qui la perſuaſion opére & précéde l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire & n'aiment que ce qu'ils font. C'eſt-là ce doux empire de l'opinion, le ſeul peut-être qu'il ſoit permis à des hommes d'exercer ſur des hommes, parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel eſt ſans doute celui des Jéſuites au Paraguay, puiſque loin qu'on ait vu la moindre de leurs peuplades ſecouer le joug à l'exemple de tant de nations Indiennes qui ſe ſont cent fois révoltées contre les Eſpagnols, des peuples entiers de ſauvages ſe ſont venus incorporer d'eux-mêmes à leur gouvernement.

Il s'eſt trouvé des hommes qui ont ſoupçonné que les Jéſuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat auquel les ſiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une ſorte de vénération qui n'eſt pas encore généralement tombée, malgré les reclamations continuelles de la nature, de la raiſon, de la ſociété. Rien n'eſt plus éloigné de la vérité. Ces miſſionnaires n'ont pas ſeulement donné à leurs néophites l'idée d'une ſuperſtition à laquelle le climat apportoit des obſtacles inſurmontables, & qui auroit ſuffi pour décrier, pour faire déteſter leurs meilleures inſtitutions.

Enfin des politiques ont vu dans le défaut de propriété un obſtacle inſurmontable à la population des Guaranis. La maxime qui nous fait regarder la propriété comme la ſource de la population eſt-elle donc d'une vérité auſſi inconteſtable qu'on le penſe communément ? Les peuples

ſauvages ne ſe multiplient pas, il eſt vrai, au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Mais auſſi voyez combien des poſſeſſions néceſſairement bornées, combien la cupidité, l'ambition, les beſoins factices de toute eſpece mettent parmi nous d'obſtacles à l'envie qu'a chaque individu de multiplier ſa famille. Quoiqu'il réſulte de cette comparaiſon une ſupériorité décidée pour nous ſur les nations errantes, il ſera toujours vrai que l'eſprit de propriété arrête la fécondité de la nature. Ces inconvéniens n'exiſtent point dans le Paraguay. La ſubſiſtance étant aſſurée à tous, chacun y jouit par conſéquent d'une propriété illimitée. On peut aſſigner d'autres cauſes du peu de population qui ſe trouve chez les Guaranis.

En premier lieu les Portuguais de ſaint Paul détruiſirent en 1631 douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille qui trouverent un aſile dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction qui ne pouvoit être reparée que par des ſiecles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis trouvant commode d'enlever d'un ſeul coup de grandes proviſions de vivres, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole plus meurtriere ſur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu

de

de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de tems preſque tous ceux qui en ſont attaqués. Il eſt étonnant que les Jéſuites qui ne pouvoient pas ignorer les ſalutaires effets de l'inoculation ſur la riviere des Amazonnes ayent toujours négligé un moyen ſi sûr & ſi facile de ſauver la vie à leurs néophites. Ces légiſlateurs éclairés auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques eccléſiaſtiques ignorans contre une pratique univerſellement autoriſée par les plus heureuſes expériences ?

Outre ces cauſes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui leur verſent des maladies contagieuſes, ſur-tout aux bords du Parana où des brouillards épais, immobiles & continuels ſous un ciel embraſé rendent l'air humide & mal-ſain. Les Guaranis réſiſtent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs qu'ils ſont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes preſque crues. Delà les mauvaiſes digeſtions, les humeurs corrompues & les infirmités qui paſſent des peres aux enfans. Ainſi la maſſe du ſang altérée par l'air & les alimens ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquitos, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone torride, ſont beaucoup plus robuſtes & plus nombreux que les Guaranis qui ſortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquitos on comprend pluſieurs petites nations ſemées dans un eſpace qui s'étend depuis le quatorzieme dégré de latitude auſtrale juſqu'à vingt-unieme. Ce pays eſt chaud, montueux, fertile, traverſé à l'occident par trois rivieres qui jointes enſemble

vont ſous le nom de la Madere ſe perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquitos & ne purent les ſubjuguer. Leurs ſucceſſeurs ne furent pas plus heureux. Les Jéſuites entreprirent en 1692 ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Eſpagnols de Santa crux-de-la-ſierra qui trouvoient un grand avantage à faire des courſes dans ces contrées & à y enlever des eſclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potoſi & pour d'autres uſages. On n'ignoroit pas que les miſſionnaires qui ſoit religion, ſoit ambition avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne ſouffriroient pas l'oppreſſion de leurs néophites & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traverſés par la ruſe, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inſpirer. Leur conſtance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva ſur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726 on y comptoit ſix grandes peuplades ſéparées les unes des autres par une aſſez grande étendue de terrein & des forêts immenſes. La population paſſoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant, & il étoit preſque doublé lorſque la nouvelle republique reconnut en 1746 la domination de l'Eſpagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis qui lui avoient ſervi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Eſpagnols une barriere inſurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'eſt la cité qui fait le commerce. Leurs manufactu-

res ſont ſemblables, ainſi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le ſucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y ſont multipliés ; les bœufs & les chevaux ne ſont pas dégénerés. La ſeule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'eſt que les Chiquitos ſont plus forts, plus ſobres, plus conſtans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis qu'en ſe tournant à l'orient ils ont à droite vers le pole. Ils ont auſſi ces qualités ſupérieurement aux Moxes qui ſont à gauche vers l'équateur.

Les Moxes habitent tous le douzieme dégré de latitude méridionale. A l'orient leur pays eſt ſéparé du Pérou par les Cordillieres. Du côté du midi il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Il a au nord & à l'occident des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs toucha vers l'an 1670 l'ame ſenſible, noble, courageuſe d'un Jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans ; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux & ceux de ſes ſucceſſeurs avoient raſſemblés trente mille ames au commencement du ſiecle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a fait depuis ; mais, ſi l'on en juge par le tems & par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les Jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuſe ou du moins très-éloigné, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des avanturiers Eſpagnols. Ces barbares uſurpateurs du nouveau

monde avoient très-bien ſervi la religion tant qu'il n'avoit fallu que verſer du ſang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus depuis qu'elle ne parloit que d'humaniſer des ſauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains qui avoient échappé à leur férocité que des inſtrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs poſſeſſions, ils les réduiſirent à l'eſclavage & les condamnerent aux travaux des mines. Cette inſatiable cupidité fut trompée par les Jéſuites qui firent aſſurer la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en ſociété, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur ſervoient d'aſile. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas ſuffiſante aux légiſlateurs pour aſſurer le ſort de leur république. Sa ſtabilité parut exiger que les conquérans en fuſſent exclus ſous quelque dénomination qu'ils vouluſſent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme ſimples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuſe, ils exciteroient des orages, ils rempliroient de troubles ces lieux paiſibles, ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les eſpeces de corruption. Les meſures qu'on prenoit contr'eux les bleſſerent d'autant plus profondément qu'elles avoient l'approbation des ſages. Dans leur déſeſpoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuſes que de legeres apparences firent regarder comme des démonſtrations.

Les miſſionnaires faiſoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-ayres les ouvrages de leurs artiſans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une ſomme ſur laquelle on prélevoit le tribut d'une piaſtre que chaque citoyen au deſſus de dix-huit ans & au deſſous

de cinquante payoit au Roi. Le reſte s'employoit en marchandiſes d'Europe néceſſaires aux commodités de la colonie. Telle fut la baſe des principales accuſations qu'on forma contre les Jéſuites. Ils furent traduits au tribunal des quatre parties du monde comme une ſociété de marchands qui ſous le voile de la religion n'étoient occupés que d'un intérêt ſordide.

On avouera du moins que les fondateurs des premieres inſtitutions du Paraguay ne mériterent pas un pareil reproche. Les déſerts qu'ils parcouroient ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpens, des marais, quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience pour aborder les ſauvages & les faire paſſer d'une vie errante à l'état ſocial étoit fort au deſſus de ce que des hommes ordinaires auroient pu faire. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre qui cependant ſans eux n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs ſucceſſeurs auront eu des motifs moins purs & moins deſintéreſſés; mais s'ils ont eu la baſſeſſe de chercher un accroiſſement de richeſſes où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité; s'ils ont acquis des terres, amaſſé des tréſors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & delà s'agrandir, augmenter leur influence dans le monde entier, c'eſt une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aiſance qui ne lui laiſſoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le deſir, ni le ſuperflu dont il ignoroit le beſoin.

Mais ceux qui n'ont pas accuſé l'avarice des Jéſuites au Paraguay ont cenſuré leurs établiſſemens comme l'ouvrage d'une aveugle ſuperſtition. Si nous avons une idée juſte de la ſuperſtition, elle retarde les progrès de la population; elle conſacre à des pratiques inutiles le tems deſtiné aux travaux de la ſociété; elle dépouille l'homme laborieux pour enrichir le ſolitaire oiſif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres pour des ſujets frivoles; elle donne au nom du ciel le ſignal, l'ordre de la révolte; elle ſouſtrait ſes miniſtres aux loix, aux volontés de la ſociété: en un mot elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juſte. Eſt-ce-là ce qu'on voit au Paraguay. Si c'eſt la ſuperſtition qui a créé les heureuſes inſtitutions de ces chrétiens ignorés du reſte de la terre, c'eſt la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiete parce qu'elle eſt ambitieuſe, qui craint tout parce qu'elle veut tout; la politique ſoupçonnoit avec plus de fondement que les républiques fondées par les Jéſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations étoient en même-tems les meilleurs ſoldats du nouveau monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principes de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échafaut, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force qui donnent des mœurs & des loix

haiſſantes, tandis que les Eſpagnols de l'Amérique énervés par la moleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs conquêtes. Leur défiance n'étoient donc pas de vains ombrages, ni de fauſſes alarmes.

Dans les gouvernemens qui précédérent l'origine du chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un ſeul but, où l'une tellement ſubordonnée à l'autre que le peuple n'oſoit l'en ſéparer dans ſes idées & ſes craintes. Les légiſlateurs les plus ſages ont toujours ſenti que la religion qui préparoit les ames à l'obéiſſance devoit les y tenir aſſervies. Mais en Europe où le chriſtianiſme vint s'établir ſur les ruines d'une religion & d'un grand empire, il ſe forma dès l'origine une rivalité entre deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même-tems à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du nord fondirent ſur les terres de la domination romaine, les chrétiens perſécutés par les empereurs payens, ne manqueront pas d'implorer le ſecours des ennemis du déhors contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle qui leur impoſoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombes des temples pour bâtir des égliſes. Les ſauvages donnerent ſans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils exterminerent, ils proſternerent aux pieds du chriſtianiſme tous leurs ennemis & les ſiens; ils prirent des terres & des hommes, & en cédérent à l'égliſe. Ils exi-

gerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconiſoit leurs uſurpations. Des ſeigneurs ſe firent prêtres, des prêtres devinrent ſeigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leurs naiſſances au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les évêques imprimerent le ſceau de la religion aux terres qu'ils poſſedoient. De ce mêlange & de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux dès ſa naiſſance & qui devint énorme avec le tems, un pouvoir qui ſe diſtingua d'abord du ſeul & véritable pouvoir qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit enſuite l'emporter ſur le plus fort, & qui depuis ſe ſentant le plus foible s'eſt contenté de s'en ſéparer & de dominer en ſecret ſur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs ſont tellement diſcordans par leur nature qu'ils troublent ſans ceſſe l'harmonie des états.

Les Jéſuites du Paraguay qui connoiſſoient cette ſource de diviſion ont profité du mal que leur ſociété avoit fait quelquefois en Europe pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un ſeul, ſubordonnant tout à la religion; ce qui leur donnoit la diſpoſition entiere des penſées, des affections & des forces de leurs néophytes. Etoit-ce pour eux-mêmes ou pour leurs ſujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces miſſionnaires proſcrits par la cour de Madrid ont évacué une empire qu'il leur étoit ſi aiſé de défendre, les a juſtifiés aux yeux d'une grande partie du public du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philoſophie qui voit autrement que le vul-

gaire attend pour juger ces légiſlateurs que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépoſe en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples ſe ſoumettent à l'Eſpagne qui n'a ni droit ni forces à leur oppoſer, on dira que les Jéſuites ſe ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes que de les éclairer ſur les principes d'équité naturel dont ces ſauvages étoient ſi près ; & qu'en les pliant à la ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'eſt en ſe réſervant le droit d'en faire un jour les inſtrumens de leur volontés arbitraires. Mais ſi ces peuples armés & diſciplinés repouſſent les barbares oppreſſeurs de leur patrie, s'ils vengent ces immenſes contrées du ſang dont l'Eſpagne s'eſt enivrée, les philoſophes diront que les Jéſuites ont travaillé au bonheur du genre humain avec le déſintéreſſement de la vertu ; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les inſtruire ; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales qui ſont les premieres loix de la vraie religion ; & qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable : que c'eſt un crime à des hommes raſſemblés de conſentir à une forme de gouvernement qui leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée peut un jour placer des crimes dans la liſte de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du ſud. On l'a crue long-tems inattaquable de

ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet océan. Les Hollandois qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible y envoyerent en 1643 une foible eſcadre qui s'empara ſans peine de Baldavia, le premier port du Chili, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorſque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya contr'eux du Pérou acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie, & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haine, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance ils ſe ſeroient vraiſemblablement maintenus dans leurs conquêtes juſqu'à l'arrivée des ſecours qui ſeroient partis de Zuyderzée lorſqu'on y auroit appris leurs premiers ſuccès.

Ainſi le penſoient ceux des François qui en 1698 unirent leurs richeſſes & leur audace pour former un établiſſement dans le détroit de Magellan, & ſur la partie de la côte du Chili négligée par les Eſpagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV qui y imprima le ſceau de l'autorité publique. Les liaiſons intimes que les circonſtances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau monde, empêcherent l'exécution d'un projet qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laiſſoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvriſſent les yeux ſur la mer du ſud pour s'en occuper. Ses mines les

tenterent dès 1624. La foibleſſe du prince qui gouvernoit alors la nation fit tomber une aſſociation conſidérable qu'un ſi grand intérêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante. Il fit partir le chevalier Narbo Rougts pour obſerver ces parages peu connus, & pour eſſayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit ſi impatient d'apprendre le ſuccès de cette expédition, qu'averti que ſon navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes, il ſe jetta dans ſa berge & alla au devant de lui juſqu'à Graveſend. Quoique cette tentative n'eut rien produit d'utile, le miniſtere ne ſe découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du ſud qui trouva plus commode ou peut-être plus humain de s'approprier par le commerce les tréſors des pays commis à ſon privilege que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichiſſoit aſſez paiſiblement lorſqu'une guerre ſanglante changea la ſituation des choſes. Une eſcadre commandée par Anſon remplaça ces négocians avides. Il eſt vraiſemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, ſans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée par des arrangemens vicieux à doubler le Cap de Horn dans une ſaiſon où il n'eſt pas praticable. Depuis 1764 l'Angleterre s'occupe tranquillement d'un établiſſement dans la mer du ſud. Ses amiraux y ont déja découvert ſept iſles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être & quels ſecours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce ſont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais ſi le deſir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Eſpa-

gnols, & l'émulation d'en partager les richeſſes par le commerce & l'induſtrie; ſi des vues auſſi élevées ſe mêloient à l'intérêt qui diviſe les nations & allume la guerre, il ſeroit aiſé d'enlever d'un ſeul coup à l'eſpagne tout ce qu'elle poſſede en Amérique au-delà du tropique du ſud. Douze vaiſſeaux de guerre partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient ſans riſque cette entrepriſe. D'abord ils trouveroient des rafraîchiſſemens au Bréſil, à Rio Janeiro, à Sainte-Cathérine, dans tous les établiſſemens Portuguais qui ont le plus vif intérêt à l'abaiſſement des Eſpagnols. Si dans la ſuite ces vaiſſeaux avoient beſoin de quelques réparations, elles pourroient ſe faire avec ſûreté ſur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons dans le port Deſiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le Cap de Horn dans les mois de décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne ſont pas plus orageuſes que les autres. En cas de ſéparation, on ſe réuniroit à l'iſle déſerte de Socoro & on ſe porteroit en force ſur Baldivia.

Cette place eſt moins rédoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications ſont à la vérité conſidérables, mais elles ſont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affûts qui puiſſent ſervir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche pour ſoutenir un ſiege. Quand même une adminiſtration attentive dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées remédieroit à ces déſordres, la réſiſtance ne ſeroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garniſon toute compoſée d'officiers & de ſoldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils ſont condamnés,

manqueroit toujours de l'honneur, de l'expérience, de la capacité néceſſaire pour une défenſe glorieuſe. Les vainqueurs trouveroient un port où les plus grandes flottes ſont en ſûreté, des bois excellens de conſtruction, du chanvre, des grains, des légumes. Les troupes aiſément rétablies dans un pays ſi abondant & ſi ſain des fatigues d'une longue navigation attaqueroient le reſte du Chili avec une grande ſupériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille ſoldats, n'en a pas plus aujourd'hui que cinq cens moitié cavalerie & moitié infanterie. Il eſt vrai que tous les Eſpagnols en état de porter les armes & diſtribués par compagnies ſont obligés de ſe joindre aux troupes; mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la diſcipline. Ce n'eſt pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diverſion que, même ſans y être excités, ils ſe mettroient en campagne. Leurs fureurs ſont ſi connues que tous les efforts ſe tourneroient contr'eux, & qu'on ne ſongeroit guere à s'oppoſer aux entrepriſes des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de réſiſtance. Callao le ſeul lieu fortifié qui les couvre n'a qu'une mauvaiſe garniſon de ſix cens hommes. La priſe de ce port ouvriroit le chemin de Lima qui n'en eſt éloigné que de deux lieues & qui eſt ſans défenſe. Les ſecours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un ſoldat ne les ſauveroient pas, & l'eſcadre ennemie intercepteroit aiſément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama

lui-même qui n'a qu'un mur ſans foſſés & ſans ouvrages extérieurs ſeroit bientôt obligé de ſe rendre : ſa garniſon continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle fait pour la garde de Darien, du Chagre & de Porto-belo ſeroit hors d'état de repouſſer une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi quoique maître des côtes ne le ſeroit pas pour cela du Pérou. Il y a ſans doute fort loin de la priſe de deux mauvaiſes places à la conquête d'un ſi vaſte empire. Qu'on faſſe cependant attention aux mauvaiſes diſpoſitions des Indiens, au mécontentement des Créoles, à leur moleſſe, à leur inexpérience, à leur ignorance dans le maniement des armes dont on n'a pas même l'attention de les pourvoir, & peut-être qu'une ſi grande révolution ne ſera pas jugée auſſi chimérique qu'elle le paroît au premier coup d'œil. La nation qui attaqueroit les Eſpagnols n'auroit guere moins d'avantage ſur eux qu'ils en eurent eux-mêmes ſur les Amériquains lorſqu'ils les découvrirent.

Quand même les ſuccès du vainqueur ſe borneroient à la priſe de Callao & de Panama, l'Eſpagne ne ſe trouveroit-elle pas privée des tréſors qu'elle reçoit de la mer du ſud ? Il faudroit pour rouvrir la communication qu'elle fît des armemens conſidérables ; qu'ils ne fuſſent pas interceptés ; qu'ils franchiſſent le cap de Horn ou le dérroit de Magellan. Il faudroit que ſans ports pour ſe refaire & ſe recruter, les Eſpagnols puſſent battre une eſcadre qui auroit reçu par l'iſthme de Panama tous ſes beſoins, & qu'après leur victoire, ils fuſſent encore en état de former deux ſieges & forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés ſont-elles faciles à ſurmonter ?

Sans exécuter dans toute ſon étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du ſud. Il ſuffit pour cela que deux vaiſſeaux de force y arrivent ſans être découverts. En établiſſant leur croiſiere au ſud & au nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce qui y arrive ne peut échapper. Les bâtimens, qui à raiſon des vents & des courans ſuivent tous exactement la même ligne, doivent tomber néceſſairement ſous les voiles ennemies. Lorſque le commerce averti par ſes malheurs ſuſpend ſes armemens, on ceſſe à la vérité de faire des priſes; mais ſi des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt perſonnel perſéverent dans leur ſtation, l'Eſpagne reſte toujours privée de ſes avantages.

Tous ces malheurs, que la hardieſſe des navigateurs en général & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du ſud rendent tous les jours plus prochains, ne ſauroient être écartés que par l'établiſſement d'une forte eſcadre. La puiſſance qui a beſoin de ce ſoutien, en a tous les matériaux ſous ſa main. Ils ſe trouvent dans la mer du ſud, & ſont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut pas ſe diſſimuler que les équipages compoſés en grande partie d'Indiens ou de negres ne ſeront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec ſoin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la diſcipline; & ils ſeront ſuffiſans pour arrêter des hommes qui fatigués par une longue traverſée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaiſe nourriture n'auroient aucun azyle ſur cette plage éloignée. Nous oſerons même ajouter que ſi l'Eſpa-

gne pouvoit faire aimer ſa domination aux Indiens & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la propoſer pour la mer du ſud, il n'y auroit point de peuple ſur la terre qui osât y faire voir ſon pavillon.

Quand cette eſpérance ſeroit vaine, il n'en faudroit pas moins conſtruire & tenir dans une activité continuelle une eſcadre que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loiſir ſeroit utilement employé à ramaſſer ſur les côtes des denrées qui périſſent faute d'occaſions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraiſemblablement les colons de la léthargie où ils ſont enſevelis depuis deux ſiecles. Aſſurés que leurs produits arriveroient ſans frais à Panama, & qu'ils ſeroient embarqués ſur le Chagre pour paſſer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils ſeroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendroit-elle aſſez vive, pour déterminer le miniſtere à creuſer un canal de cinq lieues qui acheveroit la communication des deux murs déja ſi avancés par un fleuve très-navigable. Le gouvernement partageroit néceſſairement avec les peuples la proſpérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet, ſi cependant les Eſpagnols n'avoient pas le même intérêt à tenir l'iſthme de Panama fermé, que les Califes ont cru avoir de ne pas ouvrir l'iſthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, rapproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le deſpotiſme oriental & l'indolence Eſpagnole s'oppoſent à une liberté de commerce, à un eſprit d'égalité

galité ſociale qu'ils ne connoiſſent point. On aime mieux affamer un monde de richeſſes, & voir l'autre périr dans la miſere & l'eſclavage, que de partager la terre & ſes tréſors entre tous les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des deux mers expoſeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chily envahis par la mer du nord ; c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les poſſeſſions Eſpagnoles ſur cette derniere mer s'étendent depuis le golfe du Mexique juſqu'à l'Orenoque. Dans cet eſpace immenſe, il y a une infinité d'endroits où il n'eſt pas poſſible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne ſerviroit de rien. Tous les poſtes qu'on a regardés juſqu'ici comme importans tels que la Vera-cruz, Chagre, Porto-belo, Carthagene ſont fortifiés, & le ſont d'une maniere rédoutable.

L'expérience a cependant prouvé qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à ſe rendre maître. Peut-être même y en a-t-il quelqu'un qui a aſſez d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux pour les prendre toutes ſucceſſivement, & ce qui eſt bien plus difficile pour les garder. Qu'eſt-ce qui arriveroit ? L'air de ces riches contrées preſque toutes ſituées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat dangereux dans toutes les ſaiſons pour les Européens, mortel pendant ſix mois de l'année, peſtiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui paſſent aux iſles de l'Amérique à trois dixiemes, & celle des Anglois à

quatre, tandis que les Eſpagnols ne perdent pas dans le continent beaucoup plus mal-ſain au-delà d'un dixieme.

Quand même l'eſprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne reſteroit-il pas néceſſairement confiné dans les fortereſſes qu'il auroit priſes, ſans aucun eſpoir de partager le produit des mines placées à une diſtance immenſe des côtes ? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en reſſources s'y prendroient pour pénétrer ſans aucune reſſource pour les vivres dans un pays qui n'eſt point cultivé ? Pour ſe préſenter avec de l'infanterie ſeulement devant une cavalerie nombreuſe & impétueuſe ? Pour avancer à travers des précipices dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre ? Pour forcer des défilés que cinq cens poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes.

Admettons tous ces prodiges opérés : peut-on croire que les Eſpagnols Amériquains ſubiront le joug d'un ennemi quel qu'il puiſſe être ? Idolâtres par goût, par pareſſe, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes ſuffiſantes pour chaſſer auſſi sûrement leur vainqueur, que les Portugais pouſſés dans un coin de terre chaſſerent autrefois du Breſil les Hollandois qui l'avoient envahi preſqu'entiérement.

Il ne reſteroit pour aſſurer la conquête que d'exterminer tous les Européens qui s'y ſont établis : car telle eſt la malheureuſe deſtinée des conquérans, qui preſque toujours après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans.

Mais outre qu'il ſeroit odieux & injuſte de ſoupçonner quelque nation que ce puiſſe être de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Eſpagnols à l'exécration de tous les ſiecles, cet expédient ne ſeroit pas moins inſenſé en politique qu'horrible en morale. Tout peuple ſeroit forcé pour tirer parti de ſes nouvelles poſſeſſions de leur ſacrifier ſa population, ſon activité, ſon induſtrie, & avec elles toute ſa puiſſance. Il n'y en a point d'aſſez peu éclairé pour ignorer que depuis l'origine du monde tous les états qui ont tourné leur adminiſtration du côté des mines ont péri miſérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthouſiaſme pourroit aveugler quelque puiſſance maritime au point qu'elle formât le projet de s'approprier excluſivement des richeſſes qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivreſſe lui feroit voir les mines pouſſées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles ſont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des ſubſiſtances & des vêtemens au nouveau monde; les vaiſſeaux qui portoient aux extrêmités de la terre le fruit de leur induſtrie pouriſſant dans des ports où la ceſſation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant neceſſairement dans les ſeules mains par qui découleroient tous les tréſors; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richeſſes.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puiſſance qui en feroit la baſe de ſa conduite; mais elle engageroit l'Eſpagne dans des

guerres longues & ruineuſes qu'il lui eſt aiſé & important de prévenir. Elle le peut par le moyen d'une eſcadre qu'on conſtruiroit dans l'iſle de Cuba. Ses atteliers ſont d'autant mieux placés à la Havane que les côtes les plus fréquentées par ſes vaiſſeaux ſe trouvent la plupart ſituées ſous la zone torride. Les bois d'Europe trop tendres pour réſiſter aux chaleurs exceſſives de ces régions s'y deſſechent, tandis que ceux du pays élevés & endurcis ſous l'influence des rayons d'un ſoleil brûlant s'y conſervent des ſiecles entiers avec des ſoins médiocres.

Ce ſeroit un grand déſordre en lui-même & le principe de beaucoup d'autres déſordres, ſi l'utilité de cette marine ſe bornoit à défendre les côtes Eſpagnoles. Elle doit reſſuſciter la communication entre les colonies nationales interrompues autrefois par les corſaires, & dont les liaiſons ont toujours été depuis languiſſantes. Elle doit prévenir les verſemens frauduleux & les brouilleries qui en ſont trop ſouvent la ſuite. Elle doit aſſurer la navigation plus en danger que jamais depuis que le traité de 1763 a fait paſſer la Floride ſous la domination Angloiſe.

Des eſprits inquiets qui voyent ſouvent le danger où il n'eſt pas tandis qu'ils ne ſoupçonnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Eſpagne que ſa navigation ne fut interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le Port Saint-Auguſtin n'offre d'aſyle qu'à des vaiſſeaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans ſi rapides; ils ſont ſemés de tant d'écueils, agités de ſi fréquentes tempêtes, qu'il eſt impoſſible aux plus hardis navigateurs d'y établir une

croiſiere. Un malheur plus réel pour l'Eſpagne ſeroit que les côtes de la Floride ſituées dans le golfe du Mexique, & juſqu'ici aſſez peu connues offriſſent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il eſt poſſible que cela ne ſoit pas ; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la sûreté, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile par la formation d'une bonne eſcadre.

Cette force auroit encore une deſtination non moins importante. Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale prennent tous les jours des accroiſſemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent reſter aſſervies à leur métropole, elles peuvent en ſecouer le joug. Quoiqu'il arrive leurs beſoins augmenteront avec leur population. Déja elle eſt ſi conſidérable que les anciens débouchés ne ſuffiſent plus à l'extraction de leurs denrées, que les anciens retours ne ſuffiſent plus à leurs conſommations. Ce vuide doit être l'origine de cette grande fermentation qui s'eſt manifeſtée depuis peu par de grands éclats. La Grande-Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé juſqu'ici les cauſes d'une inquiétude qui lui cauſe de ſi vives allarmes, s'éclairera un jour. Elle ſentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ſes poſſeſſions éloignées qu'en donnant plus d'extenſion à leur commerce. La néceſſité autant que l'ambition la rendra conquérante en Amérique, & il eſt vraiſemblable que l'orage fondra d'abord ſur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Eſpagne qui puiſſent donner à ces grands efforts une autre direction.

L'entrepôt de ces forces ſeroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-cruz, à Porto belo & à Carthagene, lieux tous mal-

ſains & ſous le vent. Nous les réunirons à Bayahonda ſitué entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette poſition, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut deſirer : un port excellent, d'un accès facile & qu'il eſt aiſé de rendre imprenable ; une grande abondance de bois de conſtruction ; un air très-ſalubre ; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les ſauvages qui habitent cette contrée & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſyle les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſemens ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du ſud-eſt au nord-eſt, les courans toujours dirigés vers l'oueſt rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage ſi cette force pouvoit au beſoin ſe porter dans la mer du ſud. Par malheur la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre avant de faire route vers l'équateur ſeroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar, ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tout formés aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne eſt ſuſceptible de grandes difficultés.

Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin ? Peut-être ne peut-elle pas aſſigner les fonds indiſpenſables pour ſon entretien ? Peut-être n'a-t-elle pas aſſez de confiance en ſes adminiſtrateurs du nouveau monde pour leur confier des ſoins auſſi importans ? Ces objections que nous n'avons pu nous diſſimuler ſemblent en effet inſolubles dans l'état d'épuiſement, d'inaction, d'ignorance, de découragement, où ſe trouve aujourd'hui cette puiſſance ; autrefois ſi redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, ſoutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les eſprits à penſer, à tenter, à agir feront diſparoître en peu de tems une foule d'obſtacles que la timidité groſſit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs intéreſſés de ces abus énormes croiſeront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils ſeront bientôt diſſipés ſi on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des playes dont l'Eſpagne eſt depuis ſi long-tems affligée, ont tous répété, que ſe voyant maîtreſſe des tréſors du nouveau monde, elle avoit renoncé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Aucun peuple n'a jamais raiſonné, ne raiſonnera jamais de cette maniere. Les nations ne raiſonnent point. Elles ſont conduites ou entraînées par les événemens qui ſont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richeſſes de l'Amérique ayent anéanti les arts, elles leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand par la conquête du royaume de Grenade avoit acquis toutes les manufactures d'Eſpagne qui étoient la plupart entre les mains des Maures ; mais il en avoit conſidérablement diminué l'exportation par l'expulſion des Juifs. La découverte du nouveau monde ranima bientôt l'induſtrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieuſement l'un & l'autre ſous Charles-quint & même ſous Philippe II. Dans les dernieres années du regne de ce prince, la ſeule ville de Seville contenoit ſoixante mille métiers en ſoie. Les draps de Segovie paſſoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avoit dans le royaume une ſi grande activité qu'il ſe négocioit au rapport de Louis Valle de la Cerda dans la ſeule foire de Medina pour cent cinquante millions d'écus en lettres de change, & ce n'étoit pas la place de l'état où il s'en négocioit le plus. L'armement contre l'Angleterre célebre dans l'hiſtoire ſous le nom de flotte invincible, & compoſé de cent cinquante gros vaiſſeaux prouve que l'Eſpagne avoit alors une puiſſante marine, & par conſéquent un commerce maritime très étendu. Elle fit dans l'eſpace d'un ſiecle des entrepriſes immenſes & très-cheres. Les ſeules guerres des Pays-bas & de la Ligne lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers qu'elle ne l'a fait depuis par la voye du commerce.

Si cette puiſſance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là, les marchandiſes qu'elle envoyoit dans le nouveau monde, l'Europe auroit joui dès-lors des tréſors de l'Amérique comme

elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Eſpagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de ſoudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la diviſion dans les états voiſins, de tout bouleverſer par ſes intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere, preſque la ſeule puiſſance de l'univers.

L'expulſion totale & la proſcription des Maures & des Juifs en 1611 fut la premiere époque ſenſible de la décadence de l'Eſpagne. Cette dégradation fut ſi rapide qu'on vit des écrivains Eſpagnols former dès l'an 1619 des projets pour le rétabliſſement politique de leur empire. On imaginera ſans peine le vuide immenſe que devoient laiſſer dans leur patrie un million d'hommes laborieux dans un tems où la nobleſſe retenant encore tous les préjugés & les privileges barbares des Viſigots dont elle ſe faiſoit honneur de deſcendre, renvoyoit le travail à la claſſe du peuple la plus mépriſée quoique la plus utile. La guerre qui détruit tout, étoit alors la ſeule profeſſion diſtinguée; & les arts qui créent, conſervent ou réparent deſhonoroient pour ainſi dire tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'eſt parce qu'il y avoit des eſclaves. S'il y avoit du commerce, c'eſt parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin ſi l'Eſpagne avoit des manufactures, elle les devoit aux Maures qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puiſſance ne ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les tréſors du nouveau monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule partie de la nation qui eût de l'activité, la ſeule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieuſement proſcrite. Envain ces malheureux offri-

rent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fut permis de continuer à reſpirer leur air natal ; la ſuperſtition qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe aſſez éclairée pour leur offrir un aſyle ; & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares ; l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports étoient des éponges qui commençoient à boire ſa ſubſtance. Lorſqu'elle s'apperçut de la diminution de ſon numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ſes gallions par les Hollandois, à de mauvaiſes ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides qu'augmenter les droits ſur les manufactures & ſur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop peſant même pour un grand nombre, fut encore plus inſupportable au peu d'artiſans qui reſtoient. Ils ſe refugierent en Flandre & en Italie, ou ſans ſortir d'Eſpagne, ils abandonnerent leur profeſſion. Les ſoies de valence, les belles laines d'Andalouſie & de Caſtille ceſſerent d'être travaillées par les mains des Eſpagnols.

Le Fiſe n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leurs excès. Aux impoſitions générales ſe joignirent ce qu'on

appelle en finance affaires extraordinaires, qui eſt une maniere de lever de l'argent ſur une claſſe particuliere de citoyens, impoſition qui, ſans aider l'état, ruine les contribuables pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces reſſources ne ſe trouvant pas ſuffiſantes pour les beſoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances conſidérables. A cette époque ils devinrent les maîtres de l'état. Ils furent autoriſés à ſous-affermer les diverſes parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations ſe multiplierent avec ce déſordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des piéges tendus à la bonne foi. Avec le tems ils uſurperent l'autorité ſouveraine, & parvinrent à décliner les tribunaux du prince, à ſe choiſir des juges particuliers & à les payer : ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écraſés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs poſſeſſions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertilité péninſule qui, malgré les fréquentes ſéchereſſes qu'elle éprouve, nourriſſoit vingt millions d'habitans avant la découverte du nouveau monde, & qui avoit été plus anciennement le grénier de Rome & de l'Italie, ſe vit couverte de ronces. On contracta la funeſte habitude de fixer le prix des grains ; on imagina de former dans chaque communauté des gréniers publics qui étoient néceſſairement dirigés ſans intelligence, ſans zele, ſans probité.

Quand la décadence d'un état a commencé, il eſt rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut ſuivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, &

qu'une induſtrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Eſpagne tomboit dans l'inaction & la barbarie. Les droits des anciennes douanes qu'on avoit laiſſé ſubſiſter dans le paſſage d'une province à l'autre furent portés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'un à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un ſeul chemin. Les voyageurs ſe trouvoient arrêtés au paſſages des rivieres où il n'y avoit ni pont ni batteaux. Il n'y eut pas un ſeul canal ni un ſeul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la ſuperſtition condamne le plus à faire maigre laiſſa tomber ſes pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poiſſon. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés deſtinés pour ſes colonies, il n'y eut pas un ſeul navire national dans ſes ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animoſité, à la férocité des barbareſques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger juſqu'aux *aviſo* qu'on envoyoit aux canaries & en Amérique. Philippe IV avec toutes les riches mines de l'Amérique vit tout à coup ſon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal un prix preſqu'auſſi fort qu'à l'argent.

Ces déſordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Eſpagne remplie d'une vénération ſtupide & ſuperſticieuſe pour le ſiecle de ſes conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, ſe fortifier, ſans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ſes voiſins formoit la baſe de ſon caractere.

L'inquiſition, ce terrible tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaiſme & du mahométiſme avoit porté un coup mortel aux arts, aux ſciences, à toutes les connoiſſances utiles. L'Eſpagne ne fut ni troublée, ni dévaſtée par les querelles de la religion ; mais elle reſta ſtupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces diſputes, quoique toujours miſérable & ridicule, intéreſſe plus vivement qu'aucun autre par ſa liaiſon avec le premier, le plus reſpectable des êtres. On veut avoir raiſon, & quand le voudroit-on ſi ce n'eſt dans des queſtions qu'on lie avec le ſalut éternel. On lit, on médite. A propos d'une ſotiſe, l'eſprit s'exerce & ſe porte à de bonnes études. On remonte aux ſources primitives. On étudie l'hiſtoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût ſolide. Bientôt le ſujet qui échauffoit les eſprits tombe dans les mépris. Les livres de controverſe paſſent, mais l'érudition reſte. Les matieres de religion reſſemblent à ces parties acides & volatiles qui excitent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur ; mais elles mettent bientôt en action toute la maſſe. Dans le mouvement elles ſe diſſipent ou ſe précipitent. Le moment de la députation arrive, & il ſurnage un fluide doux, agréable & vigoureux qui ſert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des diſputes théologiques, toute la lie de ces matieres reſta en Eſpagne. La ſuperſtition y avoit abruti les eſprits au point que l'état s'applaudiſſoit de ſon aveuglement.

L'oubli de tous les bons principes jetta le gouvernement dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Au lieu de cette activité qui auroit

été néceſſaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop diſperſée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conſeils qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient ſeulement d'agir.

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population qui ſuffiſoit à peine pour les nombreuſes garniſons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-bas, en Afrique & dans les Indes ne laiſſoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hoſtilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Eſpagnols qu'on faiſoit combattre avec ces troupes mercenaires puſſent les contenir, leur fidélité étoit ſouvent altérée par ce commerce. On les vit ſe révolter pluſieurs fois de concert, & ravager enſemble les provinces commiſes à leurs détenſe.

Une ſolde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt diſſipé cet eſprit de ſédition. Mais pour payer des armées & les tenir dans cette dépendance & cette ſubordination néceſſaires à la bonne diſcipline, il auroit fallu ſupprimer cette foule d'officiers inutiles qui par leurs appointemens & leurs brigandages abſorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à un vil prix, ou ne pas laiſſer envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas diſſiper ſes tréſors à entrerenir des eſpions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu ſur-tout ne pas faire conſiſter la grandeur du prince, à accorder des penſions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre à les obtenir que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit l'allure générale. L'Eſpagnol né généreux & devenu fier dédaignant les occupations ordinaires de la vie ne reſpiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magiſtrature.

Ceux qui ne pouvoient pas parvenir à ces emplois brillans, ſe glorifiant d'une ſuperbe oiſiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public que les miniſtres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru ſouiller ſes mains victorieuſes en les employans à des travaux paiſibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertiliſoit.

Les hommes nés ſans propriété préférant baſſement une ſervitude oiſive à une liberté laborieuſe, briguoient de groſſir ces légions de domeſtiques que les grands traînoient à leur ſuite avec ce faſte qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile & la dégradation de la plus néceſſaire.

Ceux qui par un reſte de vanité ne vouloient pas vivre ſans quelque conſidération, ſe précipitoient en foule dans les cloîtres, où la ſuperſtition avoit préparé depuis long-tems un aſyle commode à leur pareſſe, & leur aſſuroit une ſorte d'honneur & de diſtinction pour avoir changé l'état de leur pauvreté forcée en celui d'une pauvreté volontaire.

Les Eſpagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languiſſoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur poſtérité

que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns entraîné par l'amour & la vertu s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation ſuperſtitieuſe des colleges ; & dès l'âge de quinze ans les livroient à des courtiſanes. Le corps & l'eſprit de ces jeunes gens vieillis de bonne heure, s'épuiſoient également dans ce commerce infâme qui ſe perpétuoit même parmi eux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce déſordre pouſſé juſqu'au dernier excès fut la premiere & la ſeule cauſe de la ſtérilité des femmes Eſpagnoles autrefois auſſi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'eſt parmi ces hommes abrutis qu'étoient pris ceux que la faveur deſtinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur adminiſtration rappelloit à chaque inſtant l'école d'oiſiveté & de corruption d'où ils ſortoient. Rien n'étoit ſi rare que de leur voir des ſentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger deſir de faire le bonheur de leurs ſemblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs ſoins pour aller diſſiper à Madrid dans le ſein de la volupté le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie, quoiqu'elle occaſionnât ſouvent des ſéditions, des révoltes, des conſpirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caſtille, conſommoient ſa ruine. Les Pays-bas ne donnoient pas de quoi payer les garniſons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Aragon,

Valence,

Valence, la Catalogne, le Rouſſillon, les iſles Baleares & la Navarre prétendoient ne devoir à la Monarchie qu'un don gratuit que leurs députés regloient toujours & rarement au gré d'une cour avide & épuiſée par ſes folles largeſſes.

Pendant que tout tomboit ainſi dans la confuſion en Eſpagne, les tréſors de l'Amérique qui n'avoient d'abord paſſé aux autres états de l'Europe que par des combinaiſons deſtructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuſe & paiſible. L'impoſſibilité où ſe trouvoit la métropole de fournir aux beſoins de ſes colonies, anima l'induſtrie des autres peuples qui juſqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richeſſes du nouveau monde ne purent guere retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commiſſion : droits qui ont ajouté aux marchandiſes une valeur qui ne prend ſur les négocians étrangers que parce qu'elle reſſerre les conſommations, mais qui ſont payés par les Péruviens & les Mexicains qui les conſomment. C'eſt par cette voie que l'or & l'argent dont l'Amérique a inondé l'Europe ont paſſé dans plus de mains & ſe ſont diſtribués plus également.

En vain une loi ſévere portée par Ferdinand & Iſabelle & confirmée par leurs ſucceſſeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faiſoient. L'impérieuſe loi de la néceſſité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiſes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reſte eſt fourni par les autres

peuples, amis ou ennemis de l'Eſpagne, ſous le nom des Eſpagnols même, toujours fideles aux particuliers & toujours infideles à la loi. La bonne foi des Eſpagnols qui n'a jamais reçu d'atteinte & dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant ſe diſſimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abſurde. Il défendit ſous des peines capitale l'exportation de l'or & de l'argent, comme ſi les Eſpagnols euſſent pu ſe diſpenſer de payer les marchandiſes qu'ils avoient beſoins d'acheter. Lorſqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Eſpagnol qui eſt à Cadix le facteur des autres nations confioit les lingots à des Braves appellés, *Météores*, qui bien armés alloient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettoient à d'autres Météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes qui ne les troubloient jamais; tous avoient leurs droits ſur cette fraude juſtifiée par l'iniquité de la loi, & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandiſes un nouveau prix que le conſommateur étoit obligé de payer. La défenſe de ſortir l'or & l'argent étoit ſi inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuſe, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de ſévérité n'auroit fait que hauſſer le prix des marchandiſes par la difficulté d'en retirer la valeur. Si conformément à la rigueur des ordonnances, ont eut ſaiſi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant & qu'on eut confiſqué ſes biens; cette atrocité, loin d'empêcher la ſortie de l'argent l'au-

roit augmentée, parce que ceux qui s'étoient contentés juſqu'alors d'un bénéfice médiocre exigeant un ſalaire proportionné au riſque qu'ils devoient courir, auroient multiplié leurs profits par leurs riſques, & fait paſſer beaucoup d'argent pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a ſenti enfin le vice de cet arrangement. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le reſpect qu'elles méritent n'auroient pas manqué d'en abroger une dont l'obſervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires ſont plus conduits par les caprices de ceux qui ſont à leur tête que ſur des principes raiſonnés, l'Eſpagne s'eſt contentée de régler il y a quelques années que le commerce étranger retireroit en payant trois pour cent la valeur des marchandiſes qu'il auroit fait paſſer dans le nouveau monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers qu'on eut ſoin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du miniſtere étoit de ſe rendre maître du commerce des piaſtres, & par conſéquent du change. Ce plan qui peut-être étoit plus vaſte que juſte n'a pas réuſſi. Les agens qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds en ſe ſoumettant aux droits établis & qui en 1768 ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux au deſſous

de l'impoſition, & on ſent bien que ces facilités momentanées ſont ſaiſies avec une avidité extrême.

Pendant que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. Si les Eſpagnols euſſent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique ſe fuſſent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes qui auroient établi entre eux une dépendance, un profit reciproques. Les productions des atteliers de l'ancien monde euſſent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eut été payé à poids égal par de l'argent brut. Une union ſtable, ſuite néceſſaire d'un commerce paiſible, ſe ſeroit formée ſans répandre du ſang, ſans dévaſter des empires, l'Eſpagne ne ſeroit pas moins devenue maîtreſſe du Mexique & du Pérou, par la raiſon que tout peuple qui cultive les arts, ſans en communiquer les procédés & la pratique, aura une ſupériorité réelle ſur celui à qui il en vend les productions.

On ne raiſonna pas ainſi. La facilité qu'on avoit trouvée à ſubjuguer les Indiens, l'aſcendant que Charles-quint prit ſur toute l'Europe, l'orgueil ſi ordinaire aux conquérans, le caractere particulier des Eſpagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce : toutes ces raiſons & pluſieurs autres empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau monde, des loix ſages, une bonne adminiſtration, une conſiſtance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut la premiere ſuite de cette confuſion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruiſſeaux de ſang.

Auſſi étonnés de leurs victoires que le vaincu de ſa défaite, ils crurent ne pouvoir jamais compter ſur une obéiſſance, ſur une fidélité qu'on ne leur devoit point ; & dans l'ivreſſe de leur ſuccès, ils prirent le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables diſparurent de la terre à l'arrivée de ces barbares qui ne ſavoient ni gagner, ni poſſéder, ni employer les biens & les tréſors qu'ils avoient engloutis.

Semblables aux Viſigots dont ils étoient les deſcendans ou les eſclaves, les Eſpagnols partagerent entr'eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvêcurent pas long-tems au carnage dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faite de tems en tems pour modérer la dureté de cette ſervitude ne produiſirent que peu de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Les tyrans qui les exploitoient traînerent leurs eſclaves dans des abymes profonds, où privés de la lumiere du jour, de la reſpiration d'un air libre & ſain, des principaux ſoutiens de la vie, de la conſolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches, les Indiens creuſoient leur tombeau ſous ces voûtes ténébreuſes qui recelent aujourd'hui plus de cendres de morts que de pouſſiere ou de grains d'or. Quand on jette les yeux ſur des traitemens ſi barbares, on eſt bien étonné d'entendre l'avare & ſtupide Eſpagnol ſe plaindre de ce que les Indiens lui refuſent la connoiſſance de plu-

ſieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux en trahiſſant le ſecret qu'ils ont reçu de leurs peres ou que le haſard leur a donné que feroient-ils autre choſe que de multiplier les moyens de les détruire ?

Auſſi voit-on ceux mêmes que la deſtinée avoit ſoumis au joug, déſerter les terres qu'ils cultivoient pour leurs avides maîtres, & ſe réfugier en grand nombre parmi les ſauvages qui errent dans les forêts ou les déſerts des Cordillieres. Ces lieux impénétrables ſont devenus l'aſyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Eſpagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invaſion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient expoſées à leurs incurſions. Ce que la ſtérilité du ſol, le défaut de prévoyance, & le manque des reſſources de la ſociété fait perdre de population à ces ſauvages, eſt continuellement réparé par les eſclaves fugitifs qui ſe dérobent à la tyrannie Européenne. C'eſt dans ces montagnes que ſe régénere en ſecret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, reprendre ſes biens, ſes droits & ſa liberté dans les entrailles avides & cruelles de l'uſurpateur du nouveau monde.

Il ſe dépeuple encore par les beſoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y ſubvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui ſervoit à leur parure ils le fabriquoient eux-mêmes : c'étoit une occupation & une ſorte de métier. Leurs ſoins ſe réduiſoient à la culture du champ du mays. L'argent n'étoit point une richeſſe. Toutes choſes s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien com-

me l'Eſpagnol vit en ſociété, il eſt dans la néceſſité de ſe loger, de ſe nourrir, de ſe vêtir le plus ſouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne ſauroit pourvoir à ces nouveaux beſoins. Quand même il ne ſeroit pas tombé dans un découragement exceſſif, ſon travail ſuffiroit à peine aux dépenſes de premiere néceſſité. Ainſi le luxe & l'indigence qui le preſſent l'ont réduit à cacher à l'écart ſa nudité, à vivre ſeul, & à renoncer à ſa poſtérité.

De cette cauſe de dépopulation en naît une autre plus affreuſe encore, & dont la ſeule idée fit autrefois frémir l'Europe. Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue en 1586 eut la preuve que parmi ces inſulaires, les hommes en étoient venus à ce point de déſeſpoir que pour ne pas mettre au monde des enfans qui fuſſent la victime de leur oppreſſeur, ils avoient tous unanimement réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature même & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece que l'hiſtoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du nouveau monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Amériquains à ſa ſoif de détruire que l'horrible vœu de ne pas ſe reproduire? Ainſi la terre fut doublement ſouillée du ſang des peres & du germe des enfans.

Dès-lors cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du déſordre & du crime furent extrêmement rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni ar-

mes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit, ni exercé, ni nourri, ni vêtu devint mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtrumens propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain furent continuellement diminués par la fraude & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice ſe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour ſauver les prévaricateurs qu'il avoit proſcrits. Les premiers & les derniers magiſtrats agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuſtices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires amena le funeſte expédient de tous les états mal adminiſtrés, des impoſitions ſans nombre. On paroiſſoit s'être propoſé la double fin d'arrêter toute induſtrie & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de pair avec l'injuſtice. » J'ai vu, diſoit un voyageur célebre, porter » dans le même tribunal & preſqu'à la même » heure une même ſentence ſur deux cas directement oppoſés. Envain s'efforça-t-on d'en faire » comprendre la différence aux juges. Cependant » le chef ſortant enfin des ténebres ſe leva ſur ſon » ſiége, retrouſſa ſa mouſtache, & jura par la » Sainte Vierge & par tous les Saints que les Luthériens Anglois lui avoient enlevé parmi ſes » livres ceux *du pape Juſtinien* dont il ſe ſervoit » pour juger les cauſes équivoques; mais que » ſi ces chiens reparoiſſoient, il les feroit brûler » tous. »

» Le hazard, dit le même voyageur, fit tom-

» ber un jour les métamorphoſes d'Ovide entre
» les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un
» religieux qui ne l'entendoit pas mieux, & qui
» fit croire aux habitans de la ville que c'étoit une
» bible Angloiſe. Sa preuve étoit les figures de
» chaque métamorphoſe qu'il leur montroit en
» diſant : voilà comme ces chiens adorent le dia-
» ble qui les change en bêtes. Enſuite la préten-
» due bible fut jettée dans un feu qu'on alluma
» exprès, & le religieux fit un grand diſcours qui
» conſiſtoit à remercier Saint François de cette
» heureuſe découverte. »

Comme l'aveuglement eſt toujours favorable à la ſuperſtition, les miniſtres de la religion, ſans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un aſcendant décidé dans toutes les affaires. Plus aſſurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute regle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faiſoient le commerce. Les autres abuſoient de leur miniſtere & de la terreur des armes eccléſiaſtiques pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Eſpagnol paſſoit pour mal-adroit, lorſqu'un court voyage dans le nouveau monde ne lui valoit pas vingt ou trente mille piaſtres. Le plus ſouvent on prévenoit leur avidité par des dons immenſes. On auroit cru que ce n'étoit que pour embellir des égliſes, que pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquiſe.

La haine qui ſe mit entre les Eſpagnols nés dans le pays & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout précipiter. La cour avoit imprudemment jetté les ſemences de cette diviſion malheureuſe. De faux rapports lui peignirent les Créoles comme des demi-barbares, preſque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter ſur leur intel-

ligence, ſur leur courage, ſur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les poſtes utiles ou honorables. Cette réſolution injurieuſe les aigrit. Loin de travailler à les appaiſer, les dépoſitaires de l'autorité ſe firent un art d'envenimer leur chagrin par des diſtinctions humiliantes. Il s'établit entre les deux claſſes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une averſion inſurmontable. Elle s'eſt manifeſtée par des éclats qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroiſſent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le clergé Créole & le clergé Européen qui ont contracté la contagion de ces haines, de ces diviſions, ne ſe rapprocheront jamais, & travailleront ſelon l'eſprit dont ils ne ſe ſont jamais écartés à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-quint, les déſordres qu'on vient de voir, & les maux qui naiſſent de tant de maux ont un peu diminué. La nobleſſe n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embaraſſoient ſouvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a ceſſé d'être l'appanage de la ſeule naiſſance: il a paſſé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Eſpagne qu'une adminiſtration déteſtable avoit fait tomber au-deſſous de huit millions ſur la fin du dernier ſiecle, monte aujourd'hui à ſoixante-douze millions ſix cens cinquante-ſix mille huit cens cinq livres. Cette heureuſe révolution qui a commencé par la métropole, s'eſt étendue enſuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en

Europe de leur direction, perdre ſucceſſivement quelque choſe du mauvais eſprit qui dirigeoit leurs opérations. Le conſeil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur converſation. La contractation tranſportée de Seville à Cadix en 1717 conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le conſulat qui juge des différents ſurvenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conſervation de leurs priviléges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

Ces premiers pas vers le bien doivent faire eſperer au miniſtere Eſpagnol qu'il arrivera à une bonne adminiſtration, lorſqu'il aura ſaiſi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractere de la nation n'oppoſe pas des obſtacles inſurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui eſt pas auſſi naturelle qu'on le penſe. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établiſſoit, on verra que cet engourdiſſement ne s'étendoit pas à tout; & que ſi l'Eſpagne étoit dans l'inaction au dedans, elle portoit ſon inquiétude chez ſes voiſins dont elle troubloit ſans ceſſe la tranquillité. Son oiſiveté a pris ſa naiſſance en partie dans un fol orgueil. Parce que la nobleſſe ne faiſoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de ſi noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Eſpagnol décharné, demi nud, nonchalamment aſſis à terre, regarde avec pitié ſon voiſin qui bien vêtu, bien nourri, rit en travaillant de ſa folie. L'un mépriſe par orgueil, ce que l'autre recherche par vanité, les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Eſpagnol ſobre, & il l'eſt encore devenu par indigence. L'eſ-

prit monacal qui le gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu, de cette même pauvreté qu'il doit à ſes vices. Comme il n'a rien, il ne deſire rien; mais il mépriſe encore moins les richeſſes qu'il ne hait le travail.

De ſon ancien caractere il n'eſt reſté à ce peuple pauvre & ſuperbe qu'un penchant démeſuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immenſe perſpective de gloire. La ſatisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaiſſement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec reſpect & avec confiance. Qu'on dirige à ſon bonheur ce puiſſant reſſort; qu'on cherche les moyens plus aiſés qu'on ne penſe de lui faire trouver le travail honorable, & on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau monde, dans ces tems brillans où ſans ſecours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuſe, il faudra ſonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la maſſe de l'état, c'eſt le défaut de population. Le propre des colonies bien adminiſtrées eſt d'augmenter la population de la métropole qui par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions augmente réciproquement la leur. C'eſt ſous ce point de vue intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la politique que les nations éclairées de l'Europe ont formé leurs établiſſemens du nouveau monde. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumiere ne fut répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Eu-

rope à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitans n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent avec le tems rétablir l'équilibre. L'Eſpagne qui en 1747 n'avoit que ſept millions quatre cens vingt-trois mille cinq cens quatre vingt-dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-ſix eccléſiaſtiques, & qui ne compte guere dans ſes colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête ne peut ni ſe repeupler, ni les repeupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ſes ſoldats que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut puiſque ſon revenu net, eſt de cent vingt-quatre millions & que ſes dépenſes ordinaires n'en abſorbent que quatre-vingt-ſeize, qu'elle s'occupe du ſoulagement des peuples auſſi-tôt que les poſſeſſions de l'ancien & du nouveau monde auront été tirées du cahos où deux ſiecles d'inertie, d'ignorance, & de tyrannie les avoient plongées. Il faut avant tout qu'elle aboliſſe l'infâme tribunal de l'inquiſition, qui ſemble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre ſous le joug d'une ſuperſtition ſtupide.

La ſuperſtition, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt répandue chez tous les peuples ſauvages ou policés. Elle eſt née ſans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ſes cauſes & de ſes remedes. C'en eſt aſſez du moins pour l'enraci-

ner dans l'eſprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes deſtructeurs, toutes les cauſes cachées de la douleur & de la mort ſont ſi univerſelles ſur la terre, qu'il ſeroit bien étonnant que l'homme n'en eut pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours ſubſiſté ou groſſi à proportion de l'ignorance & de la ſenſibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages ſur la terre comme les déluges, les incendies, les peſtes; le culte des animaux ſoit venimeux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparens bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé du polytheiſme au monotheiſme; mais cette derniere idée ſimple & ſublime ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du nord qui inonderent les provinces de l'empire Romain n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux dont l'igno-

rance eſt toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiecles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la monarchie univerſelle qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cens ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres étoient convenus entr'eux après bien des chicanes d'impoſer à la multitude. Mais le clergé trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion qui devoit tôt ou tard ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité un grand nombre de ſuperſtitions le plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principe de raiſonnement, ni par eſprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger ſouverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fut incapable d'entreprendre cette diſcuſſion, elle ſe ſentit fiere d'avoir à balancer de ſi grands, de ſi chers intérêts. L'ébranlement étoit ſi général qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient par-tout triomphé des anciennes, ſi le magiſtrat n'avoit cru avoir intérêt à arrêter le tor-

rent. Il avoit beſoin ainſi que la religion d'une obéiſſance implicite ſur laquelle ſon autorité étoit principalement fondée ; & il craignit qu'après avoir renverſé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine on n'examinât ſes propres titres. L'eſprit républiquain qui s'établiſſoit naturellement parmi les réformés augmentoit encore cette défiance.

Les rois d'Eſpagne plus jaloux de leurs uſurpations que les autres ſouverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis dans des ſuperſtitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les ſyſtêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes ſur un être inconnu. En vain la raiſon crioit à ces imbécilles monarques que nulle puiſſance n'eſt en droit de preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer ; que la ſociété chargée de diriger leurs actions extérieures n'a nul droit ſur les mouvemens intérieurs de leur cœur ; que la politique doit préférer tout citoyen qui ſert la patrie à celui qui eſt inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & inconteſtables ne furent pas écoutés. Leur voix étoit étouffée par l'apparence d'un grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le prince devenu leur eſclave, fut forcé d'abandonner ſes ſujets à leurs caprices, de les laiſſer opprimer, d'être ſpectateur oiſif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs ſuperſtitieuſes, utiles ſeulement au ſacerdoce, devinrent nuiſibles à la ſociété. Des peuples ainſi corrompus & dégénérés furent les plus cruels des peuples. Leur obéiſſance pour le monarque, fut ſubordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs, il fut le vrai ſouverain de l'état.

L'inaction

L'inaction fut la ſuite néceſſaire d'une ſuperſtition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde ſe manifeſta juſques dans leur religion. C'étoit la victoire, Bellone, la fortune, le génie du peuple Romain, Rome même qui étoient leurs dieux. Une nation qui aſpiroit à marcher ſur leurs traces, & qui ſongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal. Il a détruit tous les reſſorts; il les empêchera de ſe rétablir en Eſpagne & en Amérique, s'il n'eſt renverſé lui-même avec toute l'horreur dont il eſt digne. L'abolition de l'inquiſition doit hâter ce grand changement.

Ce moyen tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées qu'il lui faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'ancien & du nouveau monde remplies de nouveaux habitans qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du nord & ceux du midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiecle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Les fortunes particulieres des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir aſſez ſûrement, aſſez agréablement, aſſez honorablement pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

Pour porter rapidement ce grand ouvrage à ſa

perfection, il ne ſuffit pas que l'Eſpagne ouvre ſon ſein aux peuples de ſa communion, il faut que toutes les ſectes ſans diſtinction y ſoient admiſes. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conſcience ne pouvoit être fondée que ſur l'impiété la plus monſtrueuſe, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puiſque le principe fondamental de toutes les ſectes étoit de ſe déteſter, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles ſe multiplioient. Si les payens avoient raiſonné ainſi, jamais le chriſtianiſme ne ſe fut établi. Il eſt du moins évident que leurs perſécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas beſoin d'apologie.

Lorſque l'Eſpagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe. Le chagrin qu'elle avoit de voir les tréſors du nouveau monde paſſer chez ſes rivaux & ſes ennemis lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétabliſſement de ſes manufactures qui put la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ſes écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce ſyſtême nous paroiſſent dans l'erreur. Tant que les peuples qui ſont en poſſeſſion de fabriquer les marchandiſes qui ſervent à l'approviſionnement de l'Amérique s'occuperont du ſoin de conſerver leurs manufactures, celles qu'on voudra créer ailleurs en ſoutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auſſi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des ſiecles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Il n'y auroit qu'une révolution qui tranſporteroit en Eſpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiſtes étrangers qui put procurer ce grand changement. Juſ-

ques à cette époque qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera auront une iſſue funeſte. On en a fait une expérience bien inſtructive, lorſqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défenſe de ſortir les ſoies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit ſenſiblement, & ſeroit entiérement tombée, ſi le gouvernement n'avoit eu la ſageſſe de rendre au commerce ſon ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer que quand l'Eſpagne pourroit ſe procurer la ſupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un ſuccès momentané ſeroit ſuivi d'une ruine entiere. Qu'on ſuppoſe que cette monarchie tire de ſon ſein toutes les marchandiſes néceſſaires pour l'approviſionnement de ſes colonies, les tréſors immenſes qui ſeront le produit de ce commerce concentrés dans ſa circulation intérieure y aviliront bientôt le numéraire. La cherté des productions de ſa terre, du ſalaire de ſes ouvriers ſera une ſuite néceſſaire de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voiſins. Ceux-ci dès-lors en état de donner leurs marchandiſes à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exhorbitant ſurmonte tous les obſtacles. Ses habitans ſans occupation ſeront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems ſon induſtrie & ſa population.

Puiſqu'il eſt impoſſible à l'Eſpagne de retenir le produit entier des mines du nouveau monde, & qu'elle le doit partager néceſſairement avec le reſte de l'Europe, toute ſa politique doit tendre à en conſerver la meilleure part, à faire pencher

la balance de ſon côté, & à ne pas rendre ſes avantages exceſſifs afin de les rendre permanens. Elle obtiendra cette ſupériorité de la pratique des arts de premiere néceſſité, de l'abondance, de l'excellente qualité de ſes productions naturelles.

Le miniſtere Eſpagnol qui a entrevu cette vérité s'eſt mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le ſeul mobile de l'agriculture. C'eſt une vérité inconteſtable que les manufactures favoriſent l'agriculture des terres. Elles ſont même néceſſaires par-tout où les frais de tranſport arrêtant la circulation & la conſommation des denrées, le cultivateur ſe trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il n'a pas beſoin de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ſes productions, peu lui importe que ce ſoit par une conſommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce : il ſe livrera au travail.

L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en ſoie, en huile, en vin, en fer, en ſoude, pour plus de ſix millions de piaſtres. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une grande augmentation, & ſi nous ne nous trompons peuvent être plus que doublées. Elles ſuffiront indépendamment des Indes pour payer tout ce que l'état pourra conſommer de marchandiſes étrangeres. Il eſt vrai qu'en livrant ainſi aux autres nations ſes productions brutes, il augmentera leur population, leurs richeſſes & leur puiſſance ; mais elles entretiendront, elles étendront dans ſon ſein un genre d'induſtrie bien plus sûr, plus avantageux. Son exiſ-

tence politique ne tardera pas à devenir relativement ſupérieure ; & le peuple cultivateur l'emportera ſur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avantages. Elle deviendra utile à l'Eſpagne par ſes métaux & par ſes denrées.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuſes colonies ont verſé dans la métropole depuis 1492 juſqu'en 1740, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de 248 années plus de neuf milliards de piaſtres dont la moindre partie eſt reſtée à ſes maîtres naturels ; le reſte s'eſt répandu en Europe ou a été porté en Aſie. Depuis le premier janvier 1754 juſqu'au dernier décembre 1764, on n'eſt pas réduit aux conjectures. L'Eſpagne a reçu dans ce période en piaſtres fortes qui valent chacune environ cinq livres cinq ſols.

De la Vera-cruz en or 3, 151, 354 piaſtres, 5 réaux : en argent, 85, 899, 307 piaſtres, 2 réaux.

De Lima en or, 10, 942, 846 piaſtres, 3 réaux : en argent, 24, 868, 745 piaſtres, 3 réaux.

De Buenos-ayres en or, 2, 142, 626 piaſtres, 3 réaux : en argent, 10, 326, 090 piaſtres, 8 réaux.

De Carthagene en or, 10, 045, 188 piaſtres, 8 réaux : en argent, 1, 702, 174 piaſtres, 3 réaux.

De Honduras en or, 37, 254 piaſtres, 9 réaux : en argent, 677, 444 piaſtres, 7 reaux.

De la Havane en or, 656, 064 piaſtres, 3 réaux : en argent, 2, 639, 408 piaſtres, 2 réaux.

De Caraque en or, 52, 034 piaſtres, 4 réaux : en argent, 276, 002 piaſtres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-rico en or, 526 piaſtres, 5 réaux : en argent, 317, 521 piaſtres, 1 réal.

De Campêche, Cunama, Maracaïbo en argent, 91, 564 piaſtres, 6 réaux.

C'eſt en tout vingt-ſept millions, vingt-ſept mille, huit cens quatre-vingt-ſeize piaſtres en or, & cent vingt-ſix millions, ſept cens quatre-vingt-dix-huit mille, deux cens cinquante-huit piaſtres huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une maſſe de cent cinquante-trois millions, huit cens vingt-ſix mille, cent cinquante-quatre piaſtres & huit réaux. Qu'on diviſe cette ſomme en onze parties, & on trouvera que les retours année commune ont été de treize millions, neuf cens quatre-vingt-quatre mille, cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piaſtres. Il faut ajouter à ces richeſſes celles que pour éviter de payer les droits on n'enregiſtre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du quart de ce qui eſt enregiſtré; & il ſe trouvera que la métropole reçoit annuellement de ſes colonies environ dix-ſept millions de piaſtres.

Il ſeroit poſſible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire paſſer dans le nouveau monde des gens plus habiles dans la Métallurgie, & à ſe relâcher ſur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne ſeroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes, ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure

qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter a toujours valu davantage. La balance qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce ſeroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été juſqu'ici. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau monde; mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens poſſibles. Si l'Eſpagne adopte un principe ſi raiſonnable, elle parviendra vraiſemblablement à retenir dans ſon ſein deux millions cinq cens mille piaſtres qu'en font ſortir tous les ans les épiceries. Il n'eſt guere poſſible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le giroffle, la muſcade, les autres aromates de l'Aſie. Il eſt certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réuſſiſſent, ſoit qu'elles ne réuſſiſſent pas, on peut toujours cultiver le caffé dont l'uſage s'étend tous les jours en Europe; le coton qui manque ſouvent à nos manufactures; le ſucre dont l'Eſpagne achete tous les

ans pour plus d'un million de piaſtres & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Pluſieurs provinces du Mexique produiſoient autrefois des ſoies excellentes qu'on employoit avec ſuccès à Seville. Cette production s'eſt perdue par les contrariétés ſans nombre qu'elle a eſſuyées. Rien n'eſt plus aiſé que de la reſſuſciter & de l'étendre.

La laine de Vigogne eſt recherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent eſt peu de choſe en comparaiſon de ce qu'on en demande. Il eſt poſſible, facile même de multiplier dans le climat convenable l'eſpece de brebis qui donne cette laine précieuſe.

L'exceſſive cherté de la cochenille & l'empreſſement de tous les peuples pour s'en procurer avertiſſent continuellement l'Eſpagne de l'intérêt qu'elle a à la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit ſur-tout encourager, ce ſeroit les vignes & les oliviers dont la culture n'eſt permiſe que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes ſeroient fixées par ce genre de travail. Diſtribuées avec intelligence, elles ſerviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant ſéparées par des terreins immenſes & inhabités. Les loix qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu par l'impoſſibilité de faire arriver même avec de grands frais les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre on ſeroit averti à tems du danger, & on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce leger ſacrifice

ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons ſeroient le partage des naturels du pays que leur indolence & peut-être leur foibleſſe rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations ſeroient réſervées pour les eſclaves actifs & vigoureux que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce ſecours étranger dans les premieres années qui ſuivirent la découverte du nouveau monde. Il fut bientôt proſcrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les Noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les pouſſaſſent à la révolte. Las Caſas qui s'occupoit ſans ceſſe du ſoulagement des Indiens obtint en 1517 la révocation de cette loi qu'il croyoit nuiſible à leur conſervation. A cette époque, on accorda à un favori le privilege excluſif de porter quatre mille négres dans les Antilles. Il vendit ſon droit aux Génois qui abuſerent de leur monopole. Cet odieux commerce paſſa ſucceſſivement aux Caſtillans, aux Portuguais, aux François, aux Anglois. Il eſt enfin rentré dans les mains des Eſpagnols qui l'exercent de la maniere la plus nuiſible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangéreux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaiſons ſe forment avec des ſujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriſer un commerce que l'humanité reprouve, il convient à l'Eſpagne de ſe paſſer de ſecours étrangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Mille expériences lui demontrent qu'elle y traitera avec autant d'avantage que les nations qui y ont formé les plus grands établiſſemens. Pour obtenir ce ſuccès, elle n'a

beſoin que de recevoir directement des Indes orientales les marchandiſes propres à ces contrées barbares, que d'exciter par des gratifications l'introduction des négres dans ſes colonies au lieu de l'arrêter par des impôts exceſſifs, que de décharger de tout droit d'entrée & de ſortie les denrées qui proviendront de la vente de ces eſclaves. On verra bientôt ſe former dans la métropole la foule d'ouvriers que cette nouvelle branche d'induſtrie exigera. Les vaiſſeaux ſe multiplieront. Les navigateurs étrangers dont on aura emprunté les lumieres ſeront remplacés par des nationaux. Tout s'animera dans des colonies depuis ſi longtems languiſſantes. Leurs productions qui ne paſſent pas annuellement cinq à ſix millions de piaſtres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la conſommation de l'Eſpagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement ſe ſera occupé avec ſuccès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ſes provinces du nouveau monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richeſſes dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris que la vigilance de ſes gardes-côtes; que la fidélité de ſes commandans ſont des barrieres que le commerce interlope franchit ſouvent & facilement.

Tous les peuples à portée par leurs poſſeſſions des colonies Eſpagnoles ont toujours cherché à s'approprier frauduleuſement les tréſors & les denrées de cette nation peu active. Les Portuguais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François & les Hollandois ſur la côte de Carthagene & de Porto-belo. Les ſujets de la Grande-Bretagne qui connoiſſoient

toutes ces voyes, ont trouvé dans les ceſſions qui leur ont été faites par les derniers traités des routes nouvelles pour ſe procurer une part plus conſidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but en trompant ou en corrompant les gardes-côtes ; mais les Anglois aſſurés de n'être pas déſavoués par leur gouvernement, ont ſoutenu par la violence en plaine paix chez les étrangers un commerce clandeſtin qui chez eux eſt puni de mort. Leur marine militaire l'autoriſe ſi ouvertement, qu'il exiſte entr'elle & les négociations de la nation un contrat public en vertu duquel le vaiſſeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de ſa vente pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoir que les gardes-côtes. Quoique la corruption ſoit extrême en Eſpagne, elle l'eſt infiniment davantage aux Indes. Depuis les vice-rois juſqu'aux derniers commis, perſonne ne paroît avoir jamais eu de principe. Tous ceux qui y paſſent avec quelque autorité, ont acheté fort cher leurs places. Il faut ſe rembourſer des avances qu'on a faites. Il faut élever la fortune qu'on eſt allé chercher ſi loin. Il faut ſe payer des dangers qu'on a courus en changeant de climat. Il faut faire tout cela fort vîte, parce qu'il eſt rare qu'on ſoit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans ſon poſte. On diroit que l'Eſpagne ne pouvant empêcher le brigandage a voulu le rendre moins odieux, en y faiſant participer plus de monde.

Tous les moyens de s'enrichir ſont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement eſt de favoriſer le commerce interlope ou de le faire

ſoi-même. Il eſt facile, il eſt rapide, il eſt doux. Perſonne en Amérique ne reclame parce qu'il convient à tout le monde. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils ſont aiſément étouffés par des largeſſes verſées à propos ſur les miniſtres, les confeſſeurs, les maîtreſſes ou les favoris. Le coupable n'eſt pas ſeulement exempt de recherches, il eſt encore récompenſé. Rien n'eſt ſi bien établi, ſi généralement connu que cet uſage. Un Eſpagnol qui revenoit du nouveau monde où il avoit occupé une place importante ſe plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répendus contre l'honnêteté de ſon adminiſtration. *Si on vous calomnie*, lui dit ſon ami, *vous êtes perdu ſans reſſource ; mais ſi on n'exagere pas vos brigandages, vous en ſerez quitte pour en ſacrifier une partie : vous jouirez paiſiblement, glorieuſement même du reſte.*

Il faudroit refondre la nation entiere, peut-être même l'humanité pour parvenir à détruire des abus ſi enracinés. Tout le tems que les arrangemens qui ont donné naiſſance au déſordre ſubſiſteront, le contrebandier fera ſon commerce, les gens chargés de l'empêcher le protegeront. L'Eſpagne ne réuſſira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ſes liaiſons avec ſes colonies.

Cette puiſſance à laquelle la ſituation des choſes ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les beſoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples commerçans de l'Europe. Elle doit ſe regarder au milieu d'eux comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fourniſſe les matieres premieres. Il faut qu'elle leur paye convénable-

ment les valeurs nouvelles que leur induſtrie aura ajoutées aux productions naturelles. Il faut qu'elle répande tout chez les conſommateurs de la maniere qui lui ſera la plus avantageuſe.

Ces maximes ſont trop ſimples pour lui avoir échappé ; mais elle en a fait une mauvaiſe application. Son avidité ou ſes beſoins l'ont continellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à ſurcharger ſes douanes. Aucun de ſes adminiſtrateurs ne paroît avoir ſenti que la richeſſe des peuples étoit la ſeule vraie richeſſe de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été aſſez grand pour croire que les impoſitions qu'on mettoit ſur les marchandiſes, étoient ſupportées par ceux qui les fourniſſoient. On ne ſauroit guere douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qui ont été faites pour la modération des droits ont été rejettées comme ruineuſes pour la monarchie. Ce mauvais eſprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui ſe faiſoient directement de la métropole pour ſes colonies. L'activité de la contrebande s'eſt acrue dans les proportions. On lui portera le coup mortel, dès qu'on reglera les tarifs d'entrée & de ſortie avec plus de modération, dès qu'on débarraſſera la navigation des entraves qui rendent ſa marche ſi peſante.

Ceux qui penſent que la voie communément pratiquée des flottes & des gallions eſt la plus convenable, ont été ſéduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode lente par ſa

nature, devoit tout ruïner néceſſairement. Le commerce illicite averti par ſes émiſſaires des beſoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur convenir, prévient toujours les vaiſſeaux Eſpagnols qui trouvant les magaſins remplis ſont forcés de vendre à perte, ou ce qui eſt ſouvent plus fâcheux, ſont dans l'impoſſibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'eſt un nouvel encouragement pour la contrebande dont les dépôts ſans ceſſe renouvellés, ſont intariſſables.

Pour écarter cette concurrence ruineuſe, on a ſouvent propoſé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejetté ce projet comme un monopole deſtructif & plus deſtructif peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance où elle vivoit de tous les principes ne l'a pas empêchée de ſentir que quand bien même il ſeroit poſſible que les privileges excluſifs fuſſent utiles en certaines circonſtances chez un peuple qui ne manqueroit pas d'objets pour exercer ſon activité, ils ne peuvent qu'être funeſtes à une nation dont l'induſtrie n'eſt pas aſſez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix qui puiſſe ſapper la contrebande, donner au commerce l'activité, l'extenſion dont il eſt ſuſceptible. L'intérêt de l'Eſpagne comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau monde, eſt d'y porter beaucoup de denrées, de marchandiſes d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opérations ſont inſéparablement liées. L'une ſans l'autre eſt impoſſible, & toutes deux proſcrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans cet arrangement qui rependra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs a toujours été, ſera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera par cet heureux moyen des eſprits aigris, ou parce qu'on les a laiſſés manquer des choſes les plus néceſſaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix exceſſif. Elle fera tomber par le bon marché des manufactures que les beſoins abſolus ont fait établir, & qu'il ſeroit dangéreux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'induſtrie vers l'agriculture qui deviendra comme il convient l'occupation la plus profitable. Enfin elle doublera, triplera peut-être ſa navigation dont les opérations languiſſantes expoſent toujours la fortune publique & la livrent ſi ſouvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le ſyſtême des flottes qui fixe la quantité des marchandiſes qu'on peut embarquer à Cadix eſt plus favorable au petit nombre des négocians livrés à ces ſpéculations, la liberté d'envoyer en payant les droits autant de marchandiſes qu'on voudra, baiſſera le prix & augmentera la conſommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation ſera plus conſidérable, quoique celui de chaque particulier le ſoit moins. Cet avantage eſt infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté que nous regardons comme néceſſaire, qu'il ſera porté à l'excès par une émulation ſans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce déſor-

dre. Peut-être ſera-ce un bien ? La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ſes productions, aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouiſſances qu'ils n'avoient jamais été à portée de ſe procurer, ſe feront de nouveaux beſoins & ſe livreront par conſéquent à de nouveaux travaux. Le commerce averti par la perte d'une partie de ſes capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ſes expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne ſeroit jamais que momentané. Les affaires comme cela eſt toujours arrivé, comme cela arrivera toujours ne tarderont pas à répendre leur niveau. Chercher à détourner cet orage par des loix deſtructives de toute liberté, c'eſt vouloir prévenir une révolution heureuſe par une oppreſſion perpétuelle. Dès que l'Eſpagne aura ouvert les yeux, le commerce de ſes colonies ceſſera d'être un pur monopole, leur religion ceſſera d'être une pure ſuperſtition, leur gouvernement ceſſera d'être une pure tyrannie. Par une ſuite des progrès du bon exemple & d'une heureuſe rivalité, le Portugal qui n'a guere été juſqu'ici plus éclairé que l'Eſpagne adoptera peut-être pour le Bréſil ce plan de réformation.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

LE Bréſil eſt un continent immenſe de l'Amérique méridionale. Il eſt borné au nord par la riviere des Amazones, au ſud par le Paraguay, au couchant par une longue chaîne de montagnes qui le ſéparent du Pérou, au levant par la mer du nord. On donne à ſes côtes douze cens lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puiſſe déterminer la profondeur, eſt coupé du nord au ſud par les hauteurs d'où ſortent pluſieurs grandes rivieres, dons les unes ſe jettent dans l'océan & les autres dans la Plata.

Si Colomb après être arrivé aux bouches de

l'Orenoque dans ſon troiſieme voyage en 1499 eut continué à s'avancer vers le midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Bréſil. Il préféra de tourner au nord-oueſt, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établiſſemens déja faits, l'or qu'on en apportoit, l'eſpérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes orientales : tout le conduiſoit de ce côté-là.

Un heureux hazard procura l'année ſuivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduiſoit une flotte au-delà du cap de Bonne-eſpérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large qu'il ſe trouva à la vue d'une terre inconnue ſituée à l'oueſt. La tempête l'obligea d'y chercher un aſyle. Il mouilla ſur la côte au quinzieme dégré de latitude auſtrale dans un lieu qu'il appella Porto-ſeguro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix auquel on ſubſtitua depuis celui du Bréſil, parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus frappante & la plus précieuſe pour les Européens qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on la comprit d'abord ſous la même dénomination ; mais on la diſtingua par le ſurnom d'Indes occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'orient pour aller aux véritables Indes & la route d'occident pour aller au Bréſil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Amériquains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms de lieux & des choſes

assignés au hazard par des ignorans ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires & souvent étrangeres aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite pour ainsi dire en Amérique par le nom & la forme de nos villes, par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturel, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si dans trois ou quatre mille ans l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe antérieurs à la république Romaine ? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les bayes, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or ni argent dans ses terres, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes fletris par les

loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans ce nouveau monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueteries. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuisît au commerce qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit donnoient à leur nation dans toutes les parties du monde une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique; mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voiſin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils déteſtoient le caractere. Soit analogie de climat & de penchant à la ſuperſtition, ſoit conformité de circonſtances & de ſituation, ils ont pris les plus mauvaiſes de ſes inſtitutions; mais la plus vicieuſe de leurs imitations a été ſans doute celle de l'inquiſition.

Ce tribunal de ſang érigé en Eſpagne en 1482

par un mêlange de politique & de fanatiſme ſous Ferdinand & Iſabelle n'eut pas été plutôt adopté par Jean III qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord ſon autorité, enſuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes dont il faiſoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reſte en Afrique ou dans le Bréſil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient ſoupçonnés de pederaſtie, déſordre nouveau dans l'état, mais inſéparable d'un climat chaud où le célibat deviendra commun; les ſorciers qui dans ces tems d'ignorance étoient auſſi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les Mahométans extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs ſur-tout que leurs richeſſes rendoient plus ſuſpects.

On ſait que lorſque cette nation long-tems concentrée dans un petit & miſérable coin de terre fut diſperſée par les Romains, pluſieurs de ſes membres ſe réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Eſpagnes. On les faiſoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorſque ce pays eut recouvré ſon indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppreſſion n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retiraſſent quand après la conquête de Grenade, les rois Catholiques les condamnerent à ſortir du royaume ou à changer de culte. Chaque famille paya cet aſyle de huit cruzades. La ſuperſtition arma bientôt Jean II contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea onze mille ducats, & la réduiſit enſuite à l'eſclavage. Emanuel bannit en 1496 ceux qui refuſerent de ſe faire Chrétiens; mais il rendit la liberté aux

autres qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition rallentit en 1548 leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoient la défiance. Ils eſpérerent que cent mille cruzades qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique leur procureroient quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit pour ainſi dire ſur le front de tous les nouveaux Chrétiens dégoûta les plus riches d'un ſéjour où leur fortune ne les préſervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec leſquelles ils avoient des liaiſons ſuivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à pluſieurs contrées l'induſtrie juſqu'alors concentrée en Eſpagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes orientales, & l'autre des Indes occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquiſition, proſcrits, exilés dans le Bréſil ne furent pas ſans reſſource. Pluſieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles; & les autres dont l'intelligence, la probité étoient connues obtinrent des fonds des négocians de différentes nations avec leſquels ils avoient commercé. Ces ſecours

inirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à ſucre dont les premieres leur vinrent de l'iſle de Madere.

Cette production bornée juſqu'alors à cauſe de ſa rareté aux uſages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Bréſil qui étendit de plus en plus ſa culture. Malgré ſes préventions, la cour de Lisbonne commença à ſentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la métropole autrement que par des métaux. Elle jetta des regards moins dédaigneux ſur une contrée immenſe que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établiſſement abandonné aux ſeuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque adminiſtration. Thomas de Souſa y fut envoyé en 1549 pour le regler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut aſſujetti à l'ordre des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie; dès qu'il eut formé quelques liaiſons entre des habitations qui juſqu'alors avoient été entiérement iſolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec leſquels il auroit ſans ceſſe à négocier ou à combattre. Ces lumieres n'étoient pas aiſées à acquérir. Le Bréſil étoit rempli de petites nations dont les unes habitoient au milieu des forêts & des montagnes, & les autres dans des plaines ou ſur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui euſſent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles, & leurs langues étoient diffé-

rentes. Pluſieurs qui n'étoient pas diviſées par des guerres continuelles, l'étoient par des haines & des jalouſies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chaſſe & de leur pêche, & d'autres qui cherchoient leurs alimens dans l'agriculture. Toutes ces cauſes & cent autres devoient avoir introduit des différences très-conſidérables, dans les occupations, dans les coutumes de ces peuples. Un examen refléchi fit connoître que malgré la diverſité de quelques nuances diſtinctives, le fonds du caractere étoit entiérement le même.

Les Breſiliens ſont en général de la taille des Européens, mais ils ſont moins robuſtes. Ils ont auſſi moins de maladies. Il n'eſt pas rare de leur voir pouſſer leur carriere au-delà d'un ſiecle. Leurs cheveux ne blanchiſſent que rarement. Avant d'avoir vu des Européens, ils ne connoiſſoient aucune eſpece de vêtement. Ils ont commencé depuis à ſe couvrir le milieu du corps & à porter dans leurs fêtes de la ceinture en bas une toile bleue ou rayée à laquelle ils pendent de petits os ou des ſonnettes, lorſqu'ils peuvent s'en procurer. Les plus conſidérables même d'entr'eux portent des manteaux dans les occaſions brillantes ; mais on s'apperçoit aiſément que cette parure les gêne, & que leur plus grande ſatisfaction eſt d'être nuds. Hors les cheveux qui couvrent leur tête, ils ne ſouffrent point le moindre poil ſur le reſte du corps où il ne leur en vient pas avant cinquante ans. La parure des femmes différe de celle des hommes en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs & qu'ils les tiennent courts, qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante qu'ils ont en collier, & qu'elles peignent leur viſage au lieu qu'ils pei-

gnent leur corps. La paſſion des deux ſexes eſt égale pour le bain.

Quoique la langue des Topinamboux ſoit dominante ſur les côtes, on peut dire en général que chacune des nations innombrables mais toutes peu nombreuſes qui habitent ce vaſte continent a ſon idiôme particulier. Quelques-uns ont de l'énergie, mais ils ſont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un ſeul qui ait des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles, ni même aucun être moral. Cette pencerie de langage qui eſt commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale eſt la preuve la plus ſenſible du peu de progrès qu'y ont fait les eſprits. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres prouve que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages ont été fréquentes & conſidérables. Peut-être par la comparaiſon qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes orientales & de l'Europe parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains qui juſqu'ici a occupé ſans fruit les veilles de tant de ſavans?

La nourriture des Breſiliens ne ſauroit être auſſi variée que leur langage, mais elle l'eſt autant qu'elle puiſſe l'être dans un pays où avant l'arrivée des Européens, on ne connoiſſoit point d'animaux domeſtiques. Ceux qui habitent ſur les côtes vivent de coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on ſe nourrit de pêche, & dans les forêts de chaſſe. Pour remplir le vuide qui peut ſe trouver dans des reſſources auſſi incertaines, on a deux racines qui dans trois mois deviennent hautes d'un demi-pied & de la groſſeur du bras.

Elles ſervent à la fois de pain & de boiſſon.

On ne craint pas d'en manquer dans un pays où le ſol eſt communément ſi fertile qu'un homme un peu laborieux peut dans peu de jours cultiver de quoi vivre une année. Le mays d'ailleurs n'y eſt pas fort rare, & il deviendroit aiſément commun ſi on le vouloit.

C'eſt un uſage particulier aux Breſiliens de boire & de manger à des heures différentes. Jamais ils ne boivent quand ils mangent, & jamais ils ne mangent quand ils boivent. Ces occupations qu'ils regardent comme les plus importantes de leur vie, ne ſont mêlées d'aucun entretien. Ce n'eſt qu'après avoir ſatisfait leurs beſoins qu'ils parlent de leurs affaires, de leurs projets & de leurs vengeances.

Le travail leur eſt inconnu. Manger, chanter, danſer c'eſt tout leur bonheur; ils n'en connoiſſent pas d'autre. Ils danſent en rond ſans changer de place. Leurs chanſons ne ſont qu'une longue tenue ſans aucune variété de tons, & elles roulent ordinairement ſur leurs amours ou leurs exploits guerriers. Tandis qu'ils les chantent, leurs femmes leur ſervent à boire, & dès qu'ils ſont yvres ils tombent par terre.

Leurs plaiſirs ne ſont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être ſuprême qu'ils ignorent, où leur tranquilité troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui par des mouvemens & des contorſions extraordinaires ſurprennent ſouvent leur crédulité au point de cauſer parmi eux des révolutions violentes. Ces fourbes finiſſent par être maſſacrés, ſi on parvient à demêler leurs impoſtures, ce qui arrête un peu l'eſprit de divination & de menſonge.

Les idées de dépendance & de ſoumiſſion

qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être ſuprême ſont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'ils exiſte des hommes aſſez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en a d'aſſez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'eſtime à ceux qui ont maſſacré le plus d'ennemis.

Les Breſiliens vivent tous ſelon leur deſirs, & de même que preſque tous les peuples ſauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie qui eſt une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens va juſqu'au fanatiſme, dans les mauvais paſſe en habitude; qui conſerve à chaque nation pendant des ſiecles entiers ſon caractere, ſes uſages & ſes goûts, n'eſt qu'un ſentiment factice qui n'ait dans la ſociété, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du ſauvage eſt entierement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans ſon enfance. A meſure que ſes forces & ſa raiſon ſe dévéloppent, il perd de vue le préſent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainſi l'âge des paſſions & des plaiſirs, le tems ſacré que la nature deſtinoit à la jouiſſance ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il deſire, ſe reproche c'eſt qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant ſans ceſſe ſa liberté qui l'a toujours ſacrifiée, l'homme revient en ſoupirant ſur ſes premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité, d'eſpérance. Il ſe

rappelle avec attendriſſement le théâtre de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocens plaiſirs embellit ſans ceſſe l'image de ſon berceau & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage qui jouit à chaque époque de ſa vie des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe trouve également dans tous les lieux les objets analogues au ſentiment qu'il éprouve ; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même & que ſa patrie eſt par-tout.

Malgré le peu de conſiſtances des Breſiliens & le principe d'anarchie qui en réſulte. Les diviſions ſont très-rares parmi eux. S'il s'éleve une querelle & que quelqu'un y périſſe, ſon meurtrier eſt livré aux parens du mort qui l'immolent à leur vengeance. Enſuite les deux familles s'aſſemblent, pleurent & ſe reconcilient dans un repas. Lorſque le coupable s'eſt échappé, ſes filles, ſes ſœurs ou ſes couſines deviennent les eſclaves de ceux qui ont perdu leurs parent ou leur ami.

Tout Breſilien épouſe autant de femmes qu'il veut & les répudie quand il commence à s'en dégoûter. Celles qui manquent à leurs promeſſes, ſeule formalité qui les lie, ſi on les ſurprend en adultere ſont punies de mort, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les femmes enceintes ne ſont pas diſpenſées du travail commun, parce qu'on le croit néceſſaire à l'heureux ſuccès de leur couche. Elles demeurent au lit un ou deux jours au plus ; & portant leur fruit pendu au cou dans une écharpe de coton faite pour cet uſage, elles reprennent leurs occupations domeſtiques.

Les filles ſont plus heureuſes que les femmes

en ce ſens qu'elles peuvent ſe livrer ſans honte à tout homme libre qui leur plaît. Leurs peres & leurs meres n'ont aucun pouvoir ſur elles, mais elles dépendent de leur freres à qui l'uſage qui tient lieu de loi donne le droit de les marier ou de les vendre.

Les étrangers qui voyagent au Breſil ſont reçus très-humainement. A leur arrivée on les fait aſſeoir dans un lit de coton ſuſpendu en l'air. Il eſt bientôt entouré de femmes qui laiſſent tomber des larmes de joie, & qui adreſſent mille choſes flatteuſes à leur hôte. On lui ſert ce qu'on a de meilleur, on ne manque jamais de lui laver les pieds. Quand on doit aller pluſieurs fois au même village, il faut choiſir le pere de famille chez lequel on veut loger conſtamment. Celui auquel on s'eſt d'abord adreſſé ſeroit très-offenſé qu'on le quittat pour un autre. Cette hoſpitalité eſt un des plus sûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité. C'eſt le plus beau caractere des peuples ſauvages, celui où devroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des inſtitutions ſociales.

Dans leurs maladies, les Breſiliens ſe traitent & s'aſſiſtent avec toute la cordialité d'une tendreſſe plus que fraternelle. Un homme a-t-il une plaie, ſon voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour la ſucer, & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec un égal empreſſement. Aux plantes des forêts & des montagnes, ils joignent l'abſtinence qui eſt le premier remede, jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foibleſſe qui nous font fuir nos morts, qui nous ôtent le courage d'en parler, qui nous éloignent

de tous les lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, ces ſauvages regardent les leurs avec attendriſſement, racontent leurs exploits avec complaiſance, louent leurs vertus avec tranſport, on les enterre de bout dans une foſſe ronde. Si c'eſt un chef de famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes coliers & ſes armes. Lorſqu'une peuplade change de lieu, ce qui arrive ſouvent ſans d'autre raiſon que de changer, chaque famille met de grandes pierres ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur ſans pouſſer des cris horribles aſſez ſemblable à ceux dont on fait retentir les airs quand on va ſe battre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Breſiliens à la guerre. L'origine de leurs plus ſanglantes invaſions a toujours été de vanger la mort de leurs parens ou de leurs amis. On court aux armes ſans beaucoup de formalités. Chaque nation a pour directeurs ou pour orateurs plutôt que pour chefs, un certain nombre de vieillards qui décident les hoſtilités : ils donnent le ſignal du départ, & pendant la marche font retentir les lieux où ils paſſent des expreſſions de la plus violente haine. On frappe des mains à ce crit, & on promet de ne pas menager ſon ſang. Quelquefois même on s'arrête pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'eſt ce qui rend vraiſemblables toutes celles qu'on lit dans Homére, & dans les hiſtoriens Romains ; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans ſont armés d'une maſſue de bois d'ébene peſante, ronde à l'extrêmité & tranchante par les bords. Elle a ſix pieds de

long, un de large & un pouce d'épaiſſeur. Leurs arcs & leurs fleches ſont du même bois, mais leurs boucliers ſont de peau. Ils ont pour inſtrumens de muſique guerriere des flûtes qu'ils ont faites avec des os des jambes de leurs ennemis. Elles valent bien pour inſpirer le courage nos tambours qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes qui donnent le ſignal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque les aggreſſeurs arrivent dans le pays qu'ils veulent ravager, les anciens & les femmes chargées de proviſions s'arrêtent, pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque n'eſt jamais ouverte. Ils ſe cachent à quelques diſtance des habitations ennemies pour chercher l'occaſion de les ſurprendre. Dans les tenebres, ils mettent le feu aux cabanes, & profitent de la confuſion pour aſſouvir leur fureur. Lorſqu'ils ſont réduits à la guerre de campagne, ils ſe diviſent par pelotons & ſe mettent en embuſcade. Si leurs ennemis ſont ſupérieurs, ils les laiſſent paſſer & les accablent de fleches. Vaincus, ils gagnent les forêts avec une viteſſe extrême. Ils ne mettent point de gloire à combattre de pied ferme.

L'ambition des Breſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur où ils ſont égorgés & mangés avec de grandes cérémonies. Le feſtin eſt long, & pendant qu'il dure les anciens exhortent les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation & pour ſe regaler d'un

mets ſi exquis. Cette paſſion pour la chair humaine ne fait jamais devorer ceux des ennemis qui ont péri ſur le champ de bataille : les Breſiliens ſe bornent à ceux qui ſont tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il ſemble que la vengeance ſeule aſſaiſonne un aliment que l'humanité répouſſe.

La tête des morts eſt conſervée précieuſement dans les villages. On les montre aux étrangers avec appareil comme un monument de valeur & de victoire. Ils gardent les os des bras comme des jambes pour en faire des flûtes, & les dents qu'ils attachent au cou en forme de collier. Ceux qui ont le plus entaſſé de ces affreux monceaux dans le carnage, indépendamment de leurs bleſſures, gravent leurs exploits ſur leurs membres par des inciſions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne ſont pas des ornemens d'or ou de ſoie que l'ennemi puiſſe lui enlever. Il eſt beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Aux yeux de leurs femmes, un homme qui cherche à plaire doit être couvert de ſang & non de roſes.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Breſiliens à ſubir le joug que le Portugais voulut leur impoſer à ſon arrivée. Ils ſe contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant pourſuivis pour être faits eſclaves, pour être employés au travail des terres, ils prirent le parti de maſſacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient ſurprendre. Les parens, les amis de ceux qui étoient aux fers

s'enhardiſſoient

s'enhardiſſoient à tenter de les délivrer. Ils y réuſſiſſoient quelquefois. Ces ſuccès multiplioient les ennemis des Portugais, qui tandis qu'ils travailloient d'un bras étoient obligés de ſe battre de l'autre.

Souſa n'amena pas des forces ſuffiſantes pour changer la ſituation des choſes. En baptiſant San Salvador, il donna à la vérité un centre à la colonie ; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale étoit réſervée aux Jéſuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choſes ſe diſperſerent parmi les Indiens. Ceux de ces miſſionnaires qui en haine du nom Portugais étoient maſſacrés, ſe trouvoient auſſi-tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avoient ſu pardonner. Inſenſiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroiſſoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les miſſionnaires devint une paſſion. Lorſqu'un Jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui & ſe cachoient dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs de chants d'allegreſſe, ils danſoient, ils n'obmettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les prinpaux chefs des habitations qui montroient une joie auſſi vive mais plus réſervée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes

dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux où on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une deſtination ſi glorieuſe diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient, & leur paignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſans. Ils ne revenoient jamais de leurs courſes ſans être ſuivis de quelques Breſiliens dont ils avoient au moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les Jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter les familles & leurs amis à partager leur bonheur, c'étoit pour montrer les préſens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrés que les Jéſuites ont fait en très-peu de tems dans l'Amérique méridionale avec ceux que les armes & les vaiſſeaux des cours d'Eſpagne & de Portugal n'ont pu faire en deux ſiecles. Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés en déſert de ſauvages errans, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes rares avoient eu leur eſprit

de corps moins infecté de l'eſprit de Rome ; ſi leur ſociété née & formée à la cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe ne s'étoit pas introduite dans toutes les autres cours pour influer ſur tous les événemens politiques ; ſi les chefs n'avoient pas abuſé des vertus mêmes de leurs membres, on ne ſeroit pas réduit à douter, à balancer aujourd'hui entre le fanatiſme d'une ſociété qu'on accuſe de politique, & la politique des cours qui de tout tems eut une ambition excluſive.

Les Breſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens pour ne pas ſe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juſtice qui fit un grand éclat diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer au vingt-quatrieme dégré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Breſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon n'empêcha pas qu'on n'enleva ſoixante-dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux Jéſuites chargés de faire recevoir les réparations que ſans eux on n'eut jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha l'homme le plus accrédité de ſa nation. Il vint au devant d'eux, & les embraſſant avec des larmes de joie : » mes peres, leur dit-il, nous conſentons à » oublier le paſſé & à faire une nouvelle alliance avec les Portugais ; mais qu'ils ſoient » déſormais plus modérés & plus fideles aux droits » des peuples qu'ils ne l'ont été. Notre amitié

» mérite au moins de l'équité. On nous traite » de barbares, cependant nous reſpectons la juſ- » tice & nos amis. « Les miſſionnaires ayant promis que leur nation obſerveroit déſormais plus réligieuſement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » ſi vous doutez » de la bonne foi des Cariges, je vais vous en » donner une preuve. J'ai un neveu que jaime » tendrement ; il eſt l'eſpérance de ma maiſon » & fait les délices de ſa mere : elle mourroit » de douleur ſi elle perdoit ſon fils. Je veux ce- » pendant vous le donner en otage. Amenez-le » avec vous, cultivez ſa jeuneſſe, prenez ſoin » de ſon éducation, inſtruiſez-le de votre reli- » gion. Que ſes mœurs ſoient douces, qu'elles » ſoient pures. J'eſpere qu'à votre retour vous » m'inſtruirez auſſi & que vous me rendrez la » lumiere. « Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Ses Jéſuites étoient trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de cet événement ; & rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchaſſent à tromper les Indiens en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces miſſionnaires, & le crédit qu'ils avoient alors à la cour les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie pour que le ſort de leurs néophytes ne fut pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtrumens que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte religion n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'eſclaves que la métropole employoit au ſervice domeſtique & à l'exploitation des terres. Cet uſage qui n'a

été proſcrit que par le monarque actuel & qui eſt un de ceux qui ont le plus influé dans le caractere national, s'introduiſit plus tard dans les poſſeſſions du nouveau monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les negres s'y multiplierent prodigieuſement au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais il ne les traverſerent plus : ils les encouragerent même en ſe vouant à des occupations moins rudes & en fourniſſant à la colonie quelques ſubſiſtances. Un accord ſi heureux produiſit les plus grands avantages.

Cette proſpérité dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tenterent de former ſucceſſivement des établiſſemens à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'iſle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit communément tardif des nouvelles entrepriſes. Ils abandonnerent par inconſtance & par laſſitude des eſpérances capables de ſoutenir des eſprits qui n'auroient pas été auſſi faciles à ſe rebuter que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courſes infructueuſes, eſt un dialogue qui peint d'autant mieux le ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtile naïf qui caracteriſoit il y a deux ſiecles la langue françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Breſiliens, dit Lery l'un des interlo-
» cuteurs, fort ébahis de voir les François pren-
» dre tant de peine d'aller quérir leur bois, il
» y eut une fois un de leurs vieillards qui me
» fit cette demande. Que veut dire que vous
» autres François venez de ſi loin quérir du

„ bois pour vous chauffer ? N'y en a-t-il
„ point en votre terre ? A quoi lui ayant ré-
„ pondu qu'oui & en grande quantité, mais
„ non pas de telle ſorte que le leur lequel nous
„ ne brûlions pas comme il penſoit, ainſi com-
„ me eux-mêmes en uſoient pour teindre leurs
„ cordons & plumages, les nôtres l'amenoient
„ pour faire la teinture : il me répliqua : voire,
„ mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je,
„ car y ayant tel marchand en notre pays qui a
„ plus de friſes & de draps rouges que vous
„ n'en ayez jamais vu par deça, un ſeul ache-
„ tera tout le bois dont pluſieurs navires s'en
„ retournent chargés. Ha, ha ! dit le ſauvage,
„ tu me contes merveilles. Puis penſant bien à
„ ce que je lui venois de dire, plus outre dit ;
„ mais cet homme tant riche dont tu parles ne
„ meur-t-il point ? Si fait, ſi fait, lui dis-je,
„ auſſi-bien que les autres. Sur quoi, comme
„ ils ſont grands diſcoureurs, il me demanda
„ de rechef : & quand doncques il eſt mort,
„ à qui eſt tout le bien qu'il laiſſe ? A ſes en-
„ fans, lui dis-je s'il en a, & à défaut d'iceux à
„ ſes freres, ſœurs, ou plus prochains. Vrai-
„ ment, dit alors mon vieillard, à cette heure
„ cognois-je que vous autres François êtes des
„ grands fols ; car vous faut-il tant travailler
„ à paſſer la mer pour amaſſer des richeſſes à
„ ceux qui ſurvivent après vous, comme ſi la
„ terre qui vous a nourris n'étoit point ſuffiſante
„ auſſi pour les nourrir. Nous avons des enfans
„ & des parens leſquels, comme tu vois, nous
„ aimons ; mais parce que nous ſommes aſſurés
„ qu'après notre mort, la terre qui nous a nour-
„ ris les nourrira, certes nous nous repoſons ſur
„ cela. «

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais plus néceſſaire encore aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, cette philoſophie ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard & commerçans par néceſſité, furent plus conſtans & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Breſil. Ils n'avoient à faire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui à leur exemple devoit ſécouer le joug de l'Eſpagne, mais non pas comme eux celui des rois.

Toutes ces hiſtoires ſont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui ſouleverent les Pays-bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer ; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſques aux Moluques qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuſe république le tems de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621 par la création d'une compagnie des Indes Occidentales dont on eſpera les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique compriſes dans ſon privilege exclu-

ſif, qu'avoit eu en Aſie celles des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle ſociété furent de ſix millions de florins. La Hollande y entra pour quatre neuviemes, la Zelande pour deux, la Meuſe & Weſtfriſe pour une chaume, la Friſe & Groningue enſemble pour un neuvieme. L'aſſemblée générale devoit ſe tenir ſix ans ſans interruption à Amſterdam, & enſuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale mécontente que ſon privilege fut moins étendu que celui de la compagnie Orientale ne ſe preſſa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Bréſil.

On avoit les lumieres néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient haſardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme ſuivant l'uſage de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour que le pays étoit dans une eſpece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits; que les ſoldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié juſqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables pour ſurmonter infailliblement les legers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea en 1624 Jacob Willekens de cette importante & glorieuſe entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit

à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province ou de la capitainerie qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie ne fit guere plus de réſiſtance.

Cette nouvelle cauſa plus de joie que de douleur au conſeil d'Eſpagne. Les miniſtres qui le compoſoient furent conſolés du triomphe du plus opiniâtre ennemi de leur patrie par le chagrin qu'il devoit donner aux Portuguais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuſe, ils éprouvoient une réſiſtance qui bleſſoit l'orgueil de leur deſpotiſme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus ſouple leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient propoſé, & ils étoient bien réſolus à ne rien faire qui put les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'auſſi vils ſentimens, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portuguais les plus conſidérables, les plus diſtingués pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonſtances. Ils y étoient diſpoſés. L'intérêt perſonnel, le zele pour la patrie, le deſir de reprimer les tranſports indécens de leurs tyrans : tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient ſervir. En trois mois, on arma vingt-ſix vaiſſeaux. Ils partirent au commencement de 1626 avec ceux que la lenteur & la politique de l'Eſpagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un ſuccès facile. Ce prélat guerrier à la tête de quinze cens hommes avoit

d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit inſulté, harcelé, battu, pouſſé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la miſere forcerent leur gouverneur de ſe rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les ſuccès que la compagnie avoit ſur mer la dédommagerent de cette perte. Ses vaiſſeaux ne rentroient jamais dans les ports que triomphans & chargés des dépouilles, des Portugais & des Eſpagnols. Elle jettoit un éclat qui cauſoit de l'ombrage aux puiſſances même les plus intéreſſées à la proſpérité des Hollandois. L'océan étoit couvert de ſes flottes. Ses amiraux cherchoient par des exploits utiles à conſerver ſa confiance. Les officiers ſubalternes vouloient s'élever en ſecondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemple. Rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout ſembloit aguerrir, renforcer & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce ſentiment utile par des récompenſes fréquentes & bien placées. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée par un arrangement ſi ſage avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leur vaiſſeau; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiſſeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui aſſurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires dont la dépenſe montoit à quarante-

cinq millions de florins. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus quatre-vingt-dix millions de florins. Auſſi le dividende ne fut-il jamais au-deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Breſil.

Son amiral Henri Sonk arriva au commencement de 1630 avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs combats ſanglants dont il ſortit toujours victorieux. Les troupes qu'il laiſſa en partant ſubjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-grande dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fourniſſoient tous les ans avec Fernambuc vingt mille caiſſes de ſucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richeſſes qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amſterdam enflammerent la compagnie. Elle réſolut la conquête du Breſil entier, & chargea le comte Maurice de Naſſau de cette entrepriſe. Ce général arriva à ſa deſtination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la diſcipline dans les ſoldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il entra en campagne. On lui oppoſa ſucceſſivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocea de Borgia, & le Breſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portuguais, brave, actif, ruſé & à qui il ne manqua pour être général que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différens

chefs ſe donnerent de grands mouvemens pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Sogeripe, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déja ſept des quatorze provinces qui formoient la colonie avoient reconnu leur domination. Ils eſpéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui reſtoient à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorſqu'ils ſe virent arrêtés au milieu de leurs ſuccès par une révolution que l'Europe deſiroit ſans l'avoir prévue.

Depuis que les Portuguais avoient ſubi le joug Eſpagnol en 1581, ils n'avoient pas connu le bonheur. Philippe II prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé avoit cherché à dégrader leur caractere, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour y réuſſir. Son fils trop fidele à ſes maximes, convaincu qu'il valoit mieux regner ſur un état ruiné que de voir dépendre la ſoumiſſion de ſes habitans de leur volonté, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoit coûté des ruiſſeaux de ſang, & leur avoient procuré beaucoup de gloire & de puiſſance. Le ſucceſſeur de ce foible prince plus imbécille encore que ſon pere, attaqua à découvert & avec mépris leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'inſtigation d'Olivarez, il vouloit les pouſſer à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les eſprits que l'Eſpagne avoit travaillé à diviſer. Une conſpiration préparée pendant trois ans avec un ſe-

cret incroyable éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieuſement proſcrit, & le duc de Bragance placé ſur le trône de ſes peres. L'exemple de la capitale entraîna le reſte du royaume, & tout ce qui reſtoit des établiſſemens formés en Aſie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un ſi grand changement ne coûta de ſang que celui de Michel Vaſconcellos, lâche & vil inſtrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ſes intérêts, ſes reſſentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Eſpagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641 avec les provinces-unies une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes orientales & occidentales. Naſſau fut auſſi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes ; & le gouvernement des poſſeſſions Hollandoiſes dans le Breſil fut confié à Hamel marchand d'Amſterdam, à Baſſis orfévre de Harlem, à Bulleſtraat charpentier de Middelbourg. Ce conſeil devoit décider de toutes les affaires qu'on croyoit déſormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux adminiſtrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations les menerent bientôt trop loin. Ils laiſſoient écrouler les fortifications déja trop négligées ; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre qu'on payoit fort cher ; ils permettoient de repaſſer en Europe à tous les ſoldats qui le deſiroient. Leur ambition étoit de ſupprimer toutes les dépenſes, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils repréſentoient. Les éloges que leur attiroit la richeſſe des cargaiſons de la part d'une direction également avi-

de & bornée acheverent de leur tourner la tête. Pour les groſſir encore, ils commencerent à opprimer ceux des Portuguais que de grandes poſſeſſions ou des circonſtances particulieres avoient retenus ſous la dénomination de la compagnie. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès qui juſtifie toutes les réſolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à ſe plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour ſe venger. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête au milieu de la capitale de Fernambuc tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire enſuite main-baſſe ſur le peuple qui étoit ſans précaution, parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Pluſieurs des conjurés avoient acheté des marchandiſes payables à terme, dans l'eſpoir de les retenir après l'exécution du complot. Il fut découvert, mais ceux qui y étoient entrés eurent le tems de ſortir de la place & de ſe mettre en ſûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obſcurité nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domeſtique, il s'étoit élevé à celui de commiſſaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richeſſes. Il devoit à ſa probité la confiance univerſelle ; & ſa généroſité attachoit inviolablement une infinité de gens à ſon intérêt. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas ſa grande ame. Sans l'aveu, ſans l'appui du gouvernement, il oſa lever le terrible étendart de la guerre.

Son nom, ſes vertus & ſes projets aſſemblent au-tour de lui les Breſiliens, les ſoldats Portuguais, les colons même. Il leur donne ſa con-

ſtance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats ; on ſe preſſe au-tour de ſa perſonne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur ſes lauriers. Il ne laiſſe pas au vaincu le tems de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance que par ſon intrépidité. La terreur qu'il inſpire ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A cette époque brillante Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Aſie de quelques places qu'ils avoient opiniâtrement refuſé de reſtituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts n'avoit pas pu ſonger à ſe faire juſtice, mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Breſil, elle avoit même favoriſé ſous main ceux qui avoient commencé les hoſtilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe qu'elle déſavouoit les auteurs de ces troubles & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de ſuite. Son avarice trop long-tems amuſée par ces proteſtations fauſſes & frivoles ſe réveilla enfin. Jean IV averti qu'il ſe faiſoit en Hollande des armemens conſidérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit

devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hoſtilités du Breſil.

Viera qui pour achever ce qu'il avoit commencé n'avoit que ſon argent, ſon crédit & ſon talent, ne délibéra pas ſeulement s'il obéiroit. » Si le roi, dit-il, étoit inſtruit de notre zele, » de ſes intérêts & de nos ſuccès, bien loin de » chercher à nous arracher les armes, il nous » encourageroit à pourſuivre notre entrepriſe, il » nous appuyeroit de toute ſa puiſſance. » Enſuite dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ſes compagnons, il ſe détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être ſi favorables, qu'avec le ſecours de Baretto, de Vidal, de quelques-autres Portuguais qui vouloient & qui ſavoient ſervir leur patrie, il conſomma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Breſil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-unies ſignerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Effrayées l'une & l'autre des dépenſes qu'il y auroit à faire, des difficultés qu'il faudroit ſurmonter, de l'impoſſibilité morale de réuſſir avec les plus grands efforts, on donna une autre direction à la guerre à laquelle le gouvernement ſe portoit avec répugnance. Si on ſe flatta d'arriver au but par des voies détournées, l'événement prouva qu'on s'étoit mépris. Le traité qui en 1661 termina les diviſions

des

des deux puiſſances aſſura la propriété du Breſil entier au Portugal qui s'engagea de ſon côté à payer aux Provinces-unies quatre millions de florins en argent ou en marchandiſes. Un article du traité portoit que les Hollandois pourroient commercer au Breſil auſſi librement que les Portugais même. Nous ignorons ſi cette ſtipulation étoit ſérieuſe, ou ſeulement convenue pour ménager la fierté républicaine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle n'a jamais eu d'exécution, & qu'elle ne pouvoit en avoir : ou la compagnie auroit éprouvé trop de vexations pour ſoutenir ce commerce, ou ſi elle l'avoit pu l'y continuer, elle auroit repris à la longue ſon aſcendant & ſon empire dans le Breſil.

Les Portugais ne s'y virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils ſongerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réuſſir, fut de régler le ſort des Breſiliens qui s'étoient ſoumis, qu'on eſperoit ſoumettre. En examinant les choſes de plus près qu'on ne l'avoit fait, on ſentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoiſſoient aucun frein, qui n'avoient aucun principe, les avoient calomniés ; parce que la premiere impreſſion que firent les Européens ſur des petites nations diviſées par des guerres continuelles fut un ſentiment de défiance, on ſe crut en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces au commencement. La difficulté de s'entendre multiplia de part & d'autre les occaſions de mécontentement & les fureurs. Si dans la ſuite les naturels du pays renouvellerent les hoſtili-

tés, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaiſe foi, les vexations de la puiſſance inquiéte & ambitieuſe qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau monde. Dans quelques occaſions, on put les accuſer d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées, mais jamais d'injuſtice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promeſſes, à la foi des traités, aux droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Cette opinion de leur caractere fit prendre le parti de les raſſembler dans des villages qu'on diſtribua ſur les côtes, ou peu avant dans les terres. Par cet arrangement, on aſſuroit la communication des établiſſemens Portugais, & on éloignoit les ſauvages qui en infeſtoient les intervalles par leurs brigandages. Des miſſionnaires la plupart Jéſuites furent chargés du gouvernement ſpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auſſi exactes qu'il eſt poſſible de les faire dans un pays où tout eſt myſtere nous ont appris que ces eccléſiaſtiques agiſſoient en vrais deſpotes. Ceux qui avoient conſervé quelques principes de douceur & d'humanité, ſoit pareſſe, ſoit fanatiſme, entretenoient ces petites ſociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raiſon, ni juſqu'à un certain point leur induſtrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utile, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui ſont vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaiſe adminiſtration corrompt tous ces germes de vertu & de proſpérité. La cour de Lisbonne en diſpenſant les Indiens de tout tribut les avoient aſſujettis

à des corvées. Cette loi funeſte les mettoit dans la dépendance des commandans & des magiſtrats voiſins, qui ſous le prétexte ſi familier aux gens en place de les employer pour les beſoins publics, les ſacrifioient trop ſouvent à leur ſervice. Ceux que cette tyrannie & celle de leurs conducteurs n'occupoient pas, étoient ordinairement ſans rien faire. S'ils ſortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chaſſer, pour pêcher, pour cultiver un peu de magnoc autant ſeulement que le ſoin de leur conſervation l'exigeoit. Leurs manufactures ſe réduiſoient à des ceintures de coton pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures de quoi ſe procurer des clinquailleries & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorſque quelques-uns d'entr'eux ſe louoient par inconſtance aux Portugais pour le ſervice domeſtique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de tems, parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un ſouverain mépris pour l'argent.

Tel fut le ſort des Breſiliens ſoumis dont le nombre ne paſſa jamais deux cens mille. Les indépendans n'eurent guere de rapport avec les Européens que par les eſclaves qui vendoient eux-mêmes, ou qu'on faiſoit ſur eux. Les actes d'hoſtilités entre les deux nations devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717 les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit du ſoin de régler l'intérieur de ſa colonie, quelques-uns de ſes ſujets ſongeoient à l'étendre.

Ils s'avancerent au midi vers la riviere de la Plata, & au nord juſqu'à celle des Amazones. Les Eſpagnols paroiſſoient en poſſeſſion de ces deux fleuves. On réſolut de les en chaſſer, ou d'en partager avec eux l'Empire.

L'Amazone, ce fleuve ſi renommé par l'étendue de ſon cours, ce grand vaſſal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaſſaux, ſemble puiſer ſes ſources dans cette multitude de torrens qui deſcendus de la partie orientale des Andes ſe réuniſſent dans un terrein ſpacieux pour en compoſer cette riviere immenſe. Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha comme d'un réſervoir des Cordillieres, ſitué dans le corregiment de Guanuco, à trente lieues de Lima vers les onze degrés de latitude auſtrale. Il tombe & s'avance vers le cinquieme juſqu'à Jaën de Bracamoros. Delà il tourne à l'eſt, & coule parallelement à la ligne équinoxiale, juſqu'au Cap du nord, où il entre dans l'Océan ſous l'équateur même par un embouchure large de cinquante lieues, après avoir parcouru depuis Jaën où il commence à être navigable trente degrés en longitude qui font ſept cens cinquante lieues communes; mais qui ſont évaluées par les détours à mille ou onze cens lieues ſuivant les obſervations de Meſſieurs de la Condamine & de Madonado, les ſeules qui méritent une créance entiere. Il reçoit un nombre prodigieux de rivieres dont pluſieurs ont cinq ou ſix cens lieues de cours, & ſont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'iſles trop ſouvent ſubmergées pour pouvoir être cultivées. La plus conſidérable eſt celle de Joannes à laquelle on donne quarante

lieues de circonference, & qui eſt peuplée de nombreux & maigres troupeaux dont les cuirs ſont peu eſtimés.

L'embouchure de l'Amazone fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon un des compagnons de Colomb, & ſa ſource à ce qu'on croit en 1538 par Gonzale Piſarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua ſur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarraſſoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le ſpectacle de quelques ſauvages ſans barbe comme le ſont tous les peuples Américains, offrit ſans doute à l'imagination vive des Eſpagnols une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit à changer le nom de Maranon que portoit ce fleuve en celui d'Amazone qu'on lui a depuis conſervé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eut pas enfanté beaucoup plus de prodiges dans la tête des Eſpagnols, ſi leurs conquêtes & les richeſſes que leur valoient des maſſacres inouis n'avoient détruit cette ſource féconde pour le merveilleux qui leur eſt ſi cher. C'eſt-là que l'imagination des Grecs auroit puiſé d'agréables chimeres. Ce peuple qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné ſans y trouver une foule de merveilles, avoit pluſieurs ſiecles auparavant donné l'exiſtance à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'hiſtoire de tous ſes héros juſqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Eſpagnols infatués encore de ce ſonge de l'antiquité profane en furent-ils diſpoſés à réaliſer

cette fiction en tranſportant dans le nouveau monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Il eſt vraiſemblable que telle fut l'origine de l'opinion qui s'établit alors en Europe & en Amérique qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année pour le plaiſir de ſe perpétuer. Ce qu'on a dit de plus raiſonnable en faveur de cette idée romaneſque, c'eſt que dans le nouveau monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'il n'étoit pas étonnant que pluſieurs euſſent formé de concert le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre, de porter les vivres & le bagage dans leur guerres & dans leurs chaſſes devoit les rendre naturellement capables de cette réſolution. Mais s'il étoit vrai que des femmes euſſent pu ſe ſéparer, s'éloigner ainſi des hommes qui les aviliſſoient, étoit-il vraiſemblable que ces hommes euſſent recherché tous les ans un ſexe qu'ils avoient ſi fort dégradé ? La ſociété n'a point encore interverti juſqu'à ce point l'économie de la nature ; & ſi quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous des congrégations de l'un & de l'autre ſexe qui vivent ſéparés ſans ce beſoin & ce deſir naturel qui doit les rapprocher & les réunir, il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ajoutez à cette réflexion qu'on n'a jamais pu déterminer le lieu où les Amazones avoient établi leur empire. Il en ſera donc

de ce prodige ſingulier comme de tant d'autres qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoiqu'il en ſoit du phenomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inſpira de curioſité. Les guerres civiles qui déſoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la ſatisfaire. Les eſprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orſua gentilhomme Navarrois diſtingué par ſa ſageſſe & par ſon courage offrit au vice-roi en 1560 de reprendre cette navigation. Il partit de Cuſco avec ſept cens hommes. Ces monſtres nourris dans le ſang, & alterés de celui de tous les gens de bien, maſſacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête avec le titre de roi un baſque féroce nommé Lopés d'Aguirre qui leur promettoit tous les tréſors du nouveau monde.

Echauffés par des eſpérances ſi ſéduiſantes, ces barbares deſcendirent dans l'Océan par le fleuve & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'iſle eſt égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent les mêmes horreurs, de plus grandes encore parce qu'elles ſont plus riches. On pénétre dans la nouvelle grenade pour gagner Quito & le ſein du Pérou où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes aſſemblé avec précipitation attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. d'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper marque ſon déſeſpoir par une action atroce. » Mon enfant, dit-il, à ſa fille uni-
» que qui le ſuivoit dans ſes voyages, j'eſpé-
» rois te placer ſur le trône; les événemens
» trompent mon attente. Mon honneur & le tien

» ne permettent pas que tu vives pour devenir » l'eſclave de mes ennemis : meurs de la main » d'un pere. « A l'inſtant, il lui tire un coup de fuſil au travers du corps & l'acheve tout de ſuite en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne ; il eſt pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entierement pendant un demi ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite pour en reprendre la découverte furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années à l'embouchure une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638 avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone juſqu'à l'embouchure du Napo, & enſuite le Napo même qui le conduiſit aſſez près de Quito où il ſe rendit par terre. La haine qui diviſoit les Eſpagnols & les Portugais quoique ſoumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçut avec les égards, l'eſtime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un ſignalé ſervice. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda deux Jéſuites éclairés qu'on chargea de vérifier ſes obſervations & d'en faire d'autres. Le réſultat des deux voyages également exacts & heureux fut porté à la cour de Madrid où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Eſpagnoles communiquoient facilement entr'elles. Des cor-

ſaires ennemis qui infeſtoient les mers du nord & du ſud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaiſſeaux qui étoient parvenu à ſe réunir à la Havane n'étoient pas ſans dangers. Les Galions étoient ſouvent attaqués par des eſcadres qui les enlevoient, & toujours ſuivis par des armateurs qui manquoient rarement de prendre les bâtimens qui ſe trouvoient écartés du convoi par le gros tems ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier à ces inconveniens. On crut poſſible, facile même d'y faire arriver par des rivieres navigables ou à peu de frais par terre les tréſors de la nouvelle Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Deſcendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para les galions prêts à les recevoir. La flotte du Breſil auroit fortifié la flotte Eſpagnole en ſe joignant à elle. On ſeroit parti en toute ſûreté des parages peu connus & peu fréquentés, & on ſeroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en impoſer, ou avec des moyens de ſurmonter les obſtacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne ſongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à ſa ſituation.

Les Jéſuites Eſpagnols entreprirent de former une miſſion dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo juſqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque miſſionnaire accompagné d'un ſeul homme de ſa nation ſe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes ſortes d'outils de fer, & s'enfonçoit

dans des forêts impénétrables. Il paſſoit les mois entiers à grimper ſur des arbres pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le ſon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit des ſauvages au voiſinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, ſur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre ſe laiſſoient ſéduire par les ſeuls préſens dont leur ignorance leur permit de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miſſionnaire put employer & dont il eut beſoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans les lieux qu'il avoit choiſi pour former une bourgade. Il réuſſiſoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécus leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent; & une averſion inſurmontable pour le travail les ramenoit naturellement dans leurs forêts où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guere de ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort au plutard entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

La conſtance des Jéſuites a ſurmonté ces obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables. Leur miſſion commencée en 1637 a pris par degrés quelques conſiſtances. On y compte aujourd'hui trente-ſix peuplades dont douze ſont ſituées ſur le Napo & vingt-quatre ſur l'Amazone. La plus nombreuſe n'a pas plus de douze cens habitans,

& les autres en ont moins encore. Ses accroiſſemens doivent être fort lents, & ne peuvent jamais être conſidérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure : elles ſe font ſouvent avorter. Les hommes ſont foibles, & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais à fixer ces demi ſauvages à la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions favorables pour des établiſſemens. Ils ſont la plupart ſi éloignés les uns des autres qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Il eſt difficile enfin que les recrues puiſſent être déſormais nombreuſes. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer ſont éloignées, la plupart enfoncées dans des lieux inacceſſibles & ſi peu nombreuſes quelles ſe réduiſent ſouvent à cinq ou ſix familles.

De tous les Indiens que les Jéſuites avoient raſſemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reſſort. Il faut que chaque miſſionnaire ſe mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la ſalſepareille que la nature libérale leur préſente, & qu'on envoye tous les ans à Quito qui en eſt éloigné de trois cens lieues pour les échanger contre des choſes dont on a un beſoin indiſpenſable. Une cabane ouverte de tous côtés formée de quelques lianes & couverte de feuilles de pamier, peu d'outils pour l'agriculture, une

lance, des arcs & des fléches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'eſt juſques-là qu'on eſt parvenu à étendre leurs deſirs. Ils ſont ſi contens de ce qu'ils poſſédent qu'ils ne ſouhaitent rien de plus. Ils vivent ſans ſouci, dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines qui ſuivent les beſoins que dans la multiplicité des jouiſſances qu'ils demandent.

Cet état naiſſant formé par la religion ſeule n'a éte juſqu'ici d'aucun profit à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. Cependant elle en a formé le gouvernement de Maynas ; mais le commandant ne s'y rend jamais, & on n'y voit d'Eſpagnol que quelques Métis fixés dans le bourg de Borgia regardé comme la capitale de la Province. Les deſtructeurs du nouveau monde n'ont jamais troublé un pays qui n'offre ni métaux, ni aucune des richeſſes qui excitent ſi puiſſamment leur avidité. Sa tranquillité eſt même reſpectée par les ſauvages voiſins qui viennent de tems en tems s'y incorporer.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de l'Eſpagne ſur les bords de l'Amazone ; d'autres miſſionnaires rendoient à ſes rivaux un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au - deſſous de Peras, la derniere peuplade dépendante de la cour de Madrid, on trouve ſaint Paul la premiere des ſix bourgades formées par des Carmes Portugais à une très-grande diſtance l'une de l'autre. Elles ſont toutes ſituées ſur la rive auſtrale du fleuve où les terres ſont plus élevées & moins expoſées aux inondations. Ces miſſions offrent à cinq cens lieues de la mer un ſpectacle agréable ;

des égliſes & des maiſons joliement bâties, des Américains avec du linge, mille meubles d'Europe que les Indiens ſe procurent tous les ans à Para dans les voyages qu'ils y font ſur leurs bâtimens pour vendre le cacao qu'ils recueillent ſans culture ſur les bords du fleuve. Si les Maynas avoient la liberté de former des liaiſons avec ces voiſins, ils parviendroient à ſe procurer par cette communication des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito dont ils ſont plus ſéparés par la Cordilliere qu'ils ne le ſeroient par des mers immenſes. Cette facilité du gouvernement auroit peut être des ſuites plus heureuſes. Il ne ſeroit pas impoſſible que malgré leur rivalité, l'Eſpagne & le Portugal ſentiſſent qu'il ſeroit de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiſſion. On ſait que le Quito languit dans la pauvreté faute de débouché pour le ſuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entierement. Les deux provinces en ſe ſecourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone s'éleveroient à un dégré de proſpérité où ſans cela elles ne ſauroient atteindre. Les métropoles tireroient avec le tems de grands avantages de cette activité qui ne peut jamais leur nuire, puiſque Quito eſt dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales ou des jalouſies des couronnes comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haine & la vengeance conſentent à ſouffrir pourvu qu'elles

nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des playes qu'elles ſe font du ſang qu'elles s'arrachent. Non. L'homme n'a jamais été bon, il eſt digne des maux qu'il s'eſt forgés.

Témoins de ſa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts que l'avarice & la méfiance des conquérans du Breſil ont élevés depuis la peuplade de Coari juſqu'aux bords de l'océan. C'eſt pour garder leurs uſurpations dans cette partie du nouveau monde que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces forts ſoient ſitués à une grande diſtance les uns des autres, qu'ils ayent peu d'ouvrages, que les garniſons en ſoient très-foibles, les Indiens peu nombreux placés dans les intervalles ſont parfaitement ſoumis. Les petites nations qui ſe ſont refuſées aux joug ont diſparu, & ont été chercher un aſyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé comme l'intérêt de la métropole le vouloit. Ainſi les Portugais & les Eſpagnols ont recueilli juſqu'à-préſent de leurs conquêtes plus de haine & d'indignation contre leurs cruautés, que de richeſſes & de proſpérité.

A la vérité l'Amazone fournit au Portugal de la ſalſepareille, de la vanille, du caffé, du coton, des bois de marqueterie & de conſtruction & beaucoup de cacao qui juſques dans les derniers tems a été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne ſont rien en comparaiſon de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para capitale de la colonie, tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent les eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne ſont pas même les ſeuls que cette partie du nouveau monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturaliſtes habiles, comme les autres nations en ont fait paſſer en divers tems dans leurs colonies. Le haſard ſeul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques dont les fruits ont les propriétés de la muſcade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude ſuivie feroit arriver vraiſemblablement à d'autres connoiſſances utiles, dans un climat où la nature eſt ſi différente de la nôtre.

Malheureuſement les Portugais qui ſur l'Amazone n'employent à leurs travaux que des ſauvages n'ont cherché qu'à faire des eſclaves. Au commencement, ils plantoient une croix ſur quelque lieu élevé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre ſoin. S'ils la laiſſoient dépérir, eux & leurs enfans étoient ſaintement réduits en ſervitude pour cette horrible profanation. Ainſi ce ſigne de ſalut & de délivrance pour les chrétiens devenoit un ſigne de mort & d'eſclavage pour les Indiens. Dans la ſuite, les forts qu'on avoit élevés ſervirent à augmenter le nombre des eſclaves. Cette reſſource n'étant pas ſuffiſante, les Portugais du Para firent des courſes de cinq à ſix cens lieues pour groſſir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bêtes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733 dans les miſſions du Napo; en 1641 juſqu'à la ſource de la Madere, & dans les différens tems ſur des rivieres moins éloignées. Rio-negro eſt celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déja depuis long-tems un fort conſidérable. Sur ſes

bords, campe & veille ſans ceſſe un détachement de la garniſon de Para pour contenir & pour raſſurer les peuples ſoumis. Ses rives ſont couvertes de miſſions dirigées par les Carmes dans leſquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voiſines pour faire des eſclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pouſſer les découvertes eſt arrivée ſur des batteaux juſqu'à l'Orenoque. Ce dernier ſuccès en diſſipant tous les doutes ſur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-negro a étendu les vues des Portugais. C'eſt à la cour de Madrid à voir ſi elles ſont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des meſures pour les rendre vaines. Nous oſerons l'aſſurer au moins que les projets de la cour de Lisbonne ſur la riviere de la Plata méritent une attention ſérieuſe.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu après les Eſpagnols ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le deſir de s'y fixer leur revint en 1679. Leur activité qui étoit alors plus grande dans le nouveau monde que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le ſoupçonner, les conduiſit dans le Paraguay. Ils avoient déja formé la colonie du ſaint Sacrement auprès des iſles ſaint Gabriel ſituées vis-à-vis de Buenos-ayres, lorſque le haſard fit découvrir cette entrepriſe. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent ſans délibérer les fortifications qui venoient pour ainſi dire de ſortir de deſſous terre, & les emportérent avec une audace qui rendit leur valeur célébre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes eſpérances ſur cette entrepriſe ne fut pas découragée

courагée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda qu'en attendant que ſes prétentions fuſſent éclaircies, il fut accordé un entrepôt aux Portugais où, s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fuſſent à l'abri des tempêtes & en ſûreté contre les pirates.

Charles II qui craignoit la guerre & les affaires eut la foibleſſe d'accorder ce qu'on demandoit. Il ſtipula ſeulement que la propriété de l'aſyle continueroit à lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portugaiſes; que les maiſons y ſeroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort, & que le gouverneur de Buenos-ayres auroit également le droit de viſiter, & la colonie, & les vaiſſeaux qui y arriveroient.

Si les Jéſuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient ſûrement prévu les conſéquences d'une pareille complaiſance. Il étoit impoſſible qu'un établiſſement fixe quel qu'il fût dans une poſition ſi importante ne devint une ſource féconde de conteſtations avec un voiſin entreprenant, qui formoit des prétentions immenſes, qui étoit aſſuré de l'appui de tous les ennemis de l'Eſpagne, & que la proximité du Breſil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'agrandir & ſe fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on devoit prévoir.

Dans les premiers momens qui ſuivirent l'élevation d'un prince François ſur le trône d'Eſpagne, lorſque tout étoit encore dans la confuſion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande révolution, les Portugais releve-

rent les fortifications du Saint-Sacrement avec une célérité extrême. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même-tems de l'inquiétude aux Gueranis en faiſant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit eſpérer qu'ils n'auroient pas à ſoutenir les efforts d'un ennemi ſi rédoutable. Ils ſe tromperent. Les Jéſuites ayant démêlé la ruſe, menerent en 1705 leurs néophites au Saint-Sacrement dont le ſiege étoit déja formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'aſſaut, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas que la breche étoit à peine ouverte. Lorſqu'ils commençoient à ſe mettre en marche, on tira de la place quelques batteries dont ils eſſuyerent le feu, ſans quitter leurs rangs. La mouſqueterie qui leur tua auſſi beaucoup de monde n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais qu'ils ſe précipiterent dans leurs vaiſſeaux & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce ſuccès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une exiſtance ſolide à Utrecht. La reine-Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit, ni ſes intérêts, ni ceux de ſes alliés dont la puiſſance augmentoit ſes forces, exigea de l'Eſpagne ce grand ſacrifice.

A cette époque le nouvel établiſſement qui n'avoit plus rien à ménager ſe livra à un commerce immenſe avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis long-tems. Rio-Janeiro étoit en poſſeſſion de fournir du ſucre, du tabac, du vin, des eaux-de-vie, des negres, des étoffes d'Europe à Buenos-Ayres qui

donnoit en retour des farines, du biſcuit, des viande ſéchées ou ſalées & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaiſons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les tréſors du Pérou, témoigna un chagrin extrême. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle ſe plaignoit. C'étoit entre les deux nations une ſource perpétuelle de diviſion qui paroiſſoit à chaque moment de voir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation que la politique auroit de tems en tems étoient toutes jugées impraticables. Enfin on ſe rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 janvier 1750 que le Portugal céderoit à l'Eſpagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord ſeptentrional de la riviere de la Plata qui lui appartenoit par le traité d'Utrecht, le village de Saint-Chriſtophe & les terres adjacentes dont les Portugais étoient en poſſeſſion entre les rivieres Japura & Iſa qui ſe jettent dans celle des Amazones. L'Eſpagne abandonnoit de ſon côté au Portugal toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay depuis la riviere Ibicui du côté du nord, le village de Sainte-Roſe & tous les autres établis par les Eſpagnols ſur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des cenſeurs dans les deux cours. Des miniſtres même oſerent dire à Lisbonne qu'il étoit d'une mauvaiſe politique de ſacrifier une colonie dont le commerce interlope faiſoit entrer annuellement plus de deux millions de piaſtres dans la métropole, à des

poſſeſſions dont les avantages étoient incertains ; du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus communes à Madrid. On croyoit déja voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Uruguay rempliſſant de leurs marchandiſes les peuplades repandues ſur la Plata ; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chily, juſqu'au Potoſi ; s'emparant peu à peu de toutes les richeſſes du Pérou. Il paroiſſoit incroyable que les mêmes adminiſtrateurs qui regardoient comme impoſſible d'arrêter la contrebande qui ne ſe pouvoit faire que par un ſeul point, ſe flattaſſent de l'empêcher, lorſqu'elle auroit cent voies pour ſe faire jour. C'étoit, diſoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maiſon.

Ces diſpoſitions firent naître une infinité de cabales dont les Jéſuites furent regardés comme auteurs ou acteurs. On ſavoit qu'ils étoient mécontens de voir par cet arrangement démembrer une république qu'ils gouvernoient, & l'on crut pouvoir les ſoupçonner ſans témérité de faire jouer tous les reſſorts poſſibles pour empêcher que cet accord ne ſe terminât. On les chaſſa des deux cours. Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Ils s'agiſſoit d'en procurer l'exécution en Amérique. La choſe ne paroiſſoit pas aiſée. Les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués. Ils s'étoient librement ſoumis à l'Eſpagne. Il étoit poſſible qu'ils cruſſent n'avoir pas donné à cette couronne le droit de diſpoſer d'eux en faveur d'un autre. Sans avoir médité ſur les ſubtilités des droits des nations, ils pouvoient penſer qu'eux ſeuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoiſſoit pour

le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur ſimplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulſions étrangeres. Une ſituation ſi critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces que les deux puiſſances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put raſſembler dans le nouveau monde, ſe réunirent pour prévenir ou pour ſurmonter les obſtacles qu'on enviſageoit. Cet appareil n'en impoſa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les ſept peuplades cédées ne fuſſent pas ſecourues par les autres peuplades ou ne le fuſſent ouvertement; quoiqu'elles ne viſſent pas à leur tête les guides qui juſqu'alors les avoient amenées au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défenſe de leur liberté. Leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de ſe borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les ſubſiſtances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis oſerent l'attendre en raſe campagne. Ils eſſuyerent pluſieurs petits échecs. Si on eut remporté ſur eux des avantages déciſifs, ils étoient réſolus à abandonner leur pays, à emporter tout ce qu'ils pourroient, à brûler le reſte, & à ne laiſſer qu'un déſert au vainqueur. Soit que cette fierté en impoſât; ſoit qu'une des deux puiſſances contractantes, toutes les deux peut-être cruſſent avoir fait un mauvais marché, le traité de change fut annullé en 1661, & les choſes reſterent en Amérique ſur l'ancien pied; mais on conſerva dans les deux cours un vif reſſentiment contre les Jéſuites qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accuſation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut ſe permettre de dire, c'eſt qu'elle a une grande vraiſemblance. Il n'étoit guere poſſible que des hommes qui avoient élevé un vaſte édifice par de grands travaux en viſſent tranquillement la chûte. Le zele de la religion qui avoit fondé leur puiſſance devoit leur ſervir de prétexte pour s'y maintenir. Le caractere qu'on ſuppoſe à cette ſociété qui s'eſt ouvert dès ſa naiſſance une route ſecrete à la domination fait ſoupçonner qu'elle n'étoit pas délicate ſur les moyens de conſerver ſon pouvoir en Amérique. Cette ſeule idée mêne a de longues réflexions que nous abandonnons à la ſagacité des lecteurs les plus judicieux, pour parler d'une nouvelle maniere que les Portugais imaginerent d'étendre leurs poſſeſſions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Bréſil, & la plus voiſine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, eſt une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais qui la fonderent, furent les malfaiteurs qu'on avoit d'abord envoyés dans le nouveau monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les aſſujettir à quelques loix, s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils prirent des naturelles du Pays pour femmes, & devinrent en peu de tems ſi corrompus que leurs compatriotes rompirent tout commerce avec eux. Le mépris, la crainte d'être troublés dans leurs déſordres, l'amour de la liberté leur firent deſirer d'être indépendans. La ſituation de leur ville qu'un petit nombre d'hommes pouvoit ſûrement

défendre contre des armées plus nombreuſes qu'on n'en pouvoit aſſembler contr'eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes; & le ſuccès couronna leur entrepriſe. Des bandits de toutes les nations accoururent pour ſe joindre à eux, & en peu d'années la population de la nouvelle république ſe trouva conſidérable. L'entrée en étoit ſéverement fermée à tout voyageur. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les Candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves qu'ils continuoient juſqu'à ce qu'on ſe fut aſſuré qu'ils n'étoient pas des eſpions, & qu'ils avoient les qualités qu'on exigeoit. Ceux qui ne ſoutenoient pas l'examen ou qu'on pouvoit ſoupçonner de perfidie étoient maſſacrés ſans miſéricorde. On ne traitoit pas mieux ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Un air pur, un ciel toujours ſerein, un climat très-temperé quoique par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale, une terre abondante en bled, en ſucre, en pâturages excellens : tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté, dans le repos & dans la moleſſe. Une certaine inquiétude naturelle à des brigands courageux ; peut-être l'envie de dominer qui ſuit de près l'amour de l'indépendance ; les progrès de la liberté qui menent au deſir d'un nom, d'une gloire quelconque, les pouſſerent à ſacrifier un genre de vie commode à des courſes penibles & périlleuſes.

Elles eurent d'abord pour objet de faire des eſclaves pour la culture. Après avoir dépenſé les contrées voiſines, on ſe porta dans la province de Guayra où les Jéſuites Eſpagnols avoient raſſemblé & civiliſé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens

étoient ſi ſouvent enlevés ou maſſacrés, qu'ils ſe laiſſerent perſuader de ſe tranſporter ſur les bords mal-ſains du Parana & de l'Uruguay où ils ſont encore. Cette émigration ne ſervit de rien. On fut convaincu plus que jamais qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de vivre en ſûreté que de ſe procurer pour ſe défendre des armes pareilles à celles des aggreſſeurs.

C'étoit une propoſition délicate à faire. L'Eſpagne avoit pour maxime fondamentale de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens. Les légiſlateurs des Guaranis oſerent repréſenter que cette précaution néceſſaire avec des eſclaves dont la ſoumiſſion étoit forcée, devoit être ſuperflue contre des hommes qui trouvant leur bonheur à vivre ſous la domination des rois catholiques qu'ils avoient volontairement reconnue, ne pouvoient être tentés de la ſecouer, à moins qu'on ne voulut changer leur obéiſſance en ſervitude, ce que le ſouverain avoit promis de ne jamais faire. Ils plaiderent ſi bien la cauſe de leurs néophytes, que malgré les oppoſitions & les préjugés, ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fuſils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en ſervir aſſez bien pour devenir le boulevard du Paraguay, pour écarter les Pauliſtes.

Ces hommes féroces réſolurent de ſe procurer par la ruſe ce qu'ils ne pouvoient plus obtenir par la force. Ils alloient dans les lieux où ils ſavoient que les miſſionnaires faiſoient ordinairement leurs courſes; ils y plantoient des croix. Deux ou trois des plus intelligens s'habilloient en Jéſuites, faiſoient de petits préſens aux Indiens qu'ils rencontroient, donnoient des remedes aux malades, & leur perſuadoient de venir

ſe faire chétiens dans un lieu commode où rien ne manqueroit à leur bonheur. Lorſqu'ils en avoient raſſemblé un grand nombre, leurs troupes qu'ils avoient tenu cachées ſe montroient, & ſe jettoient ſur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, les menoient dans leur répaire, quelques-uns s'échapperent répendirent l'alarme. Tous les eſprits ſe remplirent de ſoupçons, & les ſoupçons mirent fin aux hoſtilités.

Alors les Pauliſtes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent juſques ſur la riviere des Amazones. On les accuſe d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui dans l'eſpace de trois ou quatre cens lieues ont échappé à leur fureur, ſont devenus encore plus ſauvages qu'ils ne l'étoient. Ils ſe ſont cachés dans les antres, dans le creux des montagnes, ou ſe ſont diſperſés au haſard dans les endroits les plus ſombres des forêts. La deſtinée de leurs deſtructeurs n'a pas été plus heureuſe. Ils ſe ſont inſenſiblement fondus & anéantis dans ces excurſions périlleuſes qui le plus ſouvent duroient des années entieres. Mais le malheur du nouveau monde a voulu qu'ils fuſſent remplacés dans leur république par des Breſiliens vagabonds, par des negres qui avoient briſé leur chaîne, par des Européens pour qui le genre de vie avoit des attraits.

Le même eſprit a toujours regné à Saint-Paul, après même qu'il s'eſt déterminé par des circonſtances particulieres à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courſes de ſes habitans ont pris une direction qui loin de contrarier les vues de la métropole, les favoriſoit. Ils ont travaillés, en s'aidant du cours de pluſieurs rivieres, à s'ouvrir un chemin au Pérou par le nord

du Paraguay. Le voiſinage du lac Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyba & de Matto Groſſo qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, ſans que l'Eſpagne qui croyoit avoir des droits ſur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient pouſſé plus loin leurs uſurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites. Cette barriere qu'ils ſavent bien être inſurmontable, les a obligés à rallentir leur marche, & les forcera pour ſuivre la carriere de leur ambition à prendre des voies très-détournées.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans déſolerent l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou par des brigandages ſans frein & ſans terme, les côtes du Bréſil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole aſſez de ſucre pour ſa conſommation & pour la conſommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le beaume de Caparva, huile Balzamique qui découle par inciſion d'un arbre appellé Cobaiba; l'Ipecacuanha vomitif fort doux & d'un grand uſage; du cacao que la nature ſeule donnoit dans quelques endroits & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton ſupérieur à celui du Levant & des Antilles, preſque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo qui n'a jamais aſſez occupé l'induſtrie Portugaiſe; des cuirs qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts; enfin du bois du Bréſil.

L'arbre qui le fournit eſt de la hauteur de nos chênes & n'a pas moins de branches. Ses feuilles ſont petites, à demi rondes, d'un très-beau verd luiſant. Son tronc eſt communément tortu,

raboteux plein de nœud comme de l'épine blanche. Ses fleurs ſemblables au muguet & d'un très-beau rouge exhalent une odeur agréable & très-amie du cerveau qu'elle fortifie. Son aubier eſt ſi épais que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour & prend bien le poli ; mais ſon principal uſage eſt dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux ſecs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Bréſil ; mais il eſt plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait ſe coupe à dix lieues d'Olinde capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandiſes, le Portugal donnoit au Bréſil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau, excepté les étoffes d'or & d'argent dont la métropole avoit bien ou mal à propos interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans dans le mois de mars de Lisbonne & de Porto. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtimens ſe ſéparoient à une certaine hauteur pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia pour regagner le Portugal dans le mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpeculateurs.

Ils auroient voulu qu'on eut laiſſé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs vaiſſeaux dans le tems qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un ſyſtême ſi ſage auroit fait néceſſairement tomber le prix du fret qui nuit à celui des marchandiſes en les faiſant hauſſer. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaiſſeaux, & les voyages ſe feroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eut été encouragée. La correſpondance entre les colonies & la métropole devenue plus vive auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement pour diriger l'influance de ſa protection & de ſon autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces conſidérations; mais elle fut long-tems arrêtée par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément, & enſuite par les obſtacles que mettoient les vice-rois du Bréſil à ce grand changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutiſſent à la capitale, ils réuſſirent à les y retenir, après avoir eu l'adreſſe de les y attirer. Par-là cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-floriſſante.

On y arrive par la Baye de Tous-les-Saints dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa profondeur qui eſt de treize à quatorze lieues eſt ſemée de petites iſles qui produiſent du coton, & qui forment une perſpective agréable. Le fond qui eſt réſerré &

couvert de toute inſulte forme un port excellent où les plus nombreuſes flottes jouiſſent d'une sûreté entiere, de la plus grande tranquillité. Il eſt dominé par la ville bâtie ſur une pente rapide par les douze degrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale. Quoique les Portugais aient laiſſé ruiner un rempart de terre dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croyent ſuffiſamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de diſtance en diſtance & par une garniſon de ſix compagnies. Des ingénieurs aſſez intelligens pour profiter de l'avantage du terrein la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maiſons la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne qui a été ſouvent violée & qu'on a renouvellé en 1749 avec une intention très-décidée de la faire obſerver au Bréſil comme en Europe interdit l'uſage des étoffes d'or & d'argent, des galons dans le vêtement. La paſſion du faſte que les loix ne peuvent déraciner a cherché un équivalent dans des crains, des médailles, des chapelets de diamans, riches enſeignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter ſoi-même eſt prodigué pour la parure des eſclaves deſtinés au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes & des chaiſes, les gens opulens toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de rideaux de ſoie qu'ils ouvrent ou ferment à leur grés, ces ſuper-

bes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueuſement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aiſés.

Les femmes jouiſſent rarement de cette heureuſe commodité chez un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme, à peine leur perme-t-on d'aller à l'égliſe couvertes de leurs mantes dans les plus grandes ſolemnités. Perſonne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maiſons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalouſie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre ſoupçon d'infidélités par un relâchement mieux raiſonné que le nôtre, les filles qui ſans l'aveu de leurs meres où même ſous leur abri s'attachent des amans ſont traitées avec moins de ſévérité. Si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtiſanes. C'eſt ainſi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la ſuite des richeſſes; ſurtout quand achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété que la ſéparation des deux ſexes entraîne inévitablement, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui trouble les jouiſſances & les délices de la vie à Bahia. L'hypocriſie des uns; la ſuperſtition des autres; l'avarice au-dedans & le faſte au-dehors; une extrême moleſſe qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes; les défiances qui accompagnent la foibleſſe; une indolence qui ſe repoſe entiérement ſur des eſclaves du ſoin de ſes plaiſirs & de ſes affaires: tous les vices qui ſont épars ou raſſemblés dans

les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant on eſpére que les mœurs dont la teinte s'eſt déja affoiblie ſe dépouilleront encore d'une partie de leur corruption, à meſure que le gouvernement de la métropole s'éclairera, ſi les lumieres qui affoibliſſent quelquefois des peuples vertueux peuvent épurer & réformer des nations corrompues.

Le phyſique du climat de la capitale du Bréſil, quoique bon, laiſſe beaucoup de choſes à déſirer. On n'y voit point de mouton, la volaille eſt rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y déſolent comme dans le reſte de la colonie les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent le poiſſon dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les ſalaiſons, tous les vivres qu'on porte d'Europe n'arrivent pas toujours bien conſervés. Ce qui a échappé à la corruption eſt d'une cherté extrême. Le prix de ce qui appartient à l'induſtrie eſt plus exhorbitant encore. Les derniers des Portugais uniquement occupés du commerce du tabac & de quelques autres marchandiſes croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent néceſſaire pour y réuſſir, ou la volonté de s'y livrer. Les eſclaves qui forment la plus grande partie de la population ſont tous employés à la culture des terres ou à groſſir le cortege, à ſoutenir la repréſentation des riches.

Malgré ces vices qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems proſpéré. La découverte des mines d'or lui fit jetter au commencement du ſiecle un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

On n'eſt pas d'accord ſur les circonſtances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus

commune, des Portugais ſortis en caravane de Rio-janeiro pénétrerent dans le Continent en 1695. Ils rencontrerent les Pauliſtes qui en échange de quelques marchandiſes d'Europe donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema ſituées à leur voiſinage.

Quelques années après des ſoldats de Rio-janeiro chargés d'une expédition contre des Indiens qui habitoient aſſez avant dans les terres, remarquerent dans les pays qu'ils traverſoient que les habitans ſe ſervoient d'or pour leurs hameçons. Les éclairciſſemens qu'ils ne pouvoient manquer de demander leur apprirent que les torrens en deſcendant des montagnes apportoient une grande quantité de ce métal qu'on alloit chercher dans le ſable, après que les eaux étoient écoulées. Cette connoiſſance fut miſe à profit. Elle occaſionna des recherches. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans un eſpace immenſe ne ſe trouva pas aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieurs expériences toutes malheureuſes, on ſe borna à la pratique des Indiens. Elle a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-rica & dans une étendue de pays très-conſidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol précieux à ceux qui ont des moyens pour en tirer parti.

Des eſclaves negres ſont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le ſéparer du ſable & de la boue où la nature l'a caché. L'uſage le plus ordinaire eſt que chaque eſclave rende chaque jour la huitieme partie d'une

once

once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir aſſez de bonheur ou d'activité pour s'en procurer davantage, a la propriété du ſurplus. Le premier emploi qu'il en fait, eſt d'acheter d'autres eſclaves qu'il charge de ſon travail & du ſoin de le faire vivre à ſon tour dans l'opulence. Pourvu qu'il paye le tribut de ſa tâche, ſon maître ne peut rien exiger de lui. C'eſt encore une douceur dans l'eſclavage que d'en pouvoir ſortir par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Breſil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à dix-huit millions de cruzades ou à quarante-cinq millions de livres. On ne ſera pas accuſé d'exagération en avançant que le deſir de ſe ſouſtraire aux droits fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-ayres. Cette contrebande étoit autrefois immenſe. Les meſures qu'a priſes l'Eſpagne l'ont réduites dans les derniers tems à ſix ou ſept cens mille piaſtres chaque année. Il y a même des gens étonnés que cette communication exiſte entre deux nations qui ne fabriquant rien & mettant à peu près les mêmes impoſitions ſur l'induſtrie étrangere ne devroient rien avoir à ſe vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal qui eſt très-étendue & par-tout acceſſible donne des facilités que n'a pas la preſqu'iſle de Cadix pour dérober à l'oppreſſion des douanes les marchandiſes expédiées pour le nouveau monde. D'ailleurs les échanges ne ſont pas le ſeul principe du verſement de l'argent Eſpagnol dans les caiſſes Portugaiſes. Indépendamment de tout achat, les Pé-

ruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention ſur les ſuites que devoit avoir la découverte faite dans le Breſil, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or & de l'argent ſe rapprocheroient plus qu'ils ne l'étoient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que quoiqu'il eut toujours fallu pluſieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été conſtamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays ſuivant leur abondance reſpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent eſt comme un à huit. A la Chine comme un à dix. Dans les autres parties de l'Inde comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à meſure qu'elles approchent de l'occident.

L'Europe offre des variations ſemblables. Dans l'ancienne Grece l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorſque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome maîtreſſe du monde, la proportion d'un à dix fut la plus conſtante. Elle s'éleva d'un à treize ſous Tibere, ſoit que l'or fut devenu plus rare, ſoit que l'argent fut devenu plus commun. On trouve des variations ſans nombre & ſans meſure dans les tems de Barbarie. Enfin, lorſque Colomb pénétra dans le nouveau monde, l'or étoit à l'égard de l'argent au deſſous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou ne les rendit pas ſeulement plus communs; elle hauſſa encore la valeur de l'or contre l'argent qui ſe trouva plus abondant

dans ces riches contrées. L'Eſpagne qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à ſeize dans ſes monnoies ; & ſon ſyſtême avec quelques légeres différences fut adopté par toute l'Europe.

Ce ſyſtême exiſte encore, ſans qu'on ſoit en droit de blâmer les ſpéculations qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Breſil en fournit beaucoup, n'a baiſſé que peu dans les marchés & n'a point baiſſé du tout dans les monnoies, c'eſt par des circonſtances particulieres qui ne détruiſent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fut pas arrivé de changement dans nos uſages. C'eſt le même luxe qui a toujours rendu les diamans auſſi chers, quoiqu'ils ſoient devenus plus communs.

Dans tous les tems les hommes ont affecté l'étalage de leurs richeſſes, ſoit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le ſigne du pouvoir, ſoit parce qu'elles ont obtenu par-tout la conſidération due aux talens, aux vertus. Le deſir de fixer les regards ſur ſoi invite l'homme à ſe parer de ce que la nature a de plus éblouiſſant & de plus rare. Les peuples ſauvages & les nations civiliſées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. On en trouve de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orange de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd

de l'éméraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamans roſes, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Juſqu'à nos jours on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne eſt dans la riviere de Gouel qui ſe perd dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour du nom d'un gros bourg ſitué près de l'endroit de la riviere où ſont les diamans. On en a toujours tiré fort peu, ainſi que de la riviere de Succadan qui coule dans l'iſle de Borneo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap Commorin juſqu'au Bengale en a fourni, infiniment davantage. On ne les y trouve pas raſſemblés : ils ſont épars dans un terrein ſabloneux, pierreux, ſtérile, enfoncés à ſix, huit, dix, douze pieds de profondeur & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on ſe ruine, ſelon qu'on eſt heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui déſolent l'Inde ne tariſſent la ſource de cette richeſſe, lorſqu'on fut raſſuré par une découverte qui ſe fit à la Serra-do-frio dans le Breſil. Des eſclaves condamnés à chercher de l'or trouvoient de petites pierres luiſantes qu'ils jettoient avec le ſable & le gravier. Quelques mineurs curieux conſerverent pluſieurs de ces ſinguliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouverneur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il ſoupçonna que ce pouvoit être des diamans. Pour ſavoir à quoi s'en tenir, la cour de

Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha ſon miniſtre en Hollande d'éclaircir ces ſoupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé pluſieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Auſſi-tôt les Portugais en cherchèrent avec tant de ſuccès que la flotte de Rio-janeiro en porta onze cens quarante-ſix onces. Cette abondance en fit ſur le champ baiſſer le prix des trois quarts. Mais le miniſtere prit des meſures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur où ils ſe ſont toujours ſoutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit excluſif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne put employer à ce travail que ſix cens eſclaves. On lui a accordé dans la ſuite la permiſſion d'en employer autant qu'elle voudroit en payant ſix cens cruzades par tête de mineur. La cour s'eſt réſervée dans les deux contrats tous les diamans qui paſſeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit ſous peine de la vie d'empiéter ſur ce privilége ne parut pas ſans doute ſuffiſante pour en aſſurer l'exploitation. Il parut plus court de dépeupler les lieux voiſins de cette riche mine, & de faire une vaſte ſolitude de toutes les contrées qui auroient pu s'ingérer dans un commerce ſi lucratif. Il n'exiſte dans l'eſpace de cent lieues qu'un grand village uniquement habité par les agens & les eſclaves de la compagnie.

Son privilege conſtamment protégé par la métropole n'a jamais eſſuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'eſt le gouvernement lui-même. Quel que ſoit le produit néceſſairement varié des mines, la cour livre tous les ans à un ſeul contractant pour cinq millions

de cruzades de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres, & juſqu'ici cet engagement a été ſacré. Ils ſont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe & ſur-tout en France où s'en fait la plus grande conſommation. Ils ſont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes orientales, mais ils ſont plus blancs. A poids égal, ils ſont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoiſſe ſont, celui du grand Mogol qui peſe deux cens ſoixante-dix-neuf carats & un ſeizieme. Celui du grand Duc de cent trente-neuf carats. Le Sanci de cent ſix carats. Le Pitre de cent trente ſix carats trois grains. Tout cela eſt bien peu de choſe en comparaiſon du diamant envoyé du Bréſil au roi de Portugal : il peſe ſeize cens quatre-vingt carats ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de meſure connue pour l'apprécier, il s'eſt trouvé un écrivain Anglois qui a oſé l'eſtimer deux cens vingt-quatre millions de livres ſterlings. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, ſi, comme de très-habiles lapidaires le ſoupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topaſe.

On ignore ſi les diamans du Breſil ſe forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamans ne ſortent point d'une carriere, que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamans ajoutées à une

riche culture devoient faire du Breſil la premiere colonie du monde. Il falloit pour cela la préſerver des troubles intérieurs & des invaſions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines ſe trouvoient réunies dans les capitaineries de ſaint Vincent & de Rio-janeiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Pauliſtes, & les autres étoient expoſées à leurs courſes. Comme le nombre, la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'eſpérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéiſſance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impoſſibilité de jouir de leurs nouvelles richeſſes ſans une communication facile avec les ports où ſe trouvoient le luxe & les commodités d'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le penſoit. Ils conſentirent à payer comme les autres Portugais le quint de leur or; mais ils regloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit aſſez ſage pour fermer les yeux ſur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaiſons, le nouveau genre de vie des Pauliſtes adouciroit, amoliroit leurs mœurs, & que tôt ou tard on les mettroit ſous le joug. L'époque de cette heureuſe révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié réuſſit à ſéduire les plus accrédités de ces avanturiers, & la foule ſuivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Breſil.

On n'avoit pas attendu ce grand ſuccès pour fortifier Rio-janeiro, l'entrepôt du produit de la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voiſines pour l'Europe. La

baye où elle eſt ſituée fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des proteſtans François perſécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établiſſement. C'étoit quinze ou vingt cabanes conſtruites de branches d'arbres & couvertes d'herbes à la maniere des ſauvages voiſins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa qui jetta ſur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & ſur-tout du ſucre rendirent dans la ſuite conſidérable. Sa poſition au vingt-deuxieme dégré vingt minutes de latitude auſtrale l'éloignoit aſſez de l'ancien monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ſes richeſſes, on crut devoir multiplier les ouvrages.

La baye de Rio-janeiro eſt fermée par un goulet étroit. Au milieu de ce goulet eſt un gros rocher qui met les vaiſſeaux dans la néceſſité de paſſer à la portée de la mouſqueterie des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite eſt le fort de Sainte-croix garni de quarante-huit gros canons depuis dix-huit juſqu'à quarante-huit livres de bale, & une autre batterie de huit pieces qui eſt un peu en-dehors de ce fort.

A gauche eſt le fort de Saint-Jean & deux autres batteries de quarante-huit pieces de gros canon qui font face au fort de Sainte-croix.

Au-dedans de la baye, on trouve ſur la droite en entrant le fort de Notre-Dame de bon voyage, ſitué ſur une preſqu'iſle, & muni de ſeize pieces

de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de bale.

Vis-à-vis eſt le fort Villegagnon, où il y a vingt pieces de même calibre.

En avant de ce dernier fort eſt celui de Sainte-Théodore de ſeize canons qui battent la plage. On y a fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'iſle de Chevres à portée du fuſil de la ville, ſur laquelle eſt un fort à quatre baſtions garni de dix pieces de canon, & ſur un plateau au bas de l'iſle une autre batterie de quatre pieces.

Vis-à-vis de cette iſle, à une des extrémités de la ville, eſt le fort de la Miſéricorde muni de dix-huit pieces de canon qui s'avance dans la mer. Il y a encore d'autres batteries du côté de la rade.

La ville eſt bâtie ſur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, & qui ſont couronnées de forts & de batteries. Elle eſt fortifiée par des redans & par des batteries dont les feux ſe croiſent. Du côté de la plaine, elle eſt défendue par un camp retranché & par un bon foſſé plein d'eau. Au-dedans de ces retranchemens il y a deux places d'armes qui peuvent contenir quinze cens hommes en bataille.

Telle étoit Rio-janeiro en 1711, lorſque du Guay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja ſi fort illuſtrée. Les nouveaux ouvrages qu'on a depuis ajoutés aux ouvrages que les François avoient emportés n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où la deſcente eſt très-praticable. Si l'or pénétre

dans les tours d'airain à travers les portes de fer; le fer renverſe encore plus sûrement les portes de l'or & des diamans. Auſſi le miniſtere de Lisbonne ne s'eſt-il pas borné à faire fortifier Rio-janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata eſt une côte aſſez ſtérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été extrêmement négligée. Une quantité conſidérable d'or trouvée récemment dans des rivieres qui arroſent ces déſerts, n'a pu manquer d'y attirer quelques colons. La prudence vouloit qu'on donnât de la ſtabilité à cette nouvelle ſource d'opulence. On a établi quelques poſtes ſur la côte, & fortifié ſur-tout Sainte Catherine.

Cette iſle qui n'eſt ſéparée du continent que par un canal très-étroit a environ neuf lieues de long ſur deux de large. Quoique ſes terres ſoient aſſez hautes, on ne peut la découvrir de dix lieues, parce que dans cet éloignement elle eſt obſcurcie par le continent dont les montagnes ſont extrêmement élevées. Son port offre une relâche facile & sûre aux plus grandes flottes. Elles trouvent un printemps continuel, des eaux excellentes, une grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot deſire, un air pur & embaumé par-tout ſi ce n'eſt dans le port où les forêts & les hauteurs d'alentour concourent à le rendre humide & étouffé. Il n'y manqueroit rien, ſi les bœufs ſauvages dont on pourroit ſe nourrir n'avoient pas une chair molaſſe & déſagréable.

Cent cinquante ou deux cens brigands qui s'étoient refugiés dans l'iſle au commencement du ſiecle reconnoiſſoient l'autorité du Portugal,

mais ſans adopter ſes haines. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du ſud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Ils mépriſoient l'or, & avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniſſoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des ſociétés policées peut former quelquefois une ſociété bien ordonnée. C'eſt l'iniquité de nos loix, c'eſt l'injuſte diſtribution de la propriété, ce ſont les ſupplices & les fardeaux de la miſere, c'eſt l'inſolence & l'impunité des richeſſes, c'eſt l'abus du pouvoir qui fait ſouvent des rebelles & des criminels. Réuniſſez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix ſouvent injuſtes a bannis de la ſociété, donnez leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raiſonnable. Si ſes beſoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele obſervateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il eſt abandonné à la merci des haſards & des événemens, il ſera méchant, inquiet, avide, ſans ſtabilité, toujours en guerre, ſoit avec lui-même, ſoit avec ſes voiſins: tels furent les Pauliſtes. Enfin s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre ou de la culture & du commerce que du pillage, il prendra les vertus de ſa ſituation, les doux penchans qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie honnête & paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la ſurabon-

dance de ſes productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les refugiés de l'iſle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui ſuivent trop ſouvent des crimes malheureux, ils formerent un établiſſement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit repouſſés de ſon ſein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des ſoldats ; on entoura leur port de fortifications. Comme il eſt fort ſupérieur à tous ceux de cette côte, il eſt aiſé de prévoir que ſi les richeſſes des environs répondent à l'eſpérence qu'on en a conçue, ce repaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Breſil, le port le plus conſidérable de l'Amérique méridionale.

Il paroît aſſez prouvé par les détails où nous ſommes entrés que la cour de Lisbonne a pris les meſures les plus ſages pour s'aſſurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré ſon attention, ou ne l'a pas fixée ſi heureuſement. Cette précieuſe ſource de richeſſes ſe trouvoit cependant dans un état de criſe qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſemens en Amérique, commencoient à y cultiver les productions qui avoient long-tems enrichi le Breſil ſeul. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées ; & les Portugais ſans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur bénéfice. Ils ſe dégoûtoient de leurs occupations, lorſque l'eſpérance de faire une fortune brillante en ramaſſant de l'or en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole moins enflée de cette nouvelle veine de richeſſes eût connu

ſes vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette proſpérité. Elle le pouvoit aiſément, en ſupprimant les droits énormes que payoient ſes colonies pour les marchandiſes qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu des encouragemens que ſes nouveaux tréſors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur qui ne pouvoit pas ignorer la ſupériorité de ſon ſol ſur celui des Antilles, ni ſes autres avantages ſur les colons qui exploitoient ces iſles, auroient perſévéré dans une carriere, qui ſans trouble & ſans incertitude, lui auroient aſſuré de l'aiſance, de l'opulence même.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif ſur le nouveau monde ſont inſtruits que les côtes du Breſil ſont d'une fertilité admirable. Les canes à ſucre y ſont plus fortes que celles des autres colonies; & les autres denrées y ont la même ſupériorité. On n'y eſt pas réduit à exploiter des terres maigres ou épuiſées. Le terrein eſt ſi étendu qu'on peut quitter un ſol qui s'épuiſe ou ſe laſſe pour en prendre un autre qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent s'enrichir; & des fleuves navigables ſans nombre s'offrent d'eux-mêmes au tranſport des denrées. Des ouragans deſtructeurs, des ſéchereſſes dévorantes ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de poſitions au Breſil où les intempéries de l'air abrégent des jours utiles; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuſes mortalités qui déſolent ſi ſouvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entrepriſe devient facile par le ſecours des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'eſclave

n'eſt pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vaſtes & orageuſes une nourriture ſouvent trop chere pour n'être pas quelquefois inſuffiſante : il la trouve dans le ſol qu'il cultive, ſaine, abondante & preſque ſans ſoins. Son maître de ſon côté ne craint pas d'être au terme de ſa fortune. Il ſait bien que la colonie n'eſt pas au dixieme de ſa culture. Cent cinquante mille noirs qui y ſont employés, & qu'on recrute tous les ans par quatre ou cinq mille, peuvent être aiſément multipliés, ſi l'on y eſt encouragé. L'uſage où eſt le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laiſſe pas craindre la négligeance, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaiſſeaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, ſoit en allant, ſoit en revenant une traverſée courte & facile.

Il eſt vraiſemblable que la cour de Lisbonne frappée de tant d'avantage a voulu ranimer la culture du Breſil réduite à vingt-deux millions peſant de ſucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de ſalſe pareille, de cacao, de caffé, de ris, d'indigo. Ces exportation ſont groſſies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de conſtruction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens que la politique préſentoit au miniſtere Portugais pour opérer cette grande révolution, il a préféré la liberté des Breſiliens, comme le plus sûr, le moins diſpendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755 qu'à l'avenir tous les ſujets volontaires ou forcés de la couronne, ſeroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de

ce titre aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impoſe pas d'autres obligations ; la même carriere eſt ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Ils n'eſt point de puiſſance qui ait porté plus loin ſa prédilection pour ſes ſujets du nouveau monde. Cette ſingularité qui auroit dû frapper tous les eſprits, n'a pas été ſeulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaiſir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité échappe, même au milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle de lumieres, de philoſophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas, l'on ne le ſent pas.

Le Portugal ſeroit vengé de cette indifférence, ſi le nouveau ſyſtême avoit le ſuccès qu'on s'en eſt promis. On verroit les Breſiliens s'attacher à la culture des terres & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans nombre dont ils n'ont pas joui. Le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible. De proche en proche un exemple ſi ſéduiſant auroit la plus féconde influence, & avec le tems tout le Breſil ſe trouveroit civiliſé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour former le fonds d'un commerce immenſe à la métropole qui de ſon côté ne négligeroit rien pour fournir aux conſommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peſeroit leurs intérêts reciproques, & on écarteroit avec ſoin tout ce qui pourroit troubler

l'harmonie d'une liaiſon ſi importante. Enfin les Portugais auroient réparé par un ſeul acte d'humanité tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau monde.

Malheureuſement ces douces eſpérances ſont chimériques. Pour qu'on put ſe flatter raiſonnablement de les voir réaliſées, il auroit falu préparer de loin un ſi grand changement. On auroit peut-être fait goûter inſenſiblement aux Breſiliens les douceurs de la ſociété. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu à peu leur pareſſe naturelle. On les auroit accoutumés au deſir de la propriété. Quand même on auroit ouvert ces douces voies à une heureuſe révolution, il ſeroit encore reſté beaucoup de choſes à faire qui paroiſſent avoir échappé à la prévoyance du miniſtere. Il n'a pas été aſſigné aux nouveaux citoyens des terres dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances néceſſaires Des guides éclairés n'ont pas conduit leurs pas. Leurs chefs n'ont pas été humains & déſintéreſſés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique en donnant la liberté aux Breſiliens, & on a beaucoup fait contr'elle en l'ôtant aux Européens qu'on a aſſervis au monopole toujours tyrannique d'un privilege excluſif. Perſonne n'avoit prévu, n'avoit ſoupçonné un arrangement ſi oppoſé au génie de la nation.

Le Portugal a fait ſans le ſecours d'aucune compagnie des découvertes immenſes en Afrique & dans les deux Indes. De ſimples ſociétés de négocians dans leſquelles s'intéreſſoient les rois, les princes & la nobleſſe expédierent des flottes nombreuſes pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au deſſus des plus

grands

grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéreſſante en fait de commerce que l'univers eut encore éprouvé. On ne ſe ſeroit pas attendu qu'un peuple qui dans des tems de barbarie avoit ſaiſi les avantages ineſtimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un ſiecle de lumiere un ſyſtême deſtructeur qui raſſemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laiſſe dans tout le reſte que l'inertie & la mort.

Ce ſyſtême a été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repouſſant pour ainſi dire ſes habitans de ſon ſein, ils n'avoient ni d'aſyle ni de ſalut que ſur la mer ou dans le nouveau monde. Les terribles ſecouſſes qui avoient renverſé cette ſuperbe capitale ſe renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorſqu'on établit une compagnie excluſive pour vendre à l'étranger les vins ſi connus ſous le nom de Porto qui forment la boiſſon de beaucoup de colonies, d'une partie du nord, ſur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto devenue par ſa population, ſes richeſſes & ſon activité la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme diſparu, crut avec raiſon ſon commerce anéanti par cette funeſte aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une aſſociation. La province entre Douro & Minho la plus fertile de l'état ne fonda plus d'eſpérance ſur la culture. Le déſeſpoir porta les peuples à la ſédition, & la ſédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens perſonnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, reléguées dans les forts d'Afrique, ou réduites

à la mendicité par la confiſcation de leurs biens. Le monopole qui avoit occaſionné ces malheurs continua. Il dure encore avec toutes les calamités que les eſprits les moins exercés aux ſpéculations politiques avoient prévues.

Cette fatale expérience qui auroit dû éclairer le miniſtere ne fit aucune impreſſion ſur lui. Déja il avoit crée dès le 6 juin 1755 la compagnie de Maranon ; & loin de revenir ſur ſes pas, il érigea quatre ans après la compagnie de Fernambuc qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie ſeptentrionale du Breſil. Douze cens actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cens ceux de la ſeconde. Leur privilege doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal peuvent s'y intéreſſer. Elles exercent une tyrannie affreuſe ſur l'immenſe côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre la liberté publique, contre le droit de propriété a jetté dans tous les cœurs des ſentimens de haine qu'une diminution ſenſible de productions nourrit continuellement. Ce levain eſt aigri, augmenté par une combinaiſon des plus deſtructives que l'on connoiſſe.

En général les actions des compagnies de commerce ſont des effets dont la valeur n'eſt pas fixe, & varie ſans ceſſe au gré de l'opinion qui ſuit elle-même les viciſſitudes de la fortune. Auſſi ces corps ſe bornent-ils à en augmenter, à en diminuer le dividende ſelon le ſuccès de leurs opérations. Les compagnies Portugaiſes ſont autoriſées à fixer à leur gré à la fin de chaque année la valeur capitale de leurs actions, & c'eſt ſur ce taux ſouvent éloigné de la vérité que la loi ordonne de les recevoir en paiement,

quoiqu'elles ne ſoient point admiſes dans les caiſſes royales. Cet inconvénient qui eſt également éprouvé par les négocians étrangers & par les nationaux entre néceſſairement dans le calcul de toutes les ventes, & fait du commerce Portugais une eſpece de labyrinthe dont il eſt bien difficile de ſaiſir le fil.

Nous ignorons quels ſont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'eſt pas poſſible qu'une conduite ſi tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies excluſives ſont plus propres par leur nature à étendre qu'à reſſerrer la contrebande, on ſait qu'il ne s'en fait pas dans le Breſil ſeptentrional, ſeule partie de la colonie qui ſoit ſoumiſe au monopole. Toutes les liaiſons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau monde ſe réduiſent à celles de Sainte-Cathérine avec les vaiſſeaux qui fréquente la mer du ſud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations qui ſous divers prétextes relâchent dans ſon port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que ſoient les raiſons qui ont donné l'exiſtance aux compagnies excluſives, on peut aſſurer que le Portugal n'eſt pas la puiſſance de l'Europe qui a le plus perdu à un arrangement ſi déraiſonnable. Ce royaume a contracté la funeſte habitude d'être en quelque maniere ſimple ſpectateur du commerce qui ſe fait dans ſes colonies. Un aveuglement ſi ſingulier s'eſt formé par degrés.

Les premiers ſuccès des Portugais en Afrique & en Aſie n'étoufferent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Lisbonne fut dévenue le magaſin général des marchandiſes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Breſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on ne compta pas la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'entouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa les mers pour aller défendre les poſſeſſions éloignées contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reſte s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que lorſque le premier feu ſeroit paſſé, chacun reprit ſes occupations. Malheureuſement la guerre cruelle qui ſuivit ce grand événement fut accompagné de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler que de s'expoſer à voir ruiner continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtere favoriſa cette inaction par des meſures dont on ne doit pas le blâmer trop ſéverement.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſ-

ſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diverſion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des puiſſances preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder ; & elles étendirent infiniment les privileges qu'on leur avoit accordés. L'induſtrie Portugaiſe fut entierement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtere de France la releva.

Cette couronne qui n'avoit qu'un peu de tabac aſſez mauvais & pas encore du ſucre, s'aviſa en 1664, ſans qu'il ait été jamais poſſible d'en découvrir une raiſon qu'on put avouer, d'interdire l'entrée des ſucres & du tabac du Breſil. Le Portugal défendit par repréſailles l'entrée des manufactures Françoiſes, les ſeules qui y euſſent alors de la faveur. Gênes s'empara alors de la fourniture des ſoieries qu'elle a toujours conſervée depuis ; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ſes laineries. Des ouvriers tirés d'Angleterre travaillerent avec une telle vivacité & tant de bonne foi, qu'ils mirent le peuple qui avoit emprunté leur induſtrie en état de proſcrire en 1684 pluſieurs eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece. Quoique par le bas prix auquel on les eſtimoit, ils ne payaſſent que douze au lieu de vingt-trois pour cent qu'ils

devoient payer à leur entrée, le produit des douanes ſe trouva ſi fort diminué, qu'il s'éleva de tous côtés des murmures d'improbation. Le comte d'Ericeira auteur de ces innovations heureuſes, eut le courage de ſe laiſſer blâmer. Il lui ſuffiſoit de travailler utilement pour ſa patrie, en coupant cours à une importation qui faiſoit ſortir un grand nombre de millions.

L'Angleterre qui avoit élevé en Portugal ſon commerce ſur les ruines de celui de France, vit avec chagrin ces arrangemens. Elle travailla long-tems à ſe rouvrir la communication qu'on lui avoit fermée. Plus d'une fois elle crut l'avoir recouvrée, lorſqu'elle ſe trouva plus éloignée que jamais de ſes eſpérance. On ne pouvoit pas prevoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon qu'on trouvoit déja trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal en particulier qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſireroit néceſſairement, qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre qui accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de ſon commerce, n'eut garde de négliger une occaſion ſi favorable. Son ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna le 27 décembre 1703 un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Breta-

gne ſur le même pied qu'avant l'interdiction, à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette ſtipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilege excluſif à ſes manufactures, puiſqu'on laiſſoit ſubſiſter l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de ſon côté, ayant déja établi pour ſon intérêt particulier ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & on avoit cherché à en diminuer la conſommation par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Lisbonne commme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Si elle eut cherché à s'éclairer, elle en ſeroit venue aiſément à bout. Les regiſtres des douanes Angloiſes font foi, que dans les quatre années qui avoient précédé le traité, il s'étoit conſommé en Angleterre 31, 324 tonneaux de vin de Portugal, & que l'augmentation ne fut dans les quatre années qui le ſuivirent que de 698 tonneaux. Ce calcul montre ce que le miniſtere avoit gagné, & les ſuites ont fait voir ce qu'il avoit ſacrifié.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent. Depuis 1703 juſqu'en 1713, la Grande-Bretagne fournit par an au Portugal, indépendam-

ment de quelques autres marchandiſes, pour un million trois cens milles livres ſterlings d'étoffes de laines. Elle ne tira chaque année du Portugal en vins, en huiles, en ſel, en fruits que pour cent douze mille huit cens vingt livres ſterlings. D'où l'on peut juger de l'or qu'elle retiroit pour ſolde de la balance de ſon commerce. Il a reçu depuis cette époque des augmentations proportionnées aux progrés des mines du Breſil, & de la conſommation des colonies Portugaiſes. Inſenſiblement, il a preſque tout abſorbé, & il n'étoit guere poſſible que cela ne fut pas.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent qui eſt parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrens qu'il les dégoûte, & les forçant à lui abandonner la carriere, il exerce enſuite un monopole tout-à-fait deſtructif pour le pays qui ſert de théâtre à ſon induſtrie. C'eſt ainſi que la Grande-Bretagne a réuſſi à envahir tous les produits du Portugal & de ſes colonies.

Elle lui fournit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa clincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe ; elle lui renvoye ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs ſont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ſes établiſſemens du nouveau monde, & fait toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portu-

gal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital eſt payé par les intérêts, & ſe trouve encore dû. Ajoutez à ces profits exhorbitans que les intérêts ſont plus chers ſur les marchandiſes pour une nation qui n'achete jamais qu'à crédit & à long crédit. Souvent elle les paye le double de leur valeur, quelquefois même davantage.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maiſons Angloiſes établies à Lisbonne reçoivent les marchandiſes de leur patrie, & les diſtribuent à des marchands répandus dans les provinces qui les vendent le plus ſouvent pour le compte de leurs commettans. Un modique ſalaire eſt l'unique fruit de cette induſtrie aviliſſante pour une nation qui trafique chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve juſqu'à la commiſſion. Les flottes deſtinées pour le Breſil appartiennent en entier aux Anglois. Les richeſſes qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne ſouffrent pas ſeulement que ces produits paſſent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en paſſer. Ces étrangers diſparoiſſent auſſi-tôt qu'ils ſont parvenus au dégré de fortune qu'ils s'étoient propoſé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils ſe ſont enrichis dans un épuiſement continuel. Il doit être ſorti du Breſil environ trois milliards en or ou en diamans ; & cependant tout le numéraire de Portugal ne monte pas à quarante-huit millions de livres tournois. Cet état en doit plus de ſoixante-douze à ſes oppreſſeurs. Il eſt aiſé de juger par-là de ſa ſituation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a ga-

gné. L'Angleterre n'étoit appellée par ſes avantages naturels qu'à être une puiſſance du ſecond ordre. Quoique les changemens arrivés ſucceſſivement dans ſa religion, dans ſon gouvernement; dans ſon induſtrie euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie, il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens qui dans les gouvernemens anciens pouvoient élever un peuple à tout, lorſque ſans liaiſon avec ſes voiſins, il ſortoit pour ainſi dire ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faiſoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions. Cette vérité qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eut lié par des traités à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allerent plus loin: ils lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales, en lui perſuadant de n'avoir, ni forces de terre, ni forces de mer. Repoſez-vous ſur nous; lui diſoient les Anglois: fiez-vous à nos

forces navales : ne faites point la guerre, nous la ferons pour vous. C'eſt ainſi que ſans avoir prodigué ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun de ces maux qui ſont le prix des conquêtes, ils ſe rendirent bien plus maîtres du Portugal que celui-ci ne l'étoit des mines du Breſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible peut-être qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les principes de bonne police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a comme condamné à l'inaction, il eſt tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere à l'exception des Pyrenées qui ſemblent la repouſſer n'eſt pas arrivée juſqu'à ſes portes. On a vu même cette nation rétrogader, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir le premier formé ſon gouvernement, d'avoir joui d'excellentes loix tandis que les autres états gémiſſoient dans une confuſion horrible, cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie, & s'eſt trouvé noyé dans toutes les abſurdités où conduit l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour ſortir de cet état de paralyſie ou d'aveuglement pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus de beſoin. Les hommes propres à changer la face des empires viennent ordinairement de loin. Ils ne ſont guere l'ouvrage du moment. Preſque toujours ils ont des précur-

ſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtrumens néceſſaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal, il ſera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte pas les maximes des peuples éclairés avec les précautions convenables à ſa ſituation, s'il n'appelle pas des étrangers capables de le diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux ſans lequel tous les autres ſeroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux ſera de ſecouer le joug de l'Angleterre. Dans la diſpoſition actuelle, le Portugal ne ſauroit ſe paſſer de marchandiſes étrangeres : il eſt donc de ſon intérêt d'établir chez lui la plus grande concurrence de vendeurs poſſible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eſt obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à ſe défaire du ſuperflu de ſon ſol, de celui de ſes colonies, il doit par la même raiſon attirer dans ſes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs pour augmenter la maſſe & le prix de ſes exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre qu'aux mêmes conditions qu'avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, ſans s'expoſer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut jamais un privilege excluſif & perpétuel qui put ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reſte toujours néceſſairement le juge de ce qui convient à ſon état. On ne conçoit pas ce que le miniſtere Britannique pourroit oppoſer de raiſon-

nable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes ſujets à auſſi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront le produit de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite ſi ſage par les événemens arrivés indépendamment de cette réſolution. Le Portugal reçoit annuellement pour trente millions de cruzades en marchandiſes étrangeres qu'il paye du produit de ſon ſol, avec ſon or & ſes diamans, ou dont il reſte débiteur. L'appas d'un gain de trente-cinq pour cent qui eſt ordinaire dans ce commerce invite toutes les nations à s'y intéreſſer le plus qu'il leur eſt poſſible, ſans qu'elles en ſoient détournées par la crainte bien fondée de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été impuiſſans. La France & l'Italie ſont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reſte du nord y entrent pour la même quantité. Le reſte eſt le partage de l'Angleterre qui autrefois abſorboit preſque tout. Il eſt prouvé par les regiſtres de ſes douanes que dans l'eſpace de cinq ans, ou depuis 1762 juſqu'en 1766 incluſivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 4, 249, 491 livres ſterlings de marchandiſes, qu'elle a reçu pour 1, 678, 270 en denrées, & que la ſolde en argent n'a été que de 2, 564, 110.

Ce qui trompe l'Europe entiere ſur l'étendue du commerce Anglois, c'eſt que tout l'or du Breſil prend la route de la Tamiſe. Cet écoulement paroît une ſuite naturelle & néceſſaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent pas ſortir librement du Portugal ; qu'il

n'eſt poſſible de les en extraire que par des vaiſſeaux de guerre qui ne ſont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie auſſi régulièrement que la mer le permet deux toutes les ſemaines ; que ces bâtimens portent les richeſſes de tous les peuples dans leur iſle d'où les négocians répandus dans différentes contrées les retirent en nature ou en lettres de change en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès, parce que c'eſt un de ces événemens qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion, des négociations heureuſement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis accablées par le poix des taxes leur revenoient à un prix exhorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché pluſieurs des choſes qu'ils achetent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir rendu ſon commerce paſſif moins déſavantageux, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du ſiecle, l'attrait pour la renommée pa-

roiſſent la décider pour les manufactures. Déja on fait dans l'intérieur du royaume une aſſez grande quantité de groſſes étoffes, quoique la laine ſoit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fut convenable de la deſtiner à d'autres uſages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego des ſoieries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si on ne travaille pas à des étoffes d'or & d'argent, c'eſt que l'uſage en eſt ſévérement proſcrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette eſpece d'induſtrie ne convenoit pas à l'Eſpagne. Les mêmes raiſons l'interdiſent au Portugal. Il doit plutôt tourner ſes vues vers l'Agriculture.

Son climat eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptiſés qui les cultivoient & les travailloient. L'inquiſition plus ſévere & plus puiſſante ſous la maiſon de Braguance qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabriquans ſe réfugierent dans le royaume de Valence, & ceux qui vendoient leur induſtrie porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'aug-

mentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en exporter annuellement douze à treize mille quintaux, & en acheteroient une plus grande quantité s'ils pouvoient s'en procurer. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes penſent que la quantité en pourroit être doublée, ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec plus de vivacité. Le nord en tire annuellement cent cinquante mille muids qui peuvent coûter ſix cens mille cruzades. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il a l'avantage de conſerver plus long-tems le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher à meſure que la navigation étendra ſa marche.

Nous n'oſerions prédire au vin la même deſtinée. Il a ſi peu de qualité qu'il eſt étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu ſe déterminer à en faire ſa boiſſon la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le miniſtere Portugais a abuſé de ſon autorité pour arrêter une culture ſi avantageuſe. L'ordre d'arracher les vignes eſt un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Cet ordre ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fauſſes vues. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde que le terrein que couvroient les Seps ne peut jamais être utilement employé en grains.

Il faut d'autres moyens pour encourager la plus

plus importante des cultures. Elle eſt ſi languiſſante que le Portugal tire annuellement de l'étranger le tiers du bled qu'il conſomme. Ce déſordre peut ceſſer. Tous ceux qui ont ſuivi les révolutions arrivées dans le commerce de la nation ſavent qu'avant qu'elle ſe fût livrée à la navigation, elle approviſionnoit de grains une partie de la méditerranée; ſouvent l'Angleterre même. Ses propres beſoins ſollicitent aujourd'hui ſon activité. Il n'y a qu'une impuiſſance totale qui puiſſe juſtifier un gouvernement de mettre la métropole & ſes colonies dans la dépendance des autres états pour les denrées de premiére néceſſité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le tems ſeul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, ſur-tout par l'adouciſſement dans leur perception ſouvent plus deſtructive que l'impôt même. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'il ne faut beaucoup demander à la terre qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal vingt cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu de dix-huit millions de cruzades dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres.

Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des atteliers remplaceront des croitres. Semblables à des arbuſtes épars & rempant triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état preſque anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout avec leurs fleuves ou leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, de miracles & de ſortileges s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation débaraſſée de ſes entraves, rendue à ſon activité naturelle prendra un eſſort digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera qu'il dût ſon opulence, ſa gloire, ſa force à ſa marine ; & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaiſſeaux de guerre mal conſtruits, mal équippés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de ſix à huit cens tonneaux qui ſont dans un plus grand déſordre encore. Sa population qui de trois millions d'ames eſt tombée inſenſiblement à dix-huit cens mille revivra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agitantes. Cette création ſera difficile ſans doute pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui depuis

un ſiecle a abandonné ſa navigation à qui a voulu ou ſu s'en ſaiſir ; mais un gouvernement devenu ſage ſurmontera ces puiſſans obſtacles. Il appellera des commandans & des matelots étrangers pour en former de nationaux. Il avancera ſans intérêt des ſommes conſidérables à ceux de ſes ſujets qu'il jugera propres à la conſtruction des navires, & donnera des encouragemens à ceux qui n'auront pas beſoin d'avances. Il déchargera les armateurs de tous les droits qui les gênent ; il leur accordera des gratifications ſuffiſantes pour leur aſſurer la ſupériorité ſur les nations qui, quoiqu'obligées de mieux nourrir, de mieux payer leurs équipages, naviguent à meilleur marché. Une économie bien raiſonnée, le rendra prodigue. Il ſentira que lorſqu'il ſera parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes immenſes que le fret en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des iſles qui dépendent du Portugal. Madere ne ſera plus ouverte aux Anglois. Le ſoin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille pieces de vin qu'elle produit, ſera réſervé à la métropole. C'eſt dans les rades de Lisbonne & de Porto que toutes les nations iront ſe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal pour ſon agriculture, pour ſa conſommation & pour ſes ſalaiſons des bœufs que la ſechereſſe de ſon terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les iſles du Cap Verd plus d'ânes & de mulets qu'il ne lui en faudra pour ſes uſages. La nouvelle Angleterre les y prenoit autrefois pour les porter dans les Antilles. Une mortalité conſidérable arrivée en 1750 a

mis fin à ce commerce. Le vuide ſera rempli dans peu pourvu qu'on y donne une attention ſuivie.

Ces changemens en ameneront de plus importans encore. Le Breſil qui a le défaut unique d'être trop grand pour le Portugal, qui ne voit que quelques habitations éparſes ſur les côtes, & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres que ceux qui ſont accupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y ſera reformé. On ſentira à quel point on s'eſt égaré avec tous les peuples modernes en portant dans le nouveau monde toutes les abſurdités que la barbarie du gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien pendant une longue ſuite de ſiecles. Un petit nombre de loix ſimples ſeront ſubſtituées aux ſubtilités de la chicane qui ne ſont que des rafinemens ou des accroiſſemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix ſera aſſurée, ſi les emplois ne ſont pas vendus, & ſi l'on choiſit avec le ſoin convenable les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahiſons, les atrocités que les Portugais Breſiliens ſe permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exercent par le miniſtere de leurs eſclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'adminiſtration. La liberté d'expédier à ſa volonté des vaiſſeaux de la métropole qui a ſuccédé à la tyrannie des flottes, ſera ſuivi d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux ports de Lisbonne & de Porto,

parce que les autres qui ſont également ſoumis aux charges publiques doivent participer aux mêmes droits. Les compagnies excluſives ſeront abolies. Cette foule d'impôts qui font le malheur de l'Europe, ceſſeront d'affliger le Breſil. Il ne ſera plus dévoré par des légions de traitans qui ruinent les plus heureux travaux. La patrie principale ſentira qu'elle n'eſt en droit de demander à ſa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes ne ſeront pas étouffées dans leur naiſſance par des droits énormes qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richeſſe qui eſt le ſigne de toutes les autres, cette marchandiſe qui eſt la plus précieuſe de toutes celles du Breſil, débaraſſé de toutes les entraves qui interrompent ſa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les choſes qu'il repréſente. Il ne ſera plus néceſſaire que des vaiſſeaux de guerre, Hollandois, François, Anglois couvrent ou dérobent ſa ſortie frauduleuſe ſous leur pavillon.

L'agriculture annoblie par la liberté ſecouera le joug de l'oppreſſion ſous laquelle l'ignorance, l'avarice & le deſpotiſme la faiſoient gémir. Les inſtrumens de ſes richeſſes ſe multiplieront tous les jours davantage. Le Portugal qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conſervé malgré ſa décadence des avantages conſidérables. Il y poſſéde de grandes colonies ſur les côtes les plus favorables à la traite des eſclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs, reſſource dont quelques-unes même ſont privées. Ces poſſeſſions excluſives qui lui procurent les négres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils ſont achetés en concurrence, détermineront le Breſil à en multiplier

le nombre, lorſqu'on aura ſupprimé le droit de dix pour cent mis ſur la tête de ces miſérables Africains ainſi que ſur les marchandiſes qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puiſqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à ſa colonie de faire du ſel qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaiſance rendra les armemens plus faciles en ajoutant au manioc & au poiſſon ſeché qui ont formé juſqu'ici la nourriture des équipages, l'uſage du bœuf & du porc ſalés. Alors le nombre des expéditions qui eſt annuellement de trente ou quarante bâtimens depuis ſoixante juſqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent, & ſi l'on veut avec le tems à un plus grand nombre.

On accéléroit cette amélioration, en permettant au Breſil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce eſt ruineux en lui-même. Les nations qui le font l'ont ſi bien ſenti, qu'elles ont cherché à conſommer le moins qu'il étoit poſſible des productions de cette riche partie du monde, & à les vendre à ceux de leurs voiſins qui n'avoient pas le même intérêt à les rejetter. Non-ſeulement le Portugal peut ſans inconvénient s'en permettre l'uſage, mais ſa ſituation exige qu'il le rende général le plus qu'il pourra. Comme il n'a ni ne peut avoit des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui ſont agréables & à bon marché, qui conviennent à ſon climat & à celui de ſes colonies, qui ſont abſolument néceſſaires pour ſes comptoirs d'Afrique. La métropole ne feroit point de ſacrifice en aſſociant le Breſil à cette branche de ſon

induſtrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun ſuccès. Depuis ſa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaiſſeau peu riche qui en revenant d'Aſie à long-tems touché à Bahia, & qui depuis quelques années va ſe rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Breſil ſeroient plus nombreuſes. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piaſtres néceſſaires à ſes opérations ; & il trouveroit ſur l'Amazone une partie des matériaux de ſa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immenſe, eſt encore inférieure à leur perfection. On ſait qu'ils durent très-long tems, qu'ils ſont inacceſſibles aux vers devenus par-tout le fléau de la marine, qu'ils conſervent toujours une odeur exquiſe, & que le ſcorbut ne s'y engendre jamais. L'obſtacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens eſt actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées nommée *Gravata* & *Tieu* dont le fil eſt très-propres pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit excluſif d'en fabriquer a été malheureuſement accordé pour quinze ans à un particulier fixé dans le voiſinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces grands changemens, ſeroit d'ouvrir les ports du Breſil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité qu'elle n'acquerra peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviguer ſeroient également intéreſſés à ſa proſpérité & à ſa défenſe. Elle deviendroit plus utile à ſa métropole par le pro-

duit tous les jours plus grand de ſes douanes que par un monopole deſtructif de toute induſtrie. Le Portugal qui eſt ſans manufactures doit avoir un ſyſtême différent des autres puiſſances de l'Europe qui ont plus de marchandiſes qu'il n'en faut pour pourvoir aux beſoins de leurs établiſſemens du nouveau monde. La concurrence qui leur ſeroit nuiſible, lui ſera très-avantageuſe.

Si la cour de Lisbonne ne ſe détermine pas à un parti où il eſt poſſible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira au moins la loi qui interdit le ſéjour du Breſil aux étrangers Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maiſons Hollandoiſes, Angloiſes & Françoiſes dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppreſſion barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, cette vaſte contrée manque de blancs. Un calcul ſur lequel on peut compter en fait monter le nombre à près de ſix cens mille. On n'en voit pas tant dans aucune colonie; mais ces Portugais Créoles qui ont la plupart épouſé des mulâtreſſes ſont ſi indolens, ſi corrompus, ſi paſſionnement livrés à leur plaiſirs, qu'ils ſont devenus incapables des moindres ſoins, d'aucune occupation ſuivie. Peut-être n'eſt-il poſſible de redonner du reſſort à cette race dégénérée qu'en mettant ſous ſes yeux des hommes laborieux auxquels on diſtribuera des terreins convenables.

Cet arrangement eſt facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit des plaines immenſes ſans propriétaire qui offrent des richeſſes immenſes à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il eſt facile d'établir un grand

nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement qui dans les premiers tems de la découverte avoit cédé ſous le nom de capitaineries des provinces entieres à de grands ſeigneurs, les a ſucceſſivement retirées de leurs mains en accordant en échange des titres, des penſions, ou d'autres graces. Cette politique à fait entrer les mains de l'adminiſtration un vaſte domaine qui eſt en friche, & dont elle peut diſpoſer très-utilement. Une infinité de Colons Anglois, François, Hollandois dont les habitations ſont épuiſées ; beaucoup d'Européens qui ont la manie ſi commune dans ce ſiecle de faire fortune, y porteront leur activité, leur induſtrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'ayent pas à craindre les fureurs de l'inquiſition. Ce tribunal barbare n'eſt pas à la vérité, établi dans le Breſil ; mais il y envoie ſes ſatellites plus atroces, s'il eſt poſſible que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes déteſtables firent paſſer en Europe depuis 1702 juſqu'en 1718 un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de negres même qu'ils accuſoient de judaïſme. Ces vexations ruinerent l'agriculture au point que les flottes en 1724 & en 1725 ne purent pas faire leur retour en Portugal. Le gouvernement régla en 1728 que ſi les Colons étoient arrêtés dans la ſuites par le ſaint office, leurs propriétés ni leurs eſclaves ne pourroient pas être ſaiſis, & que leurs fonds paſſeroient à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait ne pouvoit pas être réparé par ce décret ; & on ne doit eſpérer de voir la confiance rétablie que lorſque les auteurs du déſordre qui ont perdu la colonie auront répaſſé les mers.

Cette précaution ne ſera pas même ſuffiſante, ſi on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriſer la corruption des prêtres pour affoiblir l'aſcendant que la ſuperſtition leur donnoit ſur l'eſprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eſt pas toujours infaillible, comme le prouve le Breſil, la morale ne ſauroit approuver cette politique exécrable. Il ſeroit plus sûr, plus convenable d'ouvrir les portes du ſanctuaire indiſtinctement à tout le monde. Philippe II devenu maître du Portugal régla qu'elles ſeroient fermées à tous ceux dont le ſang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des Hérétiques, des Negres & des Indiens. Cette diſtinction a fait prendre à un corps déja trop puiſſant un empire qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des ſuites funeſtes. On s'en eſt relâché pour l'Afrique. Il ſeroit encore plus important de le faire pour l'Amérique. Après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiſſance, il faudroit le priver de celle qu'il tire des richeſſes.

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléſiaſtiques. Les ſecours ſpirituels qu'ils offrent ſeroient payés par ceux qui voudroient employer leur miniſtere. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zele. Leur habileté pour la conduite des ames s'accroîtroit chaque jour par l'expérience, par l'étude & par l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philoſophes qui ont prétendu qu'une économie qui auroit pour but d'augmenter l'activité du clergé ſeroit funeſte au repos public, & qu'il valoit mieux l'endormir dans l'oiſiveté que de lui donner de nouvelles forces. On obſerve que les égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente

fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition à la charge du bas peuple. C'eſt-là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion. Ainſi le bien des empires veut qu'on aſſigne des revenus au clergé, mais qui bornent par leur médiocrite le faſte du corps & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique, l'opulence indépendant; l'une & l'autre ſéditieux. Jean V qui avoit ſenti l'abus que le clergé faiſoit de ſes richeſſes dans le Breſil voulut dépouiller les evêques des dîmes vers l'an 1730; mais comme il n'avoit qu'un demi courage, il leur donna des équivalens. Un miniſtere plus hardi ira plus loin. Il réduira le clergé ſéculier aux ſimples beſoins d'un état modeſte; & ce qui eſt plus difficile peut-être, il arrêtera le brigandage des moines.

Le Breſil eſt inondé de religieux italiens & Portugais qui ſous le nom de miſſionnaires ſe jettent parmi les ſauvages. Protégés par le gouvernement, ils font travailler ces malheureux, s'approprient le fruit de leurs ſueurs, & regagnent l'Europe avec leurs rapines. Ils achetent de Rome le honteux privilege de vivre hors de leur couvent, ou le droit d'y être ſans ſubordination, ſans aucun aſſujettiſſement à la regle. Cet infame trafic abſorbe des ſommes immenſes, & doit être mis au nombre des abus qui rendent au Portugal ſes colonies preſque inutiles.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait reſſerré les poſſeſſions du clergé ſéculier & régulier du nouveau monde dans des bornes convénables, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours malgré les efforts qu'on pourra

faire pour les corriger. Il faut le mettre dans une dépendance obſolue du magiſtrat, ſi l'on veut que les Portugais qui habitent le Breſil oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & preſque monaſtique ont-ils trop vieilli dans leur eſprit pour en être arrachés. La lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, ſi l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; ſi l'on reforme & perfectione l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon où à la mépriſer, à en faire uſage ou à la négliger, à la regarder comme la meilleure des guides ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination les réveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les grands principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Breſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiéra qu'à eux les places importantes. Ils y développéront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle ne ſeront plus bornés à gemir ſur l'oiſiveté, lignorance, les bévues, les ſuſperſtitions qui ont fait la baſe de ſon adminiſtration.

L'hiſtoire de cette colonie n'en ſera plus la ſatyre.

La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un inſtant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui peut-être les ont fait ſuſpendre ne ſont que des préjugés qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques qui une fois adoptées deviennent preſque des axiomes. Telle eſt l'opinion établie à la cour de Lisbonne que l'état ne ſauroit exiſter ni devenir floriſſant que par la Grande-Bretagne. On oublie que la monarchie Portugaiſe ſe forma ſans le ſecours des autres nations : que tout le tems de ſes démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger : qu'elle s'étoit aggrandie pendant trois ſiecles d'elle-même, lorſqu'elle établit ſa domination ſur l'Afrique & dans les deux Indes avec ſes ſeules forces. Tous les grands coups d'état furent frappés par les ſeuls Portugais. Il falloit que ce peuple découvrit un grand tréſor, eut la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit pas exiſter par lui-même, ſemblable à ces nouveaux parvenus que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relatives à ſa ſituation, & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins qu'il n'ait une ambition démeſurée, il a des alliés qui pour leur propre ſûreté ſoutiennent ſes intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'eſt une vérité générale applicable ſur-tout aux états qui poſſedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & ſe réuniront, quand il le faudra, pour leur conſervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles for-

meront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, ſoutiendra toujours un état dont l'indépendance eſt eſſentielle à l'équilibre de toutes les autres puiſſances. Leur concert ſeroit ſur-tout unanime & bientôt formé, ſi l'Eſpagne ſe livrant à la manie des conquêtes formoit contre lui quelques entrepriſes. Jamais la politique ſoupçonneuſe, inquiete & prévoyante de notre ſiecle ne ſouffriroit que tous les tréſors du nouveau monde fuſſent dans la même main, ni qu'une ſeule maiſon venant à dominer en Amérique menaçât la liberté de l'Europe.

Cette ſécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouſſer la négligence auſſi loin qu'elle le faiſoit, lorſqu'elle ſe repoſoit de ſa défenſe ſur les armes Britanniques, ou que ſon indolence s'endormoit ſur celle de ſes voiſins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le ſyſtême politique, ce qui eſt le dernier des opprobres pour un empire. Pour regagner de la conſidération, il faudra qu'elle ſe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la faſſe même ſi ſes droits ou ſa ſûreté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les autres peuples ſe battent. Dans le monde politique comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance intéreſſent toutes les autres. Un grand état peut perdre, ſans que les autres y gagnent que de la ſûreté; mais il ne peut gagner ſans que les autres n'y perdent. Ces maximes deviennent perſonnelles au Portugal en ce moment ſur-tout, où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe où

ſe trouvent des alliés qui l'accablent de leur protection, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié : tout l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au deſſus des mers qui ſont l'étendart & l'aliment de ſa proſpérité ; s'il ne montre ſon front à l'extrêmité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'auroit ſecoués que pour un moment : ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après l'avoir briſée. Un reſte de mouvement intérieur qui la replie ſur elle-même n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne ſeront que de foibles palliatifs qui en couvrant le vice de ſa conſtitution ne la rendront que plus dangereuſe.

On ne peut ſe diſſimuler que le Portugal a laiſſé échapper l'occaſion la plus favorable qu'il put jamais trouver de reprendre ſon ancien éclat. La politique n'eſt pas toujours la ſeule ouvriere des révolutions des états. Des phénomenes deſtructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre de 1755 qui fit tomber la capitale du Portugal devoit faire renaître le royaume. La perte de ces ſortes de villes eſt ſouvent le ſalut des états, comme la richeſſe d'un ſeul homme eſt la ruine d'un peuple. Le renverſement de quelques pierres entaſſées les unes ſur les autres, l'anéantiſſement des marchandiſes qui appartenoient à des étrangers, la perte de quelques ſujets oiſifs qui n'étoient ni artiſans, ni labou-

reurs, n'étoit pas un grand malheur. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur paſſagere que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les ruines qu'elle creuſoit à une ville étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir ſortir du fond de ces abîmes un nouvel état, un nouveau peuple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la ſuperſtition. Le gouvernement qui ſe joue par-tout de la crédulité du peuple & que rien ne ſauroit diſtraire de ſa vigilance à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimerent les conſciences foibles, & l'époque de ce grand phénomene fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire ; ſoit que ceux qui gouvernent croyent réellement les peuples nés pour leur obéir, ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voyent pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui parvenu au point où finit ſon elaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique méridionale démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les iſles de ce nouveau monde.

Fin du neuvieme Livre.

ERRATA

DU TROISIEME VOLUME.

PAGE 2, ligne 14, après le mot *hemiſphere*, placez un point.
Page 2, ligne 17, à toutes ces entrepriſes, liſez à toutes les entrepriſes.

2 31, de tous ces obſtacles, liſez de tous les obſtacles.
3 25, & de préſent, liſez de préſens.
4 4, les lits ſuſpendu, liſez les lits ſuſpendus.
4 9, plus révolté, liſez plus révoltés.
4 16, ſans l'intérêts, liſez ſans l'intérêt.
5 31, prouvoient, liſez prouvent.
6 33, à des petites maſſues, liſez à de petites maſſues.
8 19, quinze cent, liſez quinze cens.
9 26, deux cens fantaſſin, liſez deux cens fantaſſins.
11 18, les hommes avides, liſez ces hommes avides.
12 6, parce, liſez par ce.
13 31, édéfiante, liſez défiante.
16 6, les deux ſexe, liſez les deux ſexes.
17 1, la côte de Campelche, liſez la côte de Campêche.
18 14, leur ſuccès, liſez leurs ſuccès.
20 34, après ces mots de *faire par-tout*, placez un point.
21 13, ſans laquelle ſe trouve, liſez ſans qu'elle ſe trouve.
21 22, mais ſur-tous, liſez mais ſur-tout.
22 10, fortifié, liſez fortifiée.
22 25, *les menaces*, mettez une virgule avant ce mot, & liſez les menaces.
22 33, Haſcala, liſez Tlaſcala.
23 1, les Haſcalteques, liſez les Tlaſcalteques.
23 10, qu'on trouva, liſez qu'on trouve.
23 31, contre la nature, liſez contre nature.
24 28, divinité, liſez divinités.
24 36, une des qualité, liſez une des qualités.
26 24, trente-trois, liſez trente rois.
27 29, Navaez, liſez Narvaez.
28 1, maſſacrent, liſez maſſacrerent.
28 17, en ont marqué, liſez en ont invoqué.
28 19, manitons, liſez manitous.
28 20, feliche, liſez fetiches.
29 26, les détruires, les détruire.
30 14, déſerteur, liſez déſerteurs.
30 28, qui lui lancent, liſez qu'ils lui lancent.
31 3, Haſclteques, liſez Tlaſcalteques.
31 20, l'emportent, liſez l'emporte.
32 16, jamais les prêtres, liſez mais les prêtres.
32 25, de tribunaux, liſez des tribunaux.
32 35, ſuivoient, liſez ſauvoient.
33 35, obtenus, liſez obtenu.
33 36, Haſcala, liſez Tlaſcala.
34 10, fait, liſez faits.
34 22, teint, liſez teints.
34 33, avant ces mots *des oiſeaux*, placez un point.
35 21, ſans fers, liſez ſans fer.

ERRATA.

Page	35	ligne 14	la gêne, lisez le génie.
	35	22	de trois chaussées, lisez des trois chaussées
	35	27	lui dona, lisez lui donnât.
	36	19	de ces martyrs, lisez de ses martyrs.
	36	34	avant ces mots *des barbares*, placez un point.
	37	18	par la tyrannie, lisez par leur tyrannie.
	37	24	avant ces mots, *ils se sauverent*, placez une virgule.
	38	13	nommé Fantafé, lisez nommé Santafé.
	39	9	y étoient porté, y étoient portés.
	39	10	dangereuses, lisez dangereuse.
	39	11	ce qu'il, lisez ce qui.
	39	36	Dœcapulco, lisez d'Acapulco.
	41	8	plus élevée, lisez plus élevé.
	41	31	avec les Indiens, lisez avec les indes.
	43	16	les esclaves, lisez ces esclaves.
	43	33	de cet appuis, lisez de cet appui.
	44	34	effacez le point qui est avant ces mots *plus de travail.*
	45	21	qui l'occupât, lisez qui l'occupa.
	46	3	d'avoir fait pour, lisez d'avoir fait périr.
	46	6	ses écrits en reprirent, lisez ses écrits ou respirent.
	46	34	se soient avisé, lisez se soient avisés.
	47	14	par les autres maîtres, lisez par les maîtres.
	49	34	étoit revêtus, lisez étoit revêtu.
	50	13	du miel, lisez de miel.
	51	24	sans être meilleurs, lisez sans être meilleur.
	51	35	parmi lesquels, lisez parmi lesquelles.
	52	10	qu'ils couvroient, lisez qu'ils couvrent.
	52	23	Hascalteques, lisez Tlascalteques.
	55	35	tiran sur le persil, lisez tirant sur le persil.
	56	3	gris cendre, lisez gris cendré.
	57	20	hianes, lisez lianes.
	58	25	séparé, lisez séparée.
	58	30	& noirciroit, lisez en noirciroit.
	61	11	couverte, lisez couvertes.
	61	13	la renouveller, lisez le renouveller.
	61	16	à Hascala, lisez à Tlascala.
	61	17	à Chiopa, lisez à Chiapa.
	64	3	de cette création, lisez de création.
	64	3	on a des feux, lisez ou à des feux.
	64	8	ses habiles, lisez ces habiles.
	64	17	produisant, lisez produisoit.
	64	19	que celles, lisez que celle.
	64	31	récompense, lisez récompose.
	64	32	décompensé, lisez décomposé.
	65	6	attenent, lisez attenuent.
	65	36	à toutes les opérations, lisez à toutes ces opérations.
	67	3	jauniſſe, lisez jauniſſent.
	68	12	le minéral, lisez le minerai.
	69	19	aux incuſſions, lisez aux incurſions.
	70	31	moins de valeurs, lisez moins de valeur.
	74	13	loix fiscale, lisez loix fiscales.
	74	13	& c'est, lisez & l'est.
	76	22	commuuiquent, lisez communique.
	77	20	ces soins, lisez les soins.
	78	10	aux plus viles, lisez aux plus vils.
	79	22	limas, lisez lima.

Page 82, ligne 1, bambons, lisez bambous.
90 29, quelques ennemis, lisez quelque ennemi
91 3, avant ces mots *les liaisons*, effacez le point.
91 18, elle n'y avoit, lisez elle n'avoit.
93 29, l'air est très-saint, lisez l'air est très-sain.
99 35, fait d'abord, lisez fut d'abord.
100 32, bâtie, lisez bâties.
104 13, les plus près, lisez le plus près.
109 35, étoient commandés, lisez étoient commandées.
114 36, ces vêtemens fait, lisez ces vêtemens faits.
115 8, qu'étoit l'Empire, lisez qui étoit l'Empire.
116 2, des vertus politiques, lisez des vertus publiques.
116 30, ne connoissent, lisez ne connoissoient.
116 32, qui trennent, lisez qui tiennent.
122 6, du général Espagnols, lisez du général Espagnol.
123 2, arquebusier, lisez arquebusiers.
125 26, par la tyrannie, lisez pour la tyrannie.
125 27, pour crainte, lisez par crainte.
128 29, à formenter, lisez à fermenter.
129 17, ni avoit, lisez n'avoit.
131 18, de Guito, lisez de Quito.
136 27, couverts, lisez couvert.
138 8, les autres sourds, lisez les antres sourds.
139 11, d'opiniâtre, lisez d'opiniâtres.
139 36, plus d'atrocité, lisez plus d'atrocités.
141 1, qu'ils avoit, lisez qu'ils avoient.
141 4, ces sorte, lisez ces sortes.
141 24, avec le fix, lisez avec le fisc.
142 36, les chef, lisez les chefs.
143 30, superstition, lisez superstitions.
145 1, Mitagos, lisez Mitayos.
145 36, qu'il emploie, lisez qui l'emploie.
148 25, transplante ces hommes, lisez transplante hommes.
150 3, qu'ils ne s'y trouvent, lisez qu'ils ne l'y trouvent.
150 16, sur ces côtes, lisez sur les côtes.
151 34, des grandes, lisez de grandes.
152 15, néceſſaire, lisez néceſſaires.
152 19, le sucre réussi, lisez le sucre réussit.
154 1, par jours, lisez par jour.
154 7, les a fait, lisez les a faits.
155 2, leurs services, lisez leur service.
155 3, leurs fourure, lisez leur fourure.
155 20, de terres basses, lisez des terres basses.
156 3, serrés, lisez serrées.
156 24, les démarches, lisez leurs démarches.
156 26, la chair de lamas, lisez la chair des lamas.
157 8, d'émeraude, lisez d'émeraudes.
158 14, & des bayettes, lisez & de bayettes.
158 29, de drap, lisez de draps.
160 7, après ces mots *d'autres sentimens*, placez un point.
161 36, d'Aucuntaya, lisez d'Acuntaya.
166 16, de la Carcuthie, lisez de la Carinthie.
177 24, sur les oreilles, lisez sous les oreilles.
178 19, plus de pieds, lisez plus des pieds.
180 20, leurs mains, lisez leurs maris.
188 35, d'emporter, lisez d'en porter.
191 20, les brûlent, lisez les brûlerent.
196 3, dels femmes, lisez de leurs femmes.
196 16, & de la misere, lisez & la misere.

ERRATA.

Page 196, ligne 25, qu'elle eſt peuplée, liſez qu'elle eſt plus peuplée.
196 36, pour le gouverner, liſez pour les gouverner.
197 32, en 1746, liſez en 1546.
198 6, d'Equito, liſez de Quito.
199 8, des hommes ſi éclairés, liſez des hommes éclairés.
200 22, ne peuvent, liſez ne pouvant.
201 1, le minéral, liſez le minerai.
202 5, ainſi qu'à, liſez ainſi que.
203 4, où il s'eſt fait, liſez où il ſe ſoit fait.
203 11, il ne livre pas, liſez il ne tire pas.
203 16. qui lui fournit, liſez que lui fournit.
207 1, eſt ſi grand, liſez eſt-il ſi grand.
207 3, qu'on y marque, liſez qu'on lui marque.
210 32, les plus communs, liſez les plus connues.
215 15, qui la dégrade, liſez qui la dégradent.
215 30, les Guajavos, liſez les Guajaros.
217 4, & à l'occident. Il s'étend, effacez le point.
225 23, Valpariſſot, liſez Valparayſo.
226 7, le cap de Horne, liſez le cap de Horn.
228 15, ſe croit, liſez ſe croie.
230 25, qui ne ſe flattot, liſez qu'il ne ſe flattoit.
233 27, que de la douceur, liſez que la douceur.
235 15, Moſcheza, liſez Moſchera.
237 36, de la compagnie, liſez de la colonie.
238 8, ſous les bords, liſez ſur les bords.
242 2, des rochers, liſez de rochers.
242 21, Limanada, liſez Linſanada.
243 34; Maracaju, liſez Maracayu.
246 1, qu'on, liſez qu'ont.
246 4, ſon ſi répandues, liſez ſont ſi répandues.
246 9, qui lui fournit, liſez qu'il lui fournit.
248 9, que devant l'ignorance, liſez devant qui l'ignorance.
248 27, ils trouvoit, liſez ils trouvoient.
248 28, de ſes peuples, liſez de ces peuples.
249 34, l'eſprit accordés, liſez les prix accordés.
250 4, & religieux, liſez & religieuſe.
250 15, la conſcience, liſez ſa conſcience.
250 22, des loix pénales, liſez de loix pénales.
252 30, & une conſolation, liſez eſt une conſolation.
253 18, juſqu'à Suruguay, liſez juſqu'à Luruguay.
254 21, arrêtés, liſez arrêter.
257 28, les Chiquitos, liſez les Chiquites.
257 34, juſqu'à vingt-unieme, liſez juſqu'au vingt & unieme.
259 14, habitent tous, liſez habitent ſous.
259 24, raſſemblés, liſez raſſemblé.
259 34, très-éloigné, liſez très-éloignée.
262 31, par principes, liſez par principe.
262 36, qui donnent, liſez que donnent.
263 4, leur défiance, liſez leurs défiances.
263 26, ne manqueront, liſez ne manquerent.
264 4, de leurs naiſſances, liſez de leur naiſſance.
265 8, d'équité naturel, liſez d'équité naturelle.
267 5, Narbo Rougts, liſez Narborough.
272 23, deux murs déja ſi avancés, liſez deux mur déja ſi avancée.
274 35, qui preſque, liſez que preſque.
278 1, réunirons, liſez réunirions.
280 29, de la ligne, liſez de la ligue.

Page 282, ligne 32, le fiſe, liſez le fiſc.
283 21, fertilité péninſule, liſez fertile péninſule.
284 7, de l'un à l'autre, liſez de l'une à l'autre.
285 6, de la religion, liſez de religion.
285 22, qui excitent, liſez qui exiſtent.
285 25, le mouvement liſez ce mouvement.
285 27, députation, liſez d'épuration.
286 29, à un vil prix, liſez à vil prix.
287 14, employans, liſez employant.
288 1, entraîné, liſez entraînés.
288 9, parmi eux, liſez parmi ceux.
288 10, juſqu'au dernier, liſez juſqu'aux derniers.
290 5, & dans ce commerce, liſez eſt dans ce commerce.
290 11, peines capitale, liſez peines capitales.
290 13, beſoins, liſez beſoin.
291 4, multipliés, liſez multiplié.
293 4, de leur ſuccès, liſez de leurs ſuccès.
293 17, loix faite, liſez loix faites.
294 34, du champ, liſez d'un champ.
299 4, converſation, liſez conſervation.
315 12, les négociations, liſez les négocians.
322 39, les noms de lieux, liſez des lieux.
324 7, marqueteries, liſez marqueterie.
324 30, qu'ils déteſtoient, liſez qu'ils en déteſtoient.
329 12, cette pencerie, liſez cette pénurie.
331 30, c'eſt qu'il s'eſt permis, liſez ce qu'il s'eſt permis.
331 33, qui l'a toujours, liſez qu'il a toujours.
332 12, conſiſtances, liſez conſiſtance.
332 13, effacez le point qui eſt après le mot *réſulte*.
334 13, ſemblable, liſez ſemblables.
334 26, à ce crit, liſez à ce cri.
337 7, en baptiſant, liſez en bâtiſſant.
338 22, les familles, liſez leur famille.
338 33, en déſert, liſez en déſerts.
339 22, qu'on n'enleva, liſez qu'on n'enlevât.
340 20, ſes Jéſuites, liſez les Jéſuites.
343 17, ces hiſtoires, liſez les hiſtoires.
344 6, une chaume, liſez une chacune.
347 10, Henri Sonk, liſez Henri Lonk.
347 32, Louis Rocea, liſez Louis Rocca.
350 29, à ſon intérêt, liſez à ſes intérets.
353 27, après le mot *calomniés*, placez un point.
354 30, plus utile, liſez plus utiles.
354 34, tous ces germes, liſez tous les germes.
355 29, d'hoſtilités, liſez d'hoſtilité.
357 36, furent-ils diſpoſés, liſez furent plus diſpoſés.
360 36, facilement, liſez difficilement.
361 3, parvenu, liſez parvenus.
361 4, ſans dangers, liſez ſans danger.
362 14, choiſi, liſez choiſis.
362 19, vécus, liſez vécu.
362 32, quelques conſiſtances, liſez quelque conſiſtance.
364 29, Peras, liſez Pevas.
366 35, les eaux, liſez leurs eaux.
370 4, les Gueranis, liſez les Guaranis.
371 13, la politique auroit, liſez la politique ouvroit.
373 13, fuſſent ouvertement, liſez fuſſent pas ouvertement.
374 28, s'éloignerent, liſez ils s'éloignerent.
375 33, dépenſé, liſez dépeuplé.

72-156
15 may 197
Ramea

Page 377, ligne 7, quelques-uns s'échapperent, lisez quelques-uns qui s'échapperent.
377 27, le genre de vie, lisez ce genre de vie.
377 35, travaillés, lisez travaillé.
378 2, de Cuyba, lisez de Cuyaba.
378 13, désolerent, lisez désoloient.
379 1, comme de l'épine, lisez comme l'épine.
381 16, l'ameublement est, lisez l'ameublement en est.
381 19, renouvellé, lisez renouvellée.
381 25, des crains, lisez des croix.
381 36, à leur grés, lisez à leur gré.
382 6, après le mot *commodité*, placez un point.
382 14, d'infidélités, lisez d'infidélité.
382 14, après le mot *d'infidélité*, placez un point.
383 3, les mœurs, lisez ces mœurs.
385 22, réduites, lisez réduite.
387 17, qui a toujours rendu les diamans aussi chers, lisez qui a soutenu le prix des diamans.
387 36, l'orange, lisez l'orangé.
388 3, roses, lisez rose.
389 23, l'exploitation, lisez l'exécution.
393 8, l'isle de Chevres, lisez l'isle des Chevres.
397 11, auroient persévéré, lisez auroit persévéré.
397 12, lui auroient, lisez lui auroit.
398 20, tant d'avantage, lisez tant d'avantages.
398 25, exportation, lisez exportations.
403 22, qui fréquente, lisez qui fréquentent.
406 15, ses espérance, lisez ses espérances.
407 31, le ministere avoit, lisez le ministere Portugais avoit.
412 26, qu'aux mêmes, lisez aux mêmes.
418 9, des croitres, lisez des cloîtres.
420 9, accupés, lisez occupés.
423 24, très-propres, lisez très-propre.
425 29, dans la suites, lisez dans la suite.
428 22, la meilleure des guides, lisez le meilleur des guides

E 770
.R274
v.3